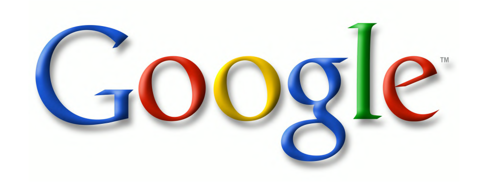
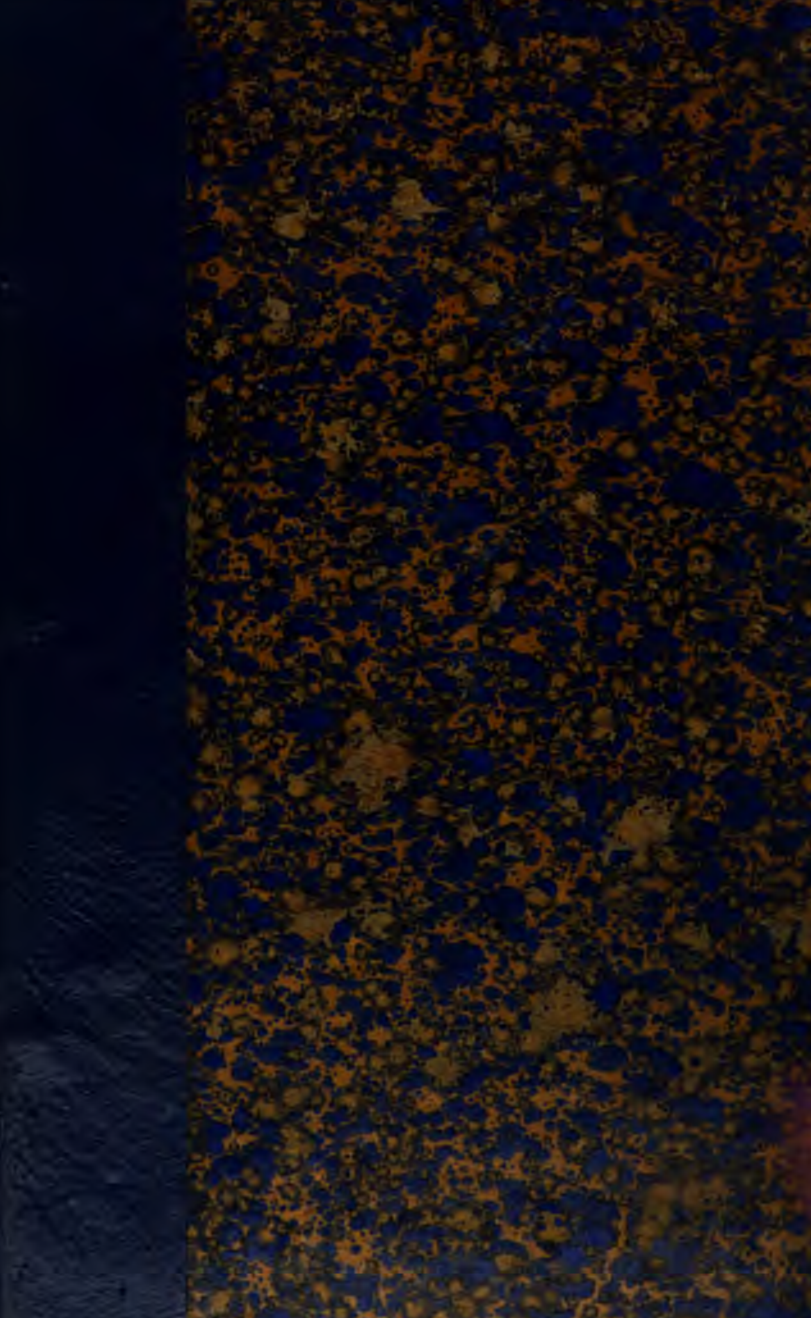




2 vols.

TRD 2 vols.

MENDES.

Rare.





THÉATRE EN PROSE

ŒUVRES DE CATULLE MENDÈS

POÉSIE

Poésies . . . . 2 vol.
Poésies nouvelles . . . . 1 vol.
La Grive des Vignes . . . . 1 vol.
Les Braises du Cendrier . . . . 1 vol.

ROMANS

Le Roi Vierge . . . . 1 vol.
L'Homme tout nu . . . . 1 vol.
Méphistophéla . . . . 1 vol.
Zo'har . . . . 1 vol.
La Première Maîtresse . . . . 1 vol.
Grande-Maguet. . . . . 1 vol.
La Femme-Enfant . . . . 1 vol.
La Maison de la Vieille . . . . 1 vol.
Rue des Filles-Dieu, 56 . . . . 1 vol.
Gog . . . . 2 vol.
Le Chercheur de Tares. . . . . 1 vol.
Les Mères ennemies . . . . 1 vol.
Les Romans d'Innocence . . . . 1 vol.
La Demoiselle en Or. . . . . 1 vol.
La Petite Impératrice . . . . 1 vol.

NOUVELLES

Lesbia . . . . 1 vol.
Le Confessionnal. . . . . 1 vol.
La Messe rose . . . . 1 vol.
Arc-en-Ciel et Sourcil-Rouge. . . . . 1 vol.
Monstres parisiens. . . . . 1 vol.
Le Carnaval fleuri . . . . 1 vol.

THÉATRE

Farces . . . . 1 vol.
Médée . . . . 1 vol.
Scarron . . . . 1 vol.
Glatigny . . . . 1 vol.
Sainte-Thérèse (la Vierge d'Avila). . . . . 1 vol.

ÉTUDES

Richard Wagner. 1 vol.
Le Mouvement poétique français, de 1867 à 1900 . . . 1 vol.

CRITIQUE

L'Art au Théâtre. . . . . 3 vol.

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 11642.

ŒUVRES COMPLÈTES DE CATULLE MENDÈS

THÉATRE

EN PROSE

LES FRÈRES D'ARMES

JUSTICE — LES MÈRES ENNEMIES

LA FEMME DE TABARIN

ÉDITION DÉFINITIVE

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1908

LES FRÈRES D'ARMES

DRAME EN QUATRE ACTES

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Ce drame n'avait jamais été imprimé. Il fut représenté le 18 mars 1873 sur la scène du théâtre de Cluny qui, alors, était un théâtre littéraire, une sorte de petit Odéon; après une première soirée où se manifesta l'enthousiasme de la jeunesse, il eut soixante représentations; c'était beaucoup en ce temps-là. Si, malgré quelques scènes comiques, regrettables, et, trop souvent, la vulgarité du style, ce drame est inséré dans l'œuvre complète de M. Catulle Mendès, c'est que, par la témérité de la situation principale — situation qui fut jugée très émouvante et très belle — et, en même temps, par une volonté de verbe simple, il marque bien ce que, du romantisme de naguère, gardait, et ce que n'en voulait pas garder le néo-romantisme. En outre, il semble qu'un symbole assez général émane de ce petit drame intime; on était déjà symboliste en 1873.

LES FRÈRES D'ARMES.

PERSONNAGES

LAZARE.
MARTIAN.
ANTOINETTE, appelée Sabine.
MAGUELON, appelée Florine.
JEAN DRAPEAU, volontaire.
CATON, canonnier bourgeois.
FRONTIN, aubergiste.
LE COMMANDANT.
UN COLONEL.
UN CAPITAINE.
UN LIEUTENANT.
UN FOURRIER.

Soldats et Canonniers bourgeois.

Thionville, octobre 1792.

ACTE PREMIER

Un salon dans une hôtellerie. — Ameublement mesquin, d'un goût démodé (Louis XV). — Porte au fond; à gauche, au second plan, une porte plus petite. Sur le premier plan, du même côté, un sopha et une haute corbeille pleine de rubans. — A droite, une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

LAZARE, JEAN DRAPEAU, UN FOURRIER

Lazare est assis à droite, la tête tournée vers le fond de la scène. C'est un homme de trente ans. Uniforme de capitaine des armées de la République. — Jean Drapeau, volontaire. Blessé, pâle, l'air réjoui néanmoins. Il se tient debout près la porte du fond. Il souffre visiblement; quelquefois, il est obligé de s'appuyer à la muraille. Dix-sept ans. Pour le costume de Jean Drapeau, voir la gravure qui représente « Le joli sans-culotte » du 10 août. — Le fourrier est assis au fond devant une table-bureau, chargée de paperasses. — De temps en temps on entend des coups de canon, quelques-uns très rapprochés. Les remparts de la ville répondent aux batteries ennemies.

LAZARE

Votre nom?

JEAN

Jean.

LAZARE

Tout court?

JEAN

Une négligence de mes père et mère, capitaine! Mais comme c'est moi qui porte le drapeau du régiment, les camarades m'appellent Jean Drapeau.

LAZARE

Votre âge?

JEAN

Dix-sept ans.

LAZARE

Volontaire?

JEAN

Parbleu!

LAZARE

Et Parisien?

JEAN

Du faubourg Saint-Marceau!

LAZARE

Vous êtes blessé, paraît-il, asseyez-vous.

JEAN

Vous êtes bien bon, capitaine; on peut encore se tenir debout.

LAZARE

Soit. (Au fourrier :) Vous écrivez? (A Jean :) Hier, 9 octobre, le commandant Wimpfen cherchait un homme de bonne volonté qui portât un message à la Convention; vous vous êtes offert, et vous êtes parti, le soir même?

JEAN

Entre chien et loup; il fallait passer sous le nez des sentinelles ennemies. J'aurais préféré marcher en plein jour, mais il y avait la dépêche.

LAZARE

Saviez-vous ce que contenait cette dépêche?

JEAN

Je ne le savais pas, je le savais; on ne me l'avait pas dit, je l'avais deviné. Nous sommes cinq mille dans Thionville, sans compter les bourgeois qui se battent, pardieu! comme de bons républicains; c'est trop pour la défendre contre les quarante mille monarchiens qui l'attaquent, mais c'est trop aussi pour manger les quelques sacs de farine qui nous restent. Le commandant priait sans doute la Convention de lui envoyer du pain — ou de lui retirer des hommes.

LAZARE

Vous avez facilement traversé, grâce à l'obscurité, les lignes ennemies?

JEAN

Facilement? Si vous voulez, capitaine. D'abord, entre Uckange et Richemond, je rencontre une satanée vedette qui me flaire soldat français sous mon déguisement de paysan lorrain. Il faut causer, je perds du temps. « Nous allons voir », me dis-je. Je profite d'un moment où l'Autrichien tourne la tête, je tire mon sabre de dessous ma blouse, je prends mon élan et je passe!

LAZARE

Derrière la sentinelle?

JEAN

Non, capitaine, dessus. Plus loin, à Mézières, nouveau guignon : je donne tête baissée dans une patrouille. On m'enveloppe, on croit me tenir. Ah! bien, oui. Hop! j'enlève mon cheval, et me voilà parti dans la société de quelques balles qui n'étaient guère polies pour des balles d'aristocrates, car elles passaient toutes devant moi.

LAZARE

Vous aviez un cheval?

JEAN

Emprunté à un cuirassier saxon, dont j'avais fait la connaissance en route.

LAZARE

Un Saxon vous a cédé son cheval?

JEAN

Et son mousquet. Le brave homme ne pouvait plus rien me refuser.

LAZARE

Venons au fait. C'est donc après avoir échappé au danger d'être surpris et tué, et lorsque vous commenciez à marcher librement dans la plaine, que vous avez été attaqué et dépouillé de la dépêche par un homme qui portait l'uniforme des officiers de la République? Tel a été votre récit; le maintenez-vous?

JEAN

Oui, capitaine.

LAZARE

Comment se fait-il qu'étant à cheval vous n'ayez pu échapper à un seul adversaire?

JEAN

Eh! capitaine, je ne l'ai pas vu venir. Une broussaille remue, un coup de feu part, et mon cheval s'abat.

LAZARE

L'homme n'a rien dit?

JEAN

Rien. Du moins, je n'ai rien entendu; il m'a d'abord enfoncé son sabre, là, dans le bras gauche, tout du long. Cela m'a peut-être rendu sourd.

LAZARE

Et vous affirmez que le malfaiteur portait un uniforme français?

JEAN

Il faisait clair de lune, capitaine, et la preuve que c'était un Français, c'est qu'il était seul.

LAZARE

Vous le reconnaîtriez?

JEAN

Non. Quelque chose lui cachait le visage.

LAZARE

Un masque?

JEAN

Je ne crois pas; un morceau d'étoffe, un foulard, peut-être.

LAZARE

Ainsi, un officier français, vendu à l'ennemi, vous aurait suivi, guetté, assassiné pour que le message du commandant ne parvînt pas à la Convention? Cette accusation est imprudente, citoyen. Il n'y a pas de traîtres parmi ceux que la République admet à l'honneur de la défendre.

JEAN

Il n'y en a qu'un, et je suis tombé sur celui-là, ou plutôt c'est lui qui est tombé sur moi.

LAZARE

Vous êtes resté longtemps évanoui, avez-vous dit?

JEAN

Il allait faire jour quand je me suis éveillé. Comme je sentais de l'humidité autour de moi, j'ai cru qu'il avait plu : c'était mon sang qui avait coulé. Alors je me suis dit : « On m'a volé ma dépêche; il faut prévenir le com-

mandant. » Lentement, à quatre pattes, j'ai traversé de nouveau l'armée ennemie, j'ai pu rentrer dans la ville parce qu'on n'avait pas encore changé le mot d'ordre, j'ai raconté les choses au premier venu et l'on m'a porté à l'hôpital, où j'ai eu le délire pendant deux ou trois heures. Voilà.

LAZARE, au fourrier.

Pourquoi a-t-on fait venir cet homme? J'aurais pu l'interroger à l'hôpital.

JEAN

C'est moi qui ai demandé à sortir, capitaine. Comme je ne pouvais pas me tenir sur mes jambes, j'ai pensé que cela me ferait du bien de marcher un peu.

LAZARE

Une dernière question : à quelle heure avez-vous été attaqué?

JEAN

Je me rappelle que minuit sonnait, au moment où je traversais Mézières.

LAZARE, dictant au fourrier.

« Un peu après minuit, dans la nuit du 9 au 10 octobre ». Vous avez écrit?

LE FOURRIER

Oui, capitaine.

LAZARE

Jean Drapeau, vous vous êtes courageusement conduit. Je parlerai de vous au commandant. Vous pouvez vous retirer.

(Il se lève.)

JEAN

Pardon, capitaine, je ne puis pas.

(Il s'affaisse sur une chaise, près de la porte. Lazare et le fourrier courent à lui.)

LAZARE

Il s'évanouit.

LE FOURRIER

Il pâlissait depuis un instant.

LAZARE, allant vers la porte à gauche.

Maguelon! Maguelon!

LE FOURRIER, resté auprès de Jean.

Le sang de la blessure traverse l'étoffe.

SCÈNE II

LES MÊMES, MAGUELON, puis ANTOINETTE

Maguelon : costume de paysanne vosgienne. — Antoinette persiste évidemment dans les modes des derniers temps de la cour. Cheveux couleur « cheveux de la Reine ». Coiffure à l'enfant. Pour le reste de la toilette, voir la gravure de la romance intitulée « Cécile et Julien ».

MAGUELON

Vous m'appelez, Monsieur? (Elle aperçoit Jean Drapeau.) Oh! le pauvre garçon! Il est tout blanc. Il saigne. (Elle lui tape dans les mains.) Eh! camarade, réveillons-nous.

ANTOINETTE, lente, gracieuse, infiniment maniérée.

Qu'y a-t-il donc, Lazare, et quel est tout ce bruit? Ah! un blessé! Un jeune homme. Vous plaît-il que je lui fasse respirer ce flacon de sels?

(Elle s'approche de Jean Drapeau toujours évanoui.)

JEAN

Hein? Qu'est-ce? Comment. Voilà, capitaine! (Il fait le salut militaire.) Je suis debout.

LAZARE, à Maguelon et au fourrier.

Aidez-le à descendre, et faites apporter un brancard. (Au fourrier.) Vous viendrez me prendre pour aller à la Cour martiale. Hâtez-vous.

JEAN, soutenu par Maguelon et le fourrier.

Dites-donc, capitaine, dans votre rapport, vous n'aurez pas besoin de dire que je me suis évanoui, n'est-ce pas?

LAZARE

Je dirai que tu es un brave, Jean Drapeau, et que je t'ai embrassé.

SCÈNE III

LAZARE, ANTOINETTE

Antoinette est assise sur le sopha et joue avec les rubans de la corbeille, — « faisant des nœuds », comme on disait.

ANTOINETTE, très indifféremment.

Il m'intéresse, ce jeune homme. Vous découvrirez son assassin, j'imagine?

LAZARE

Il le faut. Un tel crime, resté impuni, perpétuerait un soupçon outrageant pour la garnison entière. (Avec une voix plus douce:) Tu sais donc ce qui s'est passé?

ANTOINETTE

J'étais là, j'écoutais, pour me distraire. Êtes-vous sur la trace?

LAZARE, s'asseyant auprès d'elle.

Oh! laisse-moi, un instant, près de toi, oublier les soucis, les devoirs, et ne me souvenir que de notre amour! (Il se rapproche et s'agenouille peu à peu.) Tu veux bien que je te parle? tu m'écoutes? Je ne suis qu'un brave homme qui t'adore, et, rude comme je me connais, j'ai peur de prêter à rire en m'efforçant d'être doux.

ANTOINETTE

Vous avez fort bon air à mes pieds, je vous assure. Mais voyez donc, Lazare, qu'ai-je là?

(Elle lui montre sa main. Lazare se lève.)

LAZARE

C'est une goutte de sang.

ANTOINETTE

J'aurai touché, sans y prendre garde, à la blessure de ce soldat. (Lazare veut essuyer la goutte de sang. Elle l'arrête et continue, très rêveusement, en regardant sa main.) Non, laissez. Comme elle brille! J'ai un rubis, là, dans le chaton de cette bague; il est moins beau. Si l'on avait de la superstition pourtant! Ne pourrait-on croire que cette larme de sang, tombée sur moi, présage un malheur qui me doit survenir par le moyen de ce jeune homme?

LAZARE

Enfant!

ANTOINETTE, regardant toujours la goutte de sang.

Ceux qui s'entendent aux choses de la magie affirment qu'on est lié désormais, d'une façon ou d'une autre, aux personnes dont le sang vous a touché. Mais je ne suis point superstitieuse! (Elle essuie la goutte.) Que me disiez-vous, Lazare?

LAZARE

Que je t'aime — et que je t'admire. (Il s'accoude au sopha.) Toi, une aristocrate, comme on dit, tu as eu le grand cœur d'épouser un soldat, un paysan. Tu t'es faite républicaine pour l'amour de ce républicain. Il me semble que nos mains unies sont un symbole des réconciliations futures; je montre mon bonheur comme un exemple. Oui, je suis heureux. Je suis coupable aussi.

ANTOINETTE

Il ne me parait point que vous méritiez aucun reproche, mon ami.

LAZARE

Si! J'ai eu tort de consentir quand tu as voulu me suivre dans cette ville où le danger ne devait pas tarder à nous rejoindre. Te voilà exposée maintenant aux chances de la guerre. Tu as entendu le canon, tout à l'heure. C'est affreux, n'est-ce pas?

ANTOINETTE

Mon Dieu! que les hommes sont impertinents! Parce qu'ils ont de la bravoure, s'ensuit-il que les femmes n'en doivent point avoir? Si vous êtes des Brutus, ne saurions-nous être des Porcia? Pour moi, je pense qu'il ne messied pas d'unir la fermeté à la grâce et que l'épouse d'un héros peut bien se piquer d'être une héroïne. Ne voyez-vous pas ce petit souvenir que je porte à ma ceinture. Il est chargé! Vous m'en fîtes présent quand nous entrâmes en campagne, et parmi tous mes bijoux il n'en est point, je vous jure, qui me soit plus convenable.

LAZARE

Ah! tu es brave autant que charmante, ma Sabine, ma femme!

ANTOINETTE

Soyez plus réservé. Voici quelqu'un qui vient.

SCÈNE IV

LAZARE, ANTOINETTE, MARTIAN

Martian et Lazare ont le même âge et portent le même uniforme. Il y a entre eux cette analogie du visage et d'attitude qui naît d'une longue habitude de vivre ensemble.

LAZARE

C'est Martian! (Il court à lui.) Bonjour, ami, bonjour, frère. On ne se bat plus, puisque te voilà?

MARTIAN

J'ai pu quitter le bastion : il y a une trêve de deux heures.

LAZARE

Tu les passeras avec nous. Qu'as-tu donc? Tu es pâle. Blessé?

MARTIAN

Non. Les boulets se détournent de moi.

LAZARE

C'est que tu leur fais peur! Eh bien! Sabine, tu ne dis rien à Martian?

ANTOINETTE

On s'est fort émue, Monsieur, de la canonnade de tout à l'heure, et l'on vous sait bon gré d'être venu si vite nous retirer d'inquiétude.

LAZARE

Martian, c'est moi-même. Nous sommes nés le même jour, dans le même village; le destin n'a pas voulu que nous fussions frères par le sang, afin que notre fraternité eût cette joie de plus d'être volontaire. Enfants, nous avons joué ensemble et couru pieds nus par les mêmes sentiers; hommes, nous sommes partis ensemble pour le Nouveau Monde, et nous nous sommes battus pour la même cause. Sache bien que trois fois il m'a sauvé la vie. Il faut que vous l'aimiez, Sabine!

ANTOINETTE

Oh! je l'aime, je vous assure, et j'admire comme tout le monde votre mutuel attachement. On dit : « Lazare et Martian », comme on dirait : « Oreste et Pylade, Damon et Pythias ». Cette rare amitié me paraît d'un fort touchant exemple.

LAZARE

Je trouve qu'il me ressemble. Un même cœur, cela

donne un même visage. J'ai toujours pensé que s'il recevait un coup de sabre, je saignerais, moi, sans avoir été blessé. Tiens, ce geste qu'il fait, je le fais souvent, n'est-ce pas? Mais donnez-vous donc la main! (Sabine tend sa main, que Martian semble ne prendre qu'à regret.) Restez ainsi. Quand je vous vois l'un près de l'autre, il me semble que j'ai deux âmes et que vous les mêlez.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE FOURRIER

LE FOURRIER

Il est temps, capitaine.

LAZARE

Vous voyez, j'oublie tout. (Il va vers le fourrier et prend sur un meuble son épée et son chapeau.) Qui présidera la Cour martiale?

LE FOURRIER

Le commandant lui-même.

LAZARE, à Martian.

Toi, demeure auprès d'elle. (Il va vers Sabine et la baise au front. A tout à l'heure, Sabine. (A Martian:) A bientôt, Martian.

SCÈNE VI

ANTOINETTE, MARTIAN

Antoinette regarde s'éloigner Lazare, écoute s'éteindre le bruit des pas, et se tourne vivement vers Martian.

MARTIAN

Je viens vous dire que je pars.

ANTOINETTE

Vous partez?

MARTIAN

Ce soir. Un homme qui portait une dépêche a été blessé, j'ai demandé à le remplacer.

ANTOINETTE

Pourquoi donc?

MARTIAN

Vous resterez auprès de Lazare. Il ne saura jamais que vous n'êtes plus digne de lui. Vous aurez pour châtiment son respect, sa confiance. Qu'il soit heureux, du moins! Son bonheur, qui est votre unique devoir, pourra faire que vous soyez pardonnée. Ne répondez pas. Toute parole de vous à moi est un crime de plus.

ANTOINETTE

Vous extravaguez, j'imagine! Que veut dire ceci? Raillez-vous aujourd'hui, ou mentiez-vous hier?

MARTIAN

N'évoquez pas cette heure! Oublions, annulons cette inconcevable démence! Est-il possible, véritablement, qu'une telle action ait été faite? J'ai trahi Lazare, moi, Martian! Je lui ai pris sa femme, et son honneur, la seule chose qu'il me préférât! Ah! voleur, menteur, lâche! Encore, si je ne l'aimais plus, je serais moins malheureux, quoique aussi coupable. Non, tout indigne que je sois d'être son ami, je n'ai pas cessé de l'être; je suis son bourreau, et son frère; lui-même, il ne souffrirait pas plus que moi du mal que je lui ai fait. Ah! vous nous avez perdus à jamais!

ANTOINETTE

Moi? Le reproche est d'un fat.

MARTIAN

Je ne prétends pas atténuer ma faute en exagérant la vôtre, et je sens bien, au poids de mon désespoir, l'énormité de mon forfait! Mais, enfin, je ne vous attendais pas et vous êtes venue.

ANTOINETTE

Vous m'aimiez.

MARTIAN

Je ne vous l'avais pas dit! Pourquoi, dans cette promenade, vous êtes-vous appuyée à mon bras? Vous parliez d'une voix si faible que, pour vous entendre, j'étais obligé de me pencher vers votre bouche. Je vous jure que, moi, je ne songeais pas à ce crime! Puis, cette hôtellerie qui s'est trouvée sur notre route. C'est vous qui aviez voulu aller de ce côté. Cet homme qui avait l'air prévenu et qui souriait; le feu allumé, la table mise... Je ne comprenais rien, vous dis-je! Je ne comprends pas encore pourquoi vous m'avez offert la honte de cet exécrable bonheur.

ANTOINETTE

Vous êtes outrageant.

MARTIAN

J'ai le droit de vous accuser puisque je me condamne. Mais que peuvent les remords et les reproches contre l'irréparable? Adieu.

ANTOINETTE

Et vous croyez que je vais vous laisser partir? Voilà, je vous assure, une idée folle que vous avez eue! On prend une femme, un soir... (Mouvement de Martian.) On l'accepte, soit! la grande différence! Le lendemain, elle a cessé de vous plaire, parce qu'on lui a trouvé le pied trop grand ou les cheveux trop courts. On se garde bien de préciser les raisons véritables, on a meilleure grâce à

faire montre d'une vertu pompeuse, à parler de forfait, de remords et de je ne sais quelles billevesées! Eh! monsieur, c'était hier qu'il fallait s'aviser de cela. Et, après quelques déclamations, on lui dit : « Adieu, madame, faites le bonheur de votre mari. » Cela est fort ingénieux, en vérité, et absurde. Quoi donc! cette femme, à qui son bonheur coûte assez cher, je pense, pour qu'elle feigne au moins d'y tenir, souffrira que son amant la méprise et l'abandonne, comme on laisse du vin dans un verre, après avoir bu? Vous rêvez, à ce que je crois.

MARTIAN

Lazare est offensé, je le venge.

ANTOINETTE

Sur moi.

MARTIAN

Et sur moi.

ANTOINETTE

Par une absence.

MARTIAN

Éternelle.

ANTOINETTE

Est-ce qu'on se tue!

MARTIAN

On se fait tuer.

ANTOINETTE

Quand on est libre; mais vous m'appartenez.

MARTIAN

C'est là le crime!

ANTOINETTE

Eh bien! on ne se brouille pas entre complices.

MARTIAN

Je ne suis plus le vôtre

ANTOINETTE

Vous l'avez été, il suffit. Si tu me quittes, je te dénonce.

MARTIAN

Vous diriez à Lazare...?

ANTOINETTE

Pourquoi non? Il est intéressé à la chose, je pense.

MARTIAN

Mais il vous tuerait!

ANTOINETTE

Il te tuerait aussi.

MARTIAN

La mort pour nous, soit. Mais lui, si loyal, si pur, quel mal a-t-il fait pour que vous lui arrachiez sa foi dans les deux sentiments qui le font vivre, votre amour et mon amitié?

ANTOINETTE, très furieuse, mais très retenue et très maniérée.

Eh! pourquoi l'épargnerais-je? Est-ce qu'on m'épargne, moi? Ne viens-tu pas de me faire ici le pire des outrages? Instruisez-vous d'une chose, Martian! Une femme peut souffrir en silence, si l'on dédaigne un amour qu'on n'a jamais feint de partager; mais si, après l'avoir accepté, on le repousse, elle se rend redoutable! Et puis, il faut que je vous dise, car, depuis cinq ans, je dissimule, je me masque, et j'étouffe à la fin. Il m'irrite, mon mari, avec son austérité républicaine et ses éternelles vertus. La « Liberté! » la « Nation! », à la longue cela fatigue. Si Lazare me donnait une sérénade, il chanterait *La Marseillaise* sous mes fenêtres. Tenez, je m'appelle Antoinette, comme la reine; il m'appelle Sabine. Un nom romain. Est-ce que j'ai l'air d'une matrone?

MARTIAN

Eh! qui vous forçait à devenir sa femme?

ANTOINETTE

Sait-on ce que l'on fait, à dix-sept ans? Il m'a plu d'abord ; il était singulier. Je suis désabusée. Je les ai vus à l'œuvre, lui et ses pareils. Et je les hais. Le luxe, les plaisirs, l'orgueil des races, ils ont tué tout ce qui était la belle vie. Je la vengerai. J'ai commencé. J'achèverai.

MARTIAN

Sur Lazare?

ANTOINETTE

Pourquoi non? Ce que ses amis ont fait, il l'eût fait! il les approuve! Oh! tous ces hommes brutaux et farouches, je les déteste!

MARTIAN

Il fallait me haïr aussi.

ANTOINETTE

Qui te dit que je ne te haïssais pas, même en te choisissant? Tu sais mal discerner les choses. J'ai le cœur plus subtil. Je suis une ci-devant, comme vous dites : je suis la fille des belles femmes et des beaux gentilshommes; redoutable peut-être, frivole en même temps; et qui ne veut pas mourir d'ennui. Ignores-tu ce que c'est qu'un caprice? Je croyais te l'avoir appris, ingrat! Mais, n'importe, tel que tu es, je t'aime, à ma façon. Pourquoi? je ne sais pas bien. Ah! si, je le sais. C'est parce que tu ne veux pas de moi.

MARTIAN

Quoi! vous êtes ainsi, vous en qui Lazare vénérait la plus chaste des créatures? Eh bien! tant mieux, car, en vous perdant, il n'a rien perdu, et je mourrai moins coupable.

ANTOINETTE

Mourir! cela est donc vrai que vous voulez mourir?

Hélas! il va se faire tuer, et il n'a que du mépris pour moi! Ah! Martian, il ne faut point croire les choses que j'ai dites. Il est aisé de voir que je me suis faite mauvaise par colère. Je suis coupable, à la vérité, mais ce que j'ai fait, l'aurais-je entrepris, si vous ne m'aviez inspiré de l'amour? Oui, nous eûmes grand tort de tromper Lazare qui montre tant de bonté et de confiance. Vous voyez que je vous dis du bien de votre ami. Mais il faut considérer que je vous adore! Il y a longtemps que j'ai conçu cette tendresse. Vous-même, vous m'aimiez, je pense? Eh bien! non, vous ne m'aimiez pas. Puisque ce mot vous fâche, je ne le dirai plus. Moi seule suis criminelle, si cela vous plaît ainsi. Ne sauriez-vous éprouver quelque pitié? Suis-je donc si laide, aujourd'hui, ou êtes-vous si cruel que je ne puisse vous attendrir? Qu'est-ce que je réclame? Vous voir, vous parler. Vous ne viendrez ici que lorsque Lazare y sera. Il ne me semble point que je sois trop exigeante. J'aurai de la bonté pour votre ami. Vous le verrez content. Vous restez, je pense? A quoi servirait votre mort? Est-ce que, pour venger Lazare, il ne suffit pas que vous ne m'aimiez point?

MARTIAN

Je ne dois plus vous voir.

ANTOINETTE

Vous êtes résolu?

MARTIAN

Oui.

ANTOINETTE

Ni larmes ni menaces ne sauraient vous retenir?

MARTIAN

Non.

ANTOINETTE

Mon amour, pour vous, est un objet de mépris?

MARTIAN

De remords.

ANTOINETTE

C'est donc vous, quoi qu'il arrive, qui m'aurez réduite au point de ne rien ménager.

(Elle va vers la table au fond.)

MARTIAN

Qu'allez-vous faire ?

ANTOINETTE, gracieuse et précieuse.

Moi ? Oh ! peu de chose ! rien sans doute. (Elle écrit, observée avec inquiétude par Martian.) Les femmes conçoivent mille desseins qu'elles ne poussent point jusqu'à l'effet, et, pour l'ordinaire, elles se montrent peu capables de ces fermes résolutions qui sont le propre des hommes.

MARTIAN

C'est à Lazare que vous écrivez ?

ANTOINETTE

A Lazare ? Quelle idée !

MARTIAN

Jurez-moi que vous ne tentez rien contre lui.

ANTOINETTE, se levant et allant vers la petite porte à gauche.

Je le jurerai, si cela peut vous faire plaisir. (Elle appelle :) Maguelon ! (A Martian :) Imaginez-vous, Monsieur, que j'avais donné à ma suivante le nom de Florine, qui est tout à fait joli, et qu'on rencontre dans les meilleurs romans ; Lazare a insisté pour que je lui rendisse ce vilain nom paysan. (Près de la porte :) Viendrez-vous, mademoiselle ? (A Martian :) Mais, j'y pense, n'êtes-vous point né vous-même, comme Lazare, dans un village de Lorraine, près de Remiremont, je crois ? De sorte que ma femme de chambre est votre payse. C'est tout à fait galant.

SCÈNE VII

ANTOINETTE, MARTIAN, MAGUELON

ANTOINETTE

Te voilà enfin?

MAGUELON

Je rangeais les robes de Madame.

ANTOINETTE

Et tu les essayais, je suppose?

MAGUELON

Oh! que non point. Elles sont bien riches, bien pimpantes, mais je suis accoutumée à ma jupe de futaine et à ma coiffe de toile.

ANTOINETTE

Fais porter cette lettre.

MARTIAN

Madame!... Que faites-vous?

ANTOINETTE

Prenez garde! nous ne sommes point seuls.

MARTIAN

Une mauvaise action, n'est-ce pas?

ANTOINETTE

Eh! je vous aurais prévenu. N'est-ce point ma coutume de vous prendre pour complice?

MARTIAN

Donnez-moi cette lettre.

ANTOINETTE

Non.

MARTIAN

Donnez-la-moi.

ANTOINETTE

Est-ce la mode, parmi les vôtres, de rudoyer les femmes? (Martian demeure interdit. Elle rejoint Maguelon. — A Maguelon :) Tu connais bien quelque soldat par la ville?

MAGUELON

Je crois que oui, madame.

ANTOINETTE

Eh bien! donne la commission à l'un des plus discrets.

MAGUELON

Discrets! Oh! ils ne le sont guère.

ANTOINETTE

Tu les as mis à l'épreuve, sournoise? (A voix basse et rapidement :) Personne ne doit savoir d'où vient cette lettre, tu es adroite, fais vite.

SCÈNE VIII

ANTOINETTE, MARTIAN

MARTIAN

Nous sommes seuls. Parlez. Je le veux.

ANTOINETTE

Vous le voulez? Savez-vous bien qu'à voir cette violence, quelqu'un qui ne saurait point les choses pourrait vous prendre pour un jaloux? Et si, moi, je ne voulais point? Mais quoi! il faut vous céder, toujours.

MARTIAN

Parlez donc!

ANTOINETTE

Je prie à dîner la baronne Wimpfen. Voilà tout.

MARTIAN

Vous mentez!

ANTOINETTE

Croyez-vous? Il se pourrait. Êtes-vous certain de n'avoir jamais menti? Pour dire le vrai, je ne me rappelle pas bien à qui j'ai écrit. Je ne suis même pas très sûre que le baron Wimpfen soit marié. Vous imaginez-vous la surprise de ce brave commandant, recevant une lettre qui commence par ces mots : « Ma toute belle »!

MARTIAN

Madame, je suis un soldat qui entend mal la raillerie et ne sait pas y répondre. Vous avez imaginé quelque chose de terrible, j'en suis sûr. Il faut que je sache la vérité.

ANTOINETTE

Tout de suite?

MARTIAN

Oui.

ANTOINETTE

Eh bien!...

MARTIAN

Eh bien?...

ANTOINETTE

Eh bien..... Attendez. Je vous prépare une surprise. Si je vous disais maintenant ce dont il s'agit, vous ne seriez pas étonné tout à l'heure et je veux que vous soyez très étonné.

MARTIAN

Je vous avoue que vous m'effrayez.

ANTOINETTE

Je vous ferai donc toujours peur? (Elle s'assied sur le sopha

et commence à faire des nœuds.) Voulez-vous prendre place, en attendant la surprise? Oh! rassurez-vous, elle ne tardera point. Je vous dirai une histoire, afin de vous raccourcir le temps. Républicain comme vous l'êtes, vous ne devez point avoir de goût pour les reines; par bonheur, ce n'est pas, à proprement parler, d'une reine qu'il s'agit, mais d'une sultane qui s'appelait Zobeïde.

MARTIAN

Trève à ces niaiseries, je vous en conjure.

ANTOINETTE

Des niaiseries? J'ai lu ce conte dans un livre de M. de Crébillon. Oh! le fils. Je ne me connais point aux tragédies.

MARTIAN

Eh! madame!...

ANTOINETTE

Restez assis. La surprise va venir. Et ne m'interrompez pas. Je gage que mon histoire vous intéressera bientôt. La sultane Zobeïde avait un amant qui avait nom Selim: elle eut à se plaindre de lui, et comme elle portait une âme fort sensible aux injures, elle résolut de se venger. Vous écoutez déjà avec un peu plus d'attention. Or, un crime, je ne sais plus lequel, assassinat, vol ou incendie, venait d'être commis dans les États du sultan, et l'on recherchait en vain le coupable. Devinez-vous ce que fit Zobeïde?

MARTIAN

Que fit-elle?

ANTOINETTE

Mon Dieu! l'auteur le donne à entendre plutôt qu'il ne le dit. Ce qu'il y a de certain, — ne monte-t-on pas l'escalier? — ce qu'il y a de certain, c'est que Selim, ne se doutant pas des choses, mais un peu inquiet cependant, était auprès de la sultane, lorsque tout à coup il se fit un

assez grand bruit dans le palais... Et voici la surprise qui achèvera le conte.

SCÈNE IX

LES MÊMES, UN LIEUTENANT, DEUX SOLDATS

LE LIEUTENANT

Capitaine Martian Fabert?

MARTIAN

C'est moi.

LE LIEUTENANT

Veuillez me rendre votre épée. Par ordre du commandant, je vous arrête.

MARTIAN

Moi? Que veut dire ceci? Il y a erreur. Vous me connaissez, lieutenant.

LE LIEUTENANT

Je vous connais, capitaine. Je suis convaincu que vous réduirez à néant, d'un mot, une accusation absurde. J'exécute des ordres pénibles.

MARTIAN

On m'accuse? De quoi?

LE LIEUTENANT

D'une tentative d'assassinat sur la personne d'un volontaire qui portait une dépêche à la Convention.

MARTIAN

De cela seulement? D'assassinat et de trahison? Et c'est par une lettre anonyme, sans doute, que j'ai été dénoncé?

LE LIEUTENANT

Je ne sais.

MARTIAN

Je le sais. (A Antoinette :) Ah! madame, j'avais une meilleure opinion de la sultane Zobeïde, quant à l'imaginative. Son plan de vengeance était pitoyable.

ANTOINETTE

Vous croyez?

MARTIAN

Sans doute. Selim, qui était honnête homme et connu pour tel, n'eut qu'à se présenter devant le cadi, — c'est ainsi que vous nommez, je crois, le commandant Wimpfen? — pour se disculper d'une aussi sotte calomnie.

ANTOINETTE

Il faut croire qu'il se défendit mal, car l'histoire assure qu'il fut pendu.

MARTIAN

La sultane avait donc suborné les juges?

ANTOINETTE

Non. Mais elle avait écrit dans le billet dénonciateur (car vous avez fort ingénieusement deviné que ce fut par une lettre)...

MARTIAN

Elle avait écrit?..

ANTOINETTE

Que Selim ne pourrait pas rendre compte de l'emploi de son temps pendant la nuit où le forfait fut commis.

MARTIAN

Et il ne le put pas?

ANTOINETTE

Non.

MARTIAN

Pourquoi donc?

ANTOINETTE

Parce que, cette nuit, justement, il était auprès de Zobeïde; et, par crainte du sultan, ou pour tout autre motif, il lui fut impossible de dire la vérité.

MARTIAN

Lieutenant, le crime, oui, le crime dont on m'accuse, a été commis...

LE LIEUTENANT

Dans la nuit d'hier, capitaine, un peu après minuit.

ANTOINETTE

Vous comprenez, n'est-ce pas? Le plan de la sultane Zobeïde ne vous paraît plus si pitoyable?

MARTIAN

Eh bien! je parlerai! Vous ne valez pas qu'on hésite à vous déshonorer!

ANTOINETTE

Le déshonneur pour moi, et le salut pour vous, soit! Mais lui, Lazare, si loyal, si pur, quel mal a-t-il fait pour que vous lui arrachiez sa foi dans les deux sentiments qui le font vivre, mon amour et votre amitié?

MARTIAN, tirant à demi son épée.

Oh! vous êtes odieuse.

ANTOINETTE

Ce n'est pas à moi, monsieur, qu'il faut rendre votre épée! (D'un ton très doux:) Et n'oubliez point que l'empressement à se justifier est le propre de l'innocence. Pour moi, je ne saurais croire que cette affaire puisse avoir

une fâcheuse issue, et vous ne doutez point de la sincérité des vœux que je vais former pour vous.

(Elle sort par la gauche; après une cérémonieuse révérence.)

LE LIEUTENANT

Capitaine?

(Martian lui remet silencieusement son épée.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Une salle dans l'ancien hôtel des gouverneurs, à Thionville. Décoration dans le style de Louis XIV. — Au fond règne une galerie à colonnades, exhaussée de plusieurs degrés de pierre, et, au milieu de la galerie, se trouve une grande porte sculptée des armes de la ville : « D'azur à trois tours crénelées tenant l'une à l'autre, celle du milieu plus grosse et plus haute que les autres. » La galerie s'étend à droite et à gauche de la scène ; dans la salle même, quatre portes basses, de chêne sculpté, deux à droite, deux à gauche. — De chaque côté, entre les deux portes, une haute fenêtre, aux carreaux étroits. — A gauche, une table, d'un goût plus récent que les ornements de la salle. Chaises çà et là. A droite, un fauteuil de chêne.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTIAN, LE LIEUTENANT, LES DEUX SOLDATS, puis LAZARE

Martian, le lieutenant et les deux soldats sont entrés par la première porte à droite.

LE LIEUTENANT, au premier soldat.

Vous, derrière cette porte. (Il désigne la porte par où ils viennent d'entrer. — A l'autre soldat :) Vous, devant celle-ci. (Il désigne la porte qui est sur la galerie. — A Martian :) Dans un instant, vous serez appelé devant la Cour. Bonne chance, capitaine !

MARTIAN

Merci, lieutenant.

(Ils se serrent la main. Le lieutenant s'éloigne vers l'une des petites issues qui sont à gauche et se trouve en face de Lazare qui entre.)

LE LIEUTENANT

On ne passe pas, capitaine.

MARTIAN

Lazare !

LAZARE

La consigne ne s'étend pas jusqu'à moi ; j'ai été chargé d'instruire l'affaire où le capitaine Fabert est impliqué.

LE LIEUTENANT

C'est juste.

(Il s'incline, fait place à Lazare, et va sortir.)

LAZARE

Ah ! je désire être seul avec l'accusé. (Montrant le soldat qui est en faction sur la galerie :) Éloignez cet homme.

LE LIEUTENANT, au soldat.

Tenez-vous un peu à l'écart.

(Le lieutenant sort par la deuxième porte de gauche. Le soldat s'éloigne sur la galerie, à gauche, mais, par instants, on le voit en faction.)

SCÈNE II

LAZARE, MARTIAN

LAZARE

Embrasse-moi !

MARTIAN

Ah ! tu ne me crois pas coupable !

LAZARE

Coupable ! Allons donc ! J'ai une preuve de ton innocence, d'ailleurs.

MARTIAN

Toi !

LAZARE

Certainement. Si tu avais commis un crime, je serais ton complice.

MARTIAN

Cher Lazare!

LAZARE

Mais le temps presse. Assieds-toi. Causons. Le péril, Dieu merci, n'est pas grave; il faut aviser pourtant. (Ils sont assis l'un en face de l'autre, devant la petite table.) Tu sais de quoi l'on t'accuse?

MARTIAN

Oui.

LAZARE

Et de quelle façon tu as été dénoncé?

MARTIAN

On me l'a dit.

LAZARE

Une lettre anonyme, d'une écriture contrefaite, a été trouvée sur la table du greffe. Qui l'avait mise là? on ne sait. Beaucoup de gens vont et viennent dans la salle. On peut donc te haïr, toi?

MARTIAN

Je ne me connais pas d'ennemis.

LAZARE

Personne ne t'en connaît. Et, dans ce cas, c'est un mal : la dénonciation a paru désintéressée. Par bonheur, la lettre qui veut te perdre t'ouvre elle-même une voie de salut; il suffira d'un mot pour réduire à néant cette absurde accusation. Où étais-tu hier soir, à minuit? Je ne t'ai pas vu; j'étais de grand'garde. Tu as passé la nuit au bastion?

MARTIAN

Mais enfin, je suis fou! Et tout ceci n'est qu'un rêve

grotesque! On ne peut pas admettre que je sois un traître et un assassin! Ne t'ai-je pas demandé tout à l'heure si tu me croyais coupable? J'avais perdu la tête. Allons! l'honneur même m'interdit d'opposer une preuve à cette calomnie. Je me présenterai devant mes juges, qui sont mes compagnons d'armes, et ils me tendront la main, comme tu m'as tendu la tienne.

LAZARE

Mon noble Martian! Mais non, pas d'illusions. Ce juste orgueil ne te sauverait pas. Il y a contre toi une présomption presque grave.

MARTIAN

C'est impossible!

LAZARE

Tu as demandé à remplacer Jean Drapeau.

MARTIAN

Sans doute! pour servir mon pays, au péril de ma vie.

LAZARE

Ou pour le trahir plus facilement.

MARTIAN

Lazare

LAZARE

Eh! ce n'est pas moi qui parle! Réfléchis. L'homme, l'officier français, qui a attaqué le messager dans le but d'intercepter le message, a pu vouloir en être chargé à son tour, pour le supprimer plus aisément.

MARTIAN

De sorte que je suis un traître, parce que je suis un brave!

LAZARE

Oh! si je connaissais ton dénonciateur, il paierait cher son adresse.

MARTIAN

C'est la tettre qui a indiqué ce rapprochement?

LAZARE

Oui.

MARTIAN, à part.

Elle avait pensé à cela!

LAZARE

Enfin, tu le vois, des preuves sont nécessaires. Pourquoi ne pas en fournir?

MARTIAN

J'en ai une. Si j'étais coupable je ne serais pas rentré dans Thionville.

LAZARE

Mauvaise réponse. Le retour, c'était l'impunité probable, tandis que la fuite, c'était l'aveu et le déshonneur. D'ailleurs, pourquoi se creuser l'esprit. Tu as passé la nuit au bastion?

MARTIAN

O supplice!

LAZARE

Tu ne réponds pas?

MARTIAN

Je ne sais... j'ai oublié.

LAZARE

Oublié ce que tu as fait hier?

MARTIAN, à part.

Ah! plût au ciel!

LAZARE, en riant, mais avec un commencement de surprise.

Voyons, malgré ce que je t'ai dit, l'accusation te paraît si bouffonne que tu veux rire, n'est-ce pas? Devant moi, rien de mieux, mais, devant la Cour, il faudra être grave. Imagine-toi que je ne suis pas ton ami, que je suis ton juge. Allons, parle. Où étais-tu? dis-le.

MARTIAN

Je ne puis pas.

LAZARE

Tu ne peux pas?...

MARTIAN

Oh! Lazare, tu vas me croire coupable.

LAZARE

Je te crois fou! Refuser un moyen si simple, si aisé! Mais songe donc qu'il y va de la vie. Si tu ne parles pas, tu meurs.

MARTIAN, à part.

Et tu meurs si je parle!

LAZARE

Qu'est-ce qui te force à te taire? As-tu des raisons? donne-les. Si elles sont bonnes, nous trouverons un expédient. Mais explique-toi! (Silence.) Eh bien? (Nouveau silence. Brusquement:) Je comprends!

MARTIAN

Juste ciel!

LAZARE

Tu étais chez une femme!

MARTIAN, à part.

S'il devinait?

LAZARE

Et tu ne veux pas la compromettre! je te reconnais

bien là. Comment n'ai-je pas pensé à cela tout de suite? Tu as donc une maitresse? Eh! ne t'en défends pas; tu es jeune, tu es beau. Ce qui m'étonne, c'est que tu aies pu trouver une femme digne de toi, dans cette ville où l'on rencontre à peine quelques pauvresses, çà et là, tout affolées par le bruit du canon? Enfin, tu aimes, cela suffit. Tu n'as eu qu'un tort : il ne fallait pas te cacher de moi. Depuis quand as-tu des pensées que tu me dérobes? Lorsque j'ai voulu épouser Sabine, je suis venu te dire : « Consens-tu à partager avec elle le cœur qui t'appartenait tout entier? »

MARTIAN, à part.

Il me tue.

LAZARE

Eh bien! que cela te plaise ou non, nous la compromettrons, ta belle amie! Si c'est une honnête fille, tu l'épouseras; sinon, il n'y aura pas grand mal.

MARTIAN

Si tu m'aimes, Lazare, tu ne diras pas un mot de ce que tu supposes.

LAZARE

Elle est mariée. Tu as mal agi, Martian. Prendre la femme d'un autre, c'est le plus lâche des vols. Tu as eu raison de te cacher de moi : je t'aurais blâmé. Conçois-tu ce que doit souffrir un homme à qui l'on arrache en même temps l'amour, la foi, l'honneur? Tu es coupable. Ce que tu endures à cette heure, c'est le châtiment.

MARTIAN

Oh! un juste châtiment!

LAZARE

Ta complice aussi sera punie : sa faute deviendra publique. Car il faut, avant tout, te sauver. Le nom de cette femme?

MARTIAN

Lazare, abandonne-moi, accuse-moi. Ne m'interroge plus.

LAZARE

Tu veux donc mourir... déshonoré?

MARTIAN

Oh! ne dis pas cela, tu me rendras fou.

LAZARE

Toi, citoyen, toi, soldat, tu veux que tes vertus, que ta bravoure soient comme si elles n'avaient pas été?

MARTIAN

Tais-toi.

LAZARE

Ces épaulettes, que tu as gagnées en brave, tu veux bien qu'on te les arrache?

MARTIAN

Tais-toi, te dis-je.

LAZARE

Et que l'on écrive sur ta tombe : « Ici dort, si les traîtres dorment, Martian Fabert, qui a trahi son pays. »

MARTIAN

Je ne veux pas!

LAZARE

Eh bien! le nom de cette femme?

MARTIAN

Non.

LAZARE

Ah! tu ne m'aimes pas!

MARTIAN, à part.

Je ne l'aime pas, bon Dieu!

LAZARE

Livre-moi donc ton secret! (Avec tendresse maintenant:) Oh! oui, je t'en conjure, parle, Martian, mon ami! Je me suis emporté, je t'ai offensé, j'ai eu tort; j'aurais dû te prier. Je conçois ton scrupule, et je l'admire. Cette femme que tu aimes, il ne faut pas qu'elle soit avilie à cause de toi. Mais il y a un moyen, peut-être, de tout accommoder. Dis-moi son nom, j'irai lui parler, de ta part. Elle viendra en secret, elle verra les juges; ce sont de braves gens, ils n'ébruiteront rien. De cette facon tout ira pour le mieux. Tu n'auras rien à te reprocher. Tiens, une idée encore! Je n'irai pas chez elle, moi-même, pour qu'elle n'ait pas à rougir. Nous enverrons Sabine.

MARTIAN

Sabine!

LAZARE

Oui, elle t'aime, elle consentira. Les femmes, entre elles, savent se dire bien des choses sans se fâcher. Es-tu content? Dis-moi son nom. Mais réponds-moi donc, Martian, regarde de ce côté, c'est Lazare qui te supplie, ton compagnon, ton ami. Nous ne nous sommes jamais quittés, tu m'as sauvé la vie. Je t'aime. Rappelle-toi l'enfance fraternelle, dans notre village, là-bas. Tu étais orphelin, mais j'avais une mère, et nous la partagions. Eh bien! et ma mère? est-ce que tu ne penses pas à elle? tu ne vas pas la tuer, je suppose?

MARTIAN

Oh! chère vieille femme!

LAZARE

Il y a le mari, c'est vrai. Cet homme souffrira. Mais, j'y pense, il n'aime peut-être pas sa femme? Oh! c'est certain, il ne l'aime pas. Est-ce que mon Martian n'aurait pas eu pitié d'un cœur plein de tendresse? Je te calomniais. Le mari, je le devine, est un infidèle, un brutal

peut-être. En ce cas pourquoi le ménager? Puis, quand il serait le meilleur des hommes, entre lui et moi, tu ne peux pas hésiter. Tu sais bien que je ne te survivrais pas! Sauve-toi, pour me sauver! sacrifie-le, mais sauve-moi! Ah! Martian, tiens, je pleure, et je suis à tes genoux.

MARTIAN

Je suis un traître et un assassin! c'est moi qui ai voulu tuer Jean Drapeau!

LAZARE

Tu mens!

MARTIAN

Allons, qu'on vienne! J'avoue, c'est moi qui ai fait le coup!

LAZARE

Tais-toi!

MARTIAN

Fais-moi donc place! il faut que tout le monde sache que je suis un assassin et un traître.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE LIEUTENANT, LE SOLDAT

Le lieutenant et le soldat sont entrés par la galerie à gauche.

LE LIEUTENANT

Capitaine, la Cour vous attend.

(Il entr'ouvre d'un seul côté la grande porte du fond.)

MARTIAN

Ah! Dieu soit loué! Me voilà! Me voilà!

LAZARE

Malheureux! (Martian échappe à Lazare et monte rapidement les degrés. Un silence.) Quelle est donc cette femme qu'il préfère à la vie, à l'honneur, et à moi?

(Il suit lentement son ami. La porte se referme derrière lui. Le soldat se remet en faction.)

SCÈNE IV

LE SOLDAT, MAGUELON

Maguelon entre par la petite porte à droite.

MAGUELON, vers le dehors.

Bien obligée, citoyen soldat! (A elle-même :) Or ça, faisons le compte. A la sentinelle, devant la grande porte, deux baisers. Non, trois, — et dans la guérite! A un sergent rencontré sur l'escalier, combien donc? quatre. Ah! oui, à cause du grade. Trois et quatre font sept. Le voltigeur qui est derrière la porte n'en a eu que deux, il est timide. En tout, neuf. Dieu m'aide! si cela continue, il ne m'en restera plus. (Elle aperçoit le soldat en faction sur la galerie.) Oh! oh! celui-là a l'air terrible. Bah! essayons. Les hommes, c'est les mouches, et les femmes, c'est le sucre.

(Elle s'avance bravement.)

LE SOLDAT

On ne passe pas. (Elle monte les degrés de la galerie.) On ne passe pas, vous dis-je..

MAGUELON

J'entends bien. Mais j'ai affaire par là.

LE SOLDAT

Eh! c'est la citoyenne Maguelon!

MAGUELON

Oui bien. Je vous reconnais aussi. Vous m'avez porté mon panier, l'autre matin.

LE SOLDAT

Pierre Belavent, dit Pierrot, futur colonel au premier bataillon des Ardennes.

MAGUELON

Eh bien! faites-moi place, colonel Pierrot.

LE SOLDAT

Impossible. Le soldat patriote et républicain ne connaît qu'un tyran : la consigne. Au large!

MAGUELON

Vous n'êtes guère poli, savez-vous? Est-ce que je vous ai dit : « Au large! » moi, l'autre jour, quand vous vous êtes avisé de me pincer le bras?

LE SOLDAT

Citoyenne, un homme qui est de service est un homme perdu pour l'amour, momentanément. Si vous voulez revenir dans une heure, qnand on m'aura relevé de faction, je vous pincerai.

MAGUELON

Et si je veux qu'on me pince tout de suite, moi!

LE SOLDAT

Ah! bah!

MAGUELON

Que faites-vous donc, citoyen? je croyais que vous étiez de service.

LE SOLDAT

Je suis au vôtre, toujours!

MAGUELON

Voilà de mes patriotes! Parions que je vous fais crier : « Vive le roi! » si je veux.

LE SOLDAT

Jamais!

MAGUELON

Nous allons voir! Criez : « Vive le roi! » et je vous permets de m'embrasser. Allons!

LE SOLDAT

Sabrebleu !

MAGUELON

Allons, vite!

LE SOLDAT

Eh bien! non.

MAGUELON

Au revoir, citoyen.

LE SOLDAT

Eh! vous n'êtes pas si pressée? Est-ce que je pourrai crier... tout bas?

MAGUELON

A tue-tête!

LE SOLDAT

Tant pis! J'embrasse.

MAGUELON

Ah! mais, criez d'abord.

LE SOLDAT

Non pas. Vous tricheriez.

MAGUELON

Méfiant! J'ai confiance, moi. (Elle se laisse embrasser.) Criez maintenant!

LE SOLDAT

Vive la République!

MAGUELON

Vous êtes un voleur! Mais je ne vous en veux pas. Il faut que ma maîtresse parle au capitaine Martian. Laissez-nous passer.

LE SOLDAT

A quoi cela vous servirait-il? On l'interroge en ce moment. Tout à l'heure, quand on le ramènera ici, vous pourriez le voir. Mais la consigne!...

MAGUELON

Soyez aimable. On vous laissera crier : « Vive la République ! » tant qu'il vous plaira.

LE SOLDAT

Sur cette joue?

MAGUELON

Sur l'autre aussi!

LE SOLDAT

Eh! bien, ma foi... Chut! on vient, retirez-vous, je vous appellerai.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARTIAN

La porte de la galerie s'ouvre d'un côté. Martian, seul, traverse la galerie, descend silencieusement les escaliers, et vient sur le devant de la scène, à gauche ; il est très pâle.

MAGUELON, à voix basse, au soldat, à travers la balustrade de la galerie.

Je puis faire entrer ma maîtresse?

LE SOLDAT

Je risque ma peau.

MAGUELON, un doigt sur sa joue.

Pour celle-ci.

SCÈNE VI

MARTIAN, LE SOLDAT, en faction au fond, puis ANTOINETTE et MAGUELON

MARTIAN

Est-ce qu'ils vont me condammer? Quand je me suis trouvé devant eux, quand j'ai vu, là, de plus près, la mort probable, j'ai manqué de courage. Je me suis

défendu. Oh! par instants, je le sentais, ma voix leur entrait au cœur et les forçait à me croire! Puis, l'affreuse question retombait sur moi, toujours, comme un marteau dans un cauchemar : « Où étiez-vous?... » Une fois, j'ai failli parler. Oh! j'ai peur de cette mort et de cette ignominie. (Se redressant :) Mais, vraiment, je crois que je suis un lâche! Souviens-toi donc, traître et voleur! Tu n'as pas le droit de te soustraire au châtiment. Tu as trahi ton ami, si tu n'as pas trahi ta patrie. Allons, accepte cette honte qui te sauve d'une infamie plus grande, et bénis le supplice qui t'épargnera de vivre.

(Après cet effort, il s'assied lentement, à gauche. Entrent, par la droite, Maguelon et Antoinette.)

MAGUELON

Entrez, madame. (Antoinette va très lentement vers Martian. Maguelon rejoint le soldat sur la galerie. Au soldat qu'elle tire vers la gauche :) Venez maintenant. (Le soldat hésite.) Ma maîtresse est une aristocrate; elle ne peut pas souffrir qu'on crie : « Vive la République! » devant elle.

(Ils s'éloignent par la galerie. Antoinette s'approche de Martian.)

MARTIAN, sans la voir.

Ils m'acquitteront, peut-être!

SCÈNE VII

MARTIAN, ANTOINETTE

ANTOINETTE

C'est moi, Martian.

MARTIAN

Juste ciel! vous êtes là, vous! Ah! oui, vous venez voir votre œuvre? Réjouissez-vous. Elle est accomplie, au delà de vos souhaits. Je vais mourir et Lazare en mourra. Mais, vraiment, vous êtes imprudente. On ne pousse pas

à bout les gens désespérés. Savez-vous bien que je pourrais vous tuer?

ANTOINETTE

Mon Dieu, Martian, comme vous vous emportez tout d'abord! Ne sauriez-vous, avant d'accuser les gens, vous informer de leurs desseins? Qui vous dit que je ne sois point ici dans les meilleures intentions du monde?

MARTIAN

Vous?

ANTOINETTE

Eh! oui, moi-même, qui suis très éloignée de posséder en effet la force d'âme dont j'ai voulu faire montre. Nous avons eu querelle ensemble, car, à bien considérer les choses, ce n'était qu'une querelle, et le courroux m'a égarée. Vous aurez éprouvé du moins ce que peut une femme offensée, et, à l'avenir, n'est-il point vrai? vous garderez quelque ménagement? Mais ce n'est point le lieu de s'expliquer là-dessus. On se repent de ce qui a été fait, et l'on vient vous tirer d'embarras.

MARTIAN

Vous me tendez un piège.

ANTOINETTE

Quelle idée avez-vous? Je viens vous rendre libre.

MARTIAN, avec joie.

Libre?

ANTOINETTE

S'il vous plaît de me suivre.

MARTIAN

Libre! Mais par elle! oh! non.

ANTOINETTE

Tandis que vous me maudissiez, je m'occupais à

mériter votre reconnaissance. Le plan d'évasion est fort bien conçu. Il m'a fallu, il est vrai, me résoudre à une extrémité dont je serai certainement blâmée, mais que ne fait-on point pour les personnes à qui l'on s'intéresse?

(Entre Lazare par la galerie au fond; il s'arrête.)

MARTIAN, très perplexe.

Vous pourriez, vraiment, me délivrer?

ANTOINETTE

Faut-il perdre le temps à le redire? Hâtons-nous seulement.

MARTIAN

Non, je ne veux pas. Fuir est une lâcheté!

ANTOINETTE

Rester est une folie.

MARTIAN

N'importe, attendons, je ne suis pas condamné encore!

SCÈNE VIII

MARTIAN, ANTOINETTE, LAZARE

Toute cette scène très rapide.

LAZARE

Tu vas l'être. Si tu peux fuir, fuis. Merci, Sabine.

MARTIAN

C'en est donc fait?

LAZARE

Les juges délibèrent. Je ne sais rien, je crains tout.

ANTOINETTE

Venez donc, le temps presse.

LAZARE

Elle a raison. On peut entrer ici à tout moment.

MARTIAN

Mais, si je fuis, je m'avoue coupable. J'évite la mort, non le déshonneur.

LAZARE

Je ne sais plus ce que c'est que l'honneur, depuis que tu n'en fais plus cas! Mais je sais qu'on te tuera, et je ne veux pas qu'on te tue.

MARTIAN

Soit. Je fuirai. (A Antoinette :) Quel est votre projet?

LAZARE

Oui, parle.

ANTOINETTE, en montrant la porte.

Il vaudrait mieux...

MARTIAN

Non, expliquez-vous d'abord.

ANTOINETTE

Eh bien! Maguelon a tourné la tête au soldat qui est derrière cette porte. Sur l'escalier, personne. D'ailleurs, vous me donnerez le bras. On vous prendrait pour Lazare.

LAZARE

C'est possible, après?

ANTOINETTE

Ma chaise est dans la cour, au bas de l'escalier, vous montez et fermez un rideau, celui de droite, du côté de la sentinelle. Quant aux porteurs, ils sont à nous. Ils vous conduiront... Mon Dieu! Je crois qu'on vient. N'entendez-vous pas?

MARTIAN

Non. Continuez.

ANTOINETTE

Voyez donc, Lazare, c'est de ce côté, je pense. (Lazare, sur l'indication d'Antoinette, va vers la porte du fond. Antoinette continue d'une voix basse et rapide :) Ils vous conduiront à l'auberge de l'autre soir. La nuit venue, vous gagnerez, déguisé, la porte de Luxembourg. Moi, par Lazare, je saurai le mot de passe, et nous rejoindrons ensemble l'armée royale, où j'ai des amis.

MARTIAN

Ensemble!

ANTOINETTE

Eh! je ne vous sauve pas pour vous perdre!

MARTIAN

Vous êtes une infâme! (D'une voix forte :) Lazare!

LAZARE

Personne encore, partez.

MARTIAN

Je ne pars pas!

LAZARE

Mais tu es fou, malheureux!

MARTIAN

Je l'ai été! Lazare, veux-tu savoir pourquoi je ne disais point où j'ai passé la nuit d'hier?

LAZARE

Ah! parle enfin, Martian! Pourquoi?

MARTIAN

Parce que, cette nuit-là...

ANTOINETTE

Parce que cette nuit-là?...

LAZARE

Achève, tu es sauvé!

ANTOINETTE

Et Lazare, certainement, sera fort satisfait.

(Martian est en proie à une émotion terrible. Ses yeux vont d'Antoinette à Lazare.)

MARTIAN, avec un sanglot.

Non! non! je ne puis pas dire! Allez-vous-en tous deux, et laissez-moi mourir en paix!

LAZARE

Mourez donc, mourez seul. Vous êtes pire qu'un traître et qu'un assassin, vous êtes un faux ami. Vous pouviez, d'un mot, sauver votre honneur, qui était le mien; vous n'avez pas dit ce mot. Vous pouviez, en fuyant, préserver du moins votre vie, qui était la mienne; vous n'avez pas voulu fuir. C'est mal. J'oublie notre jeunesse unie, nos combats fraternels. Viens, Sabine, cet homme est un coupable, je ne le connais plus.

SCÈNE IX

MARTIAN, puis MAGUELON

MARTIAN

Non! non! C'est trop! La mort, si affreuse qu'elle soit, n'importe, j'en veux bien, elle m'est due. Mais Lazare! Je ne veux pas que Lazare me haïsse! Son amitié, son estime, je les paie de ma vie, et je les veux. Ah! mon Dieu! Lazare m'abandonne. Qui aurait dit que cela finirait ainsi, quand nous jouions ensemble, tout petits, par les chemins! Nous nous aimions tant, mon frère!... (Il s'assied et pleure. — Il reprend lentement :) C'est vrai.

[illegible] souvenons, quand on va mourir. En fermant les [illegible] la pauvre bourgade où nous sommes nés [illegible] La tombe doit ressembler au berceau, car [illegible] songer. Il y avait sur la route une vieille [illegible] qu'on avait laissée là et qui tombait à demi dans [illegible] nous montions dessus, Lazare et moi, et, de [illegible] du chemin, la mère de Lazare filait à sa [illegible] en chantant une chanson que je n'ai jamais bien [illegible] que je me rappelle :

MAGUELON, entrée depuis un instant et accoudée, au fond, sur la balustrade de la galerie.

Vas-ci, vas-là,
Ne chôme guère,
Navette, va!
Tra la la la laire,
Lon la!

MARTIAN

C'est Maguelon !

MAGUELON

Pour le soldat
Qui est en guerre,
Ici ou là,
Tra la la la laire
Lon la!

MARTIAN

Oh ! encore, Maguelon !

MAGUELON, se rapprochant.

Tu fileras,
Toile légère,
Linceul ou drap,
Tra la la la laire
Lon la!

MARTIAN

Oui, c'est bien cela...

(Chantonnant :)

Linceul ou drap...
Pour le soldat
Qui est en guerre...
Ici ou là...

MAGUELON, tout près, en riant.

Tra la la laire,
Lon la!

Vous pensez donc quelquefois au village, monsieur Martian?

MARTIAN

Aujourd'hui. Tu l'as toujours aimé, toi?

MAGUELON

Comme l'herbe aime la terre! Les gens des villes naissent dans leur pays, mais nous, nous poussons dans le nôtre. Tenez, c'est bien beau, Thionville : il y a de grandes rues, longues comme la queue du diable, et toutes les maisons ressemblent à des églises; mais, il faut voir la venelle d'arbousiers où je menais paître mes oies.

MARTIAN

Tu as raison. Toute la terre ne vaut pas le coin de terre où l'on est né. Retourne au pays, Maguelon!

MAGUELON

Avant le « rapport » d'avril, si je ne trépasse point! Dieu, ma foi! un rapport, voilà qui est beau! Ce jour-là, ce n'est pas les alouettes, non, qui s'éveillent les premières! Moi, je ne me couchais point: Anes, mulets, carrioles, dévalent la grand'côte, et hue! et dia! et clic!

et clac! Un bruit! Dame, on vient de partout, de Fraymont, de Bellefontaine, de Saint-Nabord aussi! Et en avant les kyriaulés! Les vieux en beaux habits ripaillent devant les portes, trois brocs par homme, c'est le moins, et les jeunes, chacun avec la sienne, comme on pense, s'échappent dans les sapinières. C'est dans mon pays que les oiseaux ramagent bien! On chante aussi, Dieu m'aide! et l'on s'embrasse un peu, pour faire comme les oiseaux! Vous vous souvenez, monsieur Martian?

MARTIAN

Je me souviens, Maguelon.

MAGUELON

Eh! tiens! les filles ont des joues! Et l'étang d'Hérival, au bout du ruisseau, vous le connaissez?

MARTIAN, se laissant aller au souvenir.

Tout près de la pierre Buzonnière.

MAGUELON

Là où on entend un grand bruit de moulins qui se battraient.

MARTIAN

Ce sont les deux chutes de la cascade de Gehard qui se mêlent en se querellant.

MAGUELON

Comme mari et femme! Voilà un étang où il y a de belles truites! Mais c'est très profond. On a beau avoir des jupes courtes, il faut les lever encore. Bah! les garçons ne s'en plaignent point. Par exemple, on a très peur à cause de la citerne aux ours, vous savez!

MARTIAN

Où le diable habitait jadis!

MAGUELON

Et où loge maintenant un ermite.

MARTIAN

C'est le même qui s'est fait vieux.

MAGUELON

Puis, le soir, on s'en retourne baller dans la salle du bailliage.

MARTIAN

Au son de la viole.

MAGUELON

La belle salle, hein, monsieur Martian?

MARTIAN

Certes.

MAGUELON

C'est bien plus beau qu'ici! Il y a des bancs de bois tout autour.

MARTIAN

Mais on ne s'assied guère.

MAGUELON

Dame! il vaut mieux danser! Quand vous viendrez au pays, il faudra m'inviter.

MARTIAN

Je t'invite, Maguelon!

MAGUELON

Ce m'est bien de l'honneur, monsieur le Capitaine.

(Elle chante et danse, et Martian la regarde d'un air charmé. — La porte de la galerie, au fond, s'ouvre lentement, toute grande. Maguelon s'arrête, comme pétrifiée.)

SCÈNE X

MARTIAN, MAGUELON, LE LIEUTENANT, LE SOLDAT.
Au fond, autour d'une vaste table, dans une grande salle, LA COUR présidée par LE COMMANDANT WIMPFEN

LE LIEUTENANT, qui s'approche.

Capitaine!

MARTIAN, à Maguelon, qui le considère d'un air épouvanté.

Ma pauvre Maguelon, je crains bien que nous ne dansions pas ensemble.

MAGUELON

Mon Dieu! mon Dieu! j'avais oublié.

(Elle pleure.)

MARTIAN

Embrasse-moi, ma payse!

(Il s'éloigne, suivi du lieutenant. La porte se referme.)

SCÈNE XI

MAGUELON

Que s'est-il donc passé? Madame devait le sauver. Pourquoi n'est-il pas parti avec elle? Il n'aura pas voulu. A cause de monsieur Lazare, je comprends. Mais, alors il est perdu! Mon Dieu, lui qui aime tant le village! Et la cause de tout, c'est moi! La lettre, je ne savais pas ce qu'il y avait dedans, mais je l'ai portée! (A elle-même :) Ah! malhonnête créature! Par vanité, tu as voulu entrer en service chez une grande dame, toi qui étais du peuple. Plus de Maguelon : Florine! Une complaisante. Un beau résultat, tu vois; tu es domestique jusqu'au crime. J'étais une brave fille, pourtant! (Elle pleure encore.) Mais enfin, ils ne peuvent pas le condamner! Il est innocent! Il le dira! Oh! il faut que je sache ce

qu'ils font là-dedans. (Elle monte rapidement la galerie. — La porte s'ouvre, donnant passage à Martian, qui marche, la tête basse, entre deux rangées de soldats.) Seigneur Dieu !

(Le cortège suit la galerie.)

MAGUELON, à l'un des soldats.

Eh bien ?

LE SOLDAT, qui répond à voix basse.

A mort !

MAGUELON

Non. Je le sauverai, moi.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTOINETTE, LAZARE

Lazare marche çà et là, avec agitation, Antoinette est assise sur le sopha, elle « fait des nœuds ».

LAZARE, tout à coup.

Tu ne me dis rien, Sabine?

ANTOINETTE

Je vous vois préoccupé, mon ami.

LAZARE

Non. Tu es fâchée.

ANTOINETTE

Point du tout, je vous assure.

LAZARE

Tu me blâmes. Tu trouves que j'ai été cruel envers Martian ; que je n'aurais pas dû le condamner si vite ; et qu'il souffre assez d'ailleurs sans que j'ajoute notre abandon à son supplice.

ANTOINETTE

Dites plutôt que votre tendresse pour un ingrat combat le juste ressentiment que vous éprouvez de son ingratitude, que vous ne sauriez avoir l'esprit en repos ni vous

tenir en place pendant que son sort s'agite, et que vous brûlez de commettre en sa faveur quelque généreuse extravagance.

LAZARE

Eh bien! oui,, je l'aime toujours. Il y a, dans son silence, dans son refus de fuir, quelque chose d'inexplicable, mais Martian ne peut pas avoir tort. C'est pour une femme certainement qu'il se sacrifie. Si je pouvais la découvrir? Tu es subtile, toi, Sabine. Oh! ne t'en défends pas, tu as beaucoup plus d'esprit que moi. Tu n'as jamais rien remarqué, rien deviné qui pourrait me mettre sur la trace ?

ANTOINETTE

Absolument rien.

LAZARE

Aucune parole ne lui est échappée qui t'ait donné à entendre qu'il fût amoureux?

ANTOINETTE

Il ne m'a jamais adressé aucune parole de ce genre.

LAZARE

Amoureux de qui, d'ailleurs? J'ai beau regarder, chercher, je ne vois pas de femme qui ait pu lui plaire ! (Il songe.) Oh! non!

ANTOINETTE, se levant, très effrayée.

Quoi donc, Lazare?

LAZARE, riant de lui-même.

Je suis fou : je songeais à Maguelon.

ANTOINETTE, à part.

Il me met au supplice, vraiment! (Haut, pour détourner la conversation:) Mais, Lazare, il se pourrait qu'il ne fût point condamné à mort.

LAZARE

Que veux-tu dire?

ANTOINETTE

Jean Drapeau n'est que blessé.

LAZARE

C'est vrai!

ANTOINETTE

Le passé de Martian, sa bravoure, ses vertus...

LAZARE

En effet!

ANTOINETTE

L'étonnement qu'un tel crime ait été commis par un tel homme...

LAZARE

Dis l'impossibilité.

ANTOINETTE

Tout cela ne saurait manquer d'avoir quelque influence sur la décision du tribunal.

LAZARE

Tu as raison, cent fois raison: et pourvu qu'il vive, tout est bien. Car, un jour ou l'autre, nous saurons la vérité. Ah! Sabine, que tu es bonne de me donner cet espoir! Attends-moi, je vais m'informer. Je reviendrai te dire...

SCÈNE II

LES MÊMES, MAGUELON

LAZARE

Maguelon! tu sais quelque chose?

MAGUELON

Condamné à mort.

LAZARE

Ce n'est pas possible!

(Il sort en courant.)

SCÈNE III

ANTOINETTE, MAGUELON

Maguelon reste à la porte comme pour s'assurer que Lazare est parti en effet, puis elle descend la scène. — Pendant la première partie de cette scène, Maguelon est très fine, très soubrette.

MAGUELON

Sommes-nous seules, madame?

ANTOINETTE

Tu parais toute troublée? (Maguelon entr'ouvre la porte de gauche.) Eh oui, nous sommes seules. Qu'est-ce donc que tu as à me dire?

MAGUELON

J'ai à vous dire qu'il veut bien!

ANTOINETTE

Qui? Martian? partir avec moi?

MAGUELON

Justement.

ANTOINETTE

Tu rêves! Il y a un instant, il m'a repoussée, outragée.

MAGUELON

Avant le jugement! Il espérait qu'on l'acquitterait. Mais, à présent, tout espoir est perdu, il consent.

ANTOINETTE

Fort bien! mais je ne veux plus. Il serait à vrai dire plaisant qu'il pût selon son caprice ne point vouloir d'abord et s'y résoudre ensuite, et que, moi, je dusse me conformer de tout point à sa fantaisie! Après m'avoir dédaignée par orgueil, il m'accepterait par faiblesse? Je serais un pis-aller, une ressource dernière? Fi! j'ai l'âme trop haute pour me réduire à un tel rôle. Laissons cela, Maguelon.

MAGUELON

Eh! madame, êtes-vous sûre de ne pas être aimée? Au fond du cœur, il doit être bien aise que la nécessité de sauver sa vie le dégage de ce qu'il doit à son ami.

ANTOINETTE

Voilà qui est bien finement raisonné pour une paysanne, mademoiselle Maguelon!

MAGUELON

Je m'appelle Florine et j'ai l'honneur d'être à Madame.

ANTOINETTE

Tu serais donc portée à penser qu'il ne me hait point tout à fait, malgré ses colères et ses remords?

MAGUELON

Vous plaît-il de vous regarder dans ce miroir?

ANTOINETTE

Oh! la rusée flatteuse! Mais comment as-tu appris qu'il s'est résolu à fuir?

MAGUELON

Quand vous avez été partie, je lui ai parlé. Il était bien triste, et moi aussi, car il est dur de voir souffrir un si beau jeune homme.

ANTOINETTE

N'est-ce pas qu'il est bien?

MAGUELON

Charmant! Comme il a vu que je le plaignais, il a eu confiance en moi. Il m'a dit : « J'ai offensé bien gravement ta maîtresse, je m'en repens. »

ANTOINETTE

Il a dit cela?

MAGUELON

Ce sont ses propres paroles. Il a ajouté : « Crois-tu qu'elle me pardonnera? » Dame! moi, je lui ai répondu que vous étiez bonne, très bonne, et que, certainement, vous ne lui gardiez pas rancune. Enfin, il s'est écrié : « J'ai résisté autant que j'ai pu! je cède! dis à Antoinette... » Il a dit Antoinette tout court.

ANTOINETTE

Bien, bien, continue.

MAGUELON

« Dis à Antoinette que je suis prêt à partir. »

ANTOINETTE

Eh bien! puisque les choses en sont à ce point, nous fuirons. C'est une extrémité fâcheuse! mais on ne saurait s'y dérober.

MAGUELON

Il y a un obstacle, malheureusement.

ANTOINETTE

Un obstacle?

MAGUELON

Oui. Notre plan d'évasion n'est plus bon à rien. Après le jugement, monsieur Martian a été conduit dans la prison de la ville.

ANTOINETTE

Tout est perdu!

MAGUELON

Non pas! j'ai une idée.

ANTOINETTE

Mais tu es une fille tout à fait précieuse, Florine! Nous t'emmènerons.

MAGUELON

Madame me comble.

ANTOINETTE

Dis-moi ton idée.

MAGUELON

N'est-il pas vrai que si monsieur Martian était reconnu innocent, il serait libre, et que s'il était libre, il pourrait s'en aller avec vous?

ANTOINETTE

Cela est certain. Mais on s'imagine qu'il est coupable.

MAGUELON

Il dépend de vous qu'il en soit autrement.

ANTOINETTE

Je ne t'entends plus.

MAGUELON

Allez dire au commandant que ce n'est pas monsieur Martian qui a attaqué ce pauvre Jean Drapeau.

ANTOINETTE

Folle! on ne me croira point.

MAGUELON

Vous pouvez donner des preuves.

ANTOINETTE

Des preuves?

MAGUELON

Eh! oui, puisque vous savez où était monsieur Martian

pendant la nuit du crime. Dès qu'il sera sorti de prison, il ira vous attendre à l'auberge, près du bastion, et, le soir, grâce à un déguisement et au mot de passe...

ANTOINETTE

Mais vous perdez le sens, ma mie! Pensez-vous que je sois une villageoise qui n'a nul souci de son honneur? J'irais, moi, rougir — car je rougirais certainement — devant ces républicains qui affectent à tout propos des façons de Spartiates, et prêter à rire aux dépens de ma vertu!

MAGUELON

En fuyant avec monsieur Martian, n'auriez-vous pas eu de quoi rougir aussi?

ANTOINETTE

J'aurais rougi — de loin. Mais vous ne sauriez saisir ces sortes de différences. Pour votre moyen, il est horriblement brutal et l'on ne saurait seulement y arrêter son esprit.

MAGUELON

Il faut pourtant que vous fassiez ce que je vous conseille.

ANTOINETTE

Hein?

MAGUELON

Je ne veux pas que le capitaine Martian soit fusillé.

ANTOINETTE

Tu ne veux pas? il faut? De quoi te mêles-tu? Tu extravagues! Vous verrez que je devrai obéir à ma servante et que mademoiselle Florine me dictera des lois.

MAGUELON

Je m'appelle Maguelon et je ne suis plus votre servante. Vous avez entrepris une mauvaise action, et, par ignorance, je vous ai aidée. Que Dieu me le pardonne!

Mais je ne souffrirai pas qu'elle s'achève. Sauvez le capitaine Martian.

ANTOINETTE

Ah! ça, il est ton amant? J'étais, à ce que je vois, la rivale de ma femme de chambre. Ah! pouah!

MAGUELON

Il y a peut-être des femmes qui ne peuvent s'intéresser à un homme que s'il est leur amant. Je ne suis pas comme elles. Je ne veux pas que monsieur Martian soit tué, parce qu'il est innocent. C'est mon pays d'ailleurs. Vous irez tout de suite, il n'y a pas de temps à perdre, chez le commandant. C'est à deux pas. Vous lui direz la vérité et le mal que vous avez fait sera réparé.

ANTOINETTE

Sortez! que je ne vous voie plus! Va-t'en!

MAGUELON

Si vous ne faites pas ce que je désire, je le ferai à votre place.

ANTOINETTE

Toi!

MAGUELON

Oui. Je sais où monsieur Martian était hier soir. Je le dirai.

ANTOINETTE

Tu abuserais pour me perdre de la confiance que je t'ai témoignée?

MAGUELON

Pour vous perdre, non. Pour le sauver.

ANTOINETTE

Eh! l'un ne va pas sans l'autre!

MAGUELON

Qu'y puis-je?

ANTOINETTE

Oh ! la vipère! Mais on ne te croira point!

MAGUELON

Je puis, moi aussi, donner des preuves.

ANTOINETTE

Tu n'en as point!

MAGUELON

J'ai des témoins.

ANTOINETTE

Et lesquels, s'il vous plaît?

MAGUELON

Moi.

ANTOINETTE

Je dirai que je t'ai chassée et que tu t'es mis en tête de te venger.

MAGUELON

Le maître de l'hôtellerie où vous avez conduit le capitaine.

ANTOINETTE

Mais tu es un monstre! Je serai déshonorée et mon mari me tuera.

MAGUELON

Je ne veux pas que monsieur Martian soit fusillé.

ANTOINETTE

Eh bien! trouvons un autre moyen.

MAGUELON

Il n'y en a pas. Sauvez-le ou je le sauverai.

ANTOINETTE

Mais, ma chère Maguelon...

MAGUELON

On monte l'escalier. (Elle s'incline.) Je reviendrai dans un instant prendre les ordres de Madame.

(Elle sort par la petite porte à gauche.)

SCÈNE IV

ANTOINETTE, puis LAZARE

ANTOINETTE

Oh! la maudite fille! Mais, en vérité, je me vois perdue, et le plus affreux de ceci, c'est que je pense comme elle : Martian ne doit point périr, puisque enfin il se résout à me complaire. — Lazare!

(Lazare s'avance vers elle, il est extrêmement pâle. Il a l'air froid et résolu.)

LAZARE

Martian sera fusillé dans une heure.

ANTOINETTE

Dans une heure!

LAZARE

Oui. On se hâte. Là, sur cette place, devant la garnison réunie, dans une heure.

ANTOINETTE, à part.

Si peu de temps! Je ne sais qu'inventer.

LAZARE

Ainsi, avant ce soir, de mon constant ami, de mon cher compagnon d'armes, de l'être que j'aimais autant que je t'aime, Sabine, — que je te préfère aujourd'hui, car il souffre, — il ne resterait qu'un corps percé de balles et qu'un nom déshonoré. Tu comprends que cela est impossible. Martian ne mourra pas.

ANTOINETTE

Vous le sauverez?

LAZARE

Oui.

ANTOINETTE, à part, avec joie.

Quoi! Martian sauvé, sans que je cède à Maguelon!... (Haut, avec un empressement gracieux:) Parlez vite! expliquez-moi! Le moyen est-il sûr? Rapide aussi? Oh! il est certain que vous ne pouviez laisser périr votre ami! Mais ne perdons pas un instant. Dans une heure, avez-vous dit? Il y a déjà très longtemps que vous êtes ici. Vous me comblez de joie, Lazare.

LAZARE

Tu l'aimes. C'est bien. Mais ne te réjouis pas. Ai-je l'air content, moi?

ANTOINETTE

Il est vrai que je ne vous ai jamais vu si pâle.

LAZARE

Conclus donc, de la douleur que je montre, le prix affreux que me coûte le salut de Martian. (Un silence.) Tu as deviné?

ANTOINETTE

Comment voulez-vous?...

LAZARE

Épargne-moi de parler. Devine, je t'en prie!

ANTOINETTE

Je ne saurais, Lazare.

(Elle s'assied sur le sopha, il s'assied près d'elle.)

LAZARE

Je parlerai donc, si je puis. — Martian serait sauvé, n'est-ce pas, si j'avais pu découvrir la femme à laquelle il se sacrifie, et la résoudre à s'accuser elle-même? Mais je ne la connais pas, tu ne la connais pas davantage.

ANTOINETTE, à part.

Une épreuve, peut-être?

LAZARE

Il faut donc l'inventer... Il faut que... par un dévouement sublime... une femme... une autre femme... (Antoinette, épouvantée; s'est levée lentement. Il tombe aux pieds d'Antoinette, brusquement, avec un grand cri.) Pardon! Pardon! C'est affreux! Je n'ose pas te regarder, j'ai honte. Te demander cela, à toi, si pure! A toi, qu'un soupçon n'a jamais effleurée; oh! c'est épouvantable! Pardon, Sabine! Comprends ce que je souffre! j'ai eu cette idée, moi qui t'adore! Oh! je voudrais être mort depuis longtemps!

ANTOINETTE

Vous auriez pu, monsieur, vous épargner mon pardon.

LAZARE, éperdu.

Mais ils vont me le tuer, Sabine! là, dans un instant, sous mes yeux! Figure-toi cela, qu'il sera couché par terre, et qu'il ne remuera plus. En ce moment, tiens, on tire au sort les noms de ceux qui le frapperont! on charge les fusils! Antoinette, je succombe, sauve Martian! Ma femme, rends-moi mon ami!

ANTOINETTE

C'est parce que je suis votre femme que je refuse et dois refuser. Puisque de votre honneur et du mien, vous faites si peu de cas, il convient que j'en prenne souci. (A part:) En vérité, ils me rendront folle.

LAZARE

Oui! tu devais parler ainsi! Je t'aurais blâmée si tu avais consenti sans résistance. Je suis heureux que tu ne veuilles pas faire ce que je veux que tu fasses. (Suppliant:) Mais, enfin, il le faut! Je te jure qu'il le faut! Notre honneur, nous le sacrifions, c'est vrai, mais, sans cela, Martian perdrait l'honneur et la vie! Tu consens, n'est-ce

pas? Justement, je n'étais pas auprès de toi pendant cette nuit maudite; tu diras qu'il était ici. Mon Dieu! soi-même, combiner sa honte! Mais cela doit être, ne me refuse plus. Pense à une chose, d'ailleurs! Un jour ou l'autre, la vérité sera connue. Bientôt peut-être. Devant ton dévouement Martian ne pourra plus se taire. Alors tu seras réhabilitée, et honorée à jamais pour ton déshonneur d'un instant!

ANTOINETTE

Je ne me sens pas charmée par cette réhabilitation glorieuse et tiens à me contenter du peu d'estime qu'on me porte.

LAZARE

Sabine, lorsqu'un homme a eu le courage de prendre une résolution pareille à celle que j'ai prise, quand il a fait taire en lui toutes les volontés qui se révoltaient contre sa volonté, il a triomphé des plus terribles obstacles. Je vous prie de sauver mon ami.

ANTOINETTE

Non.

LAZARE

Je vous l'ordonne! Votre honneur est à moi, j'en dispose. Je perds autant que vous, sinon plus, et je puis vous imposer un sacrifice que le mien surpasse.

ANTOINETTE

Mais, Lazare!...

LAZARE

Obéis!

ANTOINETTE, à part.

En vérité, il est extraordinaire.

SCÈNE V

LES MÊMES, MAGUELON

ANTOINETTE

Maguelon!

MAGUELON

J'apporte le chapeau et le manteau de Madame.

ANTOINETTE

Si je me tais, Maguelon parle. (Elle rêve.) Soyons généreuse, du moins. (A Lazare :) J'obéis.

LAZARE

Pàrdon!

ANTOINETTE, à Maguelon, qui lui met le manteau.

Il sera ce soir à l'auberge, prêt à partir?

MAGUELON, étourdie.

A l'auberge?... (Se reprenant :) Oh! certainement.

ANTOINETTE

Allons.

LAZARE

Sabine!

ANTOINETTE

Vous me rappelez, mon ami?

LAZARE

Non! non! Oh! embrasse-moi, ma femme! (Il l'embrasse en pleurant.) Va-t'en, va-t'en vite.

SCÈNE VI

LAZARE

Il reste un moment silencieux, au milieu du théâtre.

LAZARE

C'en est fait. Dans une heure, je serai l'un de ces hommes que l'on se montre du doigt, et dont on dit, en souriant : « Sa femme le trompe ! » Il y aura aussi des gens qui me plaindront. (Il se lève, et donne un coup de poing sur la table.) Oh ! (Il se maîtrise.) Allons, pas de rébellion, sache vouloir ce que tu as voulu. Qu'est-ce d'ailleurs que cette espèce de déshonneur ? Un préjugé. Je dois bien à Martian le sacrifice d'un préjugé. Est-ce que ma femme sera moins innocente, parce qu'on la croira coupable ? Oh ! pour moi, elle sera comme un être sacré qu'on adore, et je la consolerai du mépris à force d'amour et de vénération. Oui, mais les autres ! Ah ! je leur conseille de ne pas parler trop haut et de ne pas sourire de trop près ! (Il marche, il se trouve près de la fenêtre.) Deux bataillons sont déjà rangés sur la place. Pourtant, l'heure n'est pas écoulée. Sabine est arrivée à temps. (Il redescend.) Martian va nier. On ne l'écoutera pas. Il passera pour un galant homme qui ne veut pas accepter la générosité de sa maîtresse. Sa maîtresse ! La chose est vraiment fort bien arrangée. Un ami qui a pris la femme de son ami, rien de plus naturel. Et mon absence, cette nuit-là. La rencontre est heureuse. Oh ! on croira. On croira ! Eh bien, c'est cela qu'il faut justement. (Il se trouve de nouveau près de la fenêtre. — Avec effroi :) Mais tout est prêt déjà ! Que fait donc Sabine ? Au dernier moment, elle n'a peut-être pas osé ? Oh ! elle a promis, elle a tenu sa parole, il arrivera un contre-ordre. Que signifie cette manœuvre ? Les deux bataillons se rangent, chacun d'un côté de la place. (Il se penche en avant.) Juste ciel ! Martian, et le peloton ! Le contre-ordre arrivera trop tard. Ah ! je n'avais pas prévu ceci : moi déshonoré, et Martian

mort. On le conduit au milieu de la place... Attendez! Je ne peux pourtant pas leur crier : « Martian est l'amant de ma femme! » Ah! Sabine, sois maudite! On veut lui bander les yeux, il refuse. Il parle. Je comprends, il demande à commander le feu. Mais, dans une minute, tout sera fini! Ah! il me reconnaît. Il me tend les bras. Martian! Martian! mon frère! Je ne veux pas voir, je ne veux pas voir. (Il recule avec épouvante, et se trouve au milieu du théâtre. — Un silence.) Soit. Nous mourrons le même jour, ainsi que nous sommes nés. (Il prend un pistolet à sa ceinture, et l'arme froidement.) Tu peux commander le feu, Martian. (Un long silence. — Lazare prête l'oreille.) Rien?

(Un grand bruit sur la place. — Une expression de joie sur le visage de Lazare.)

SCÈNE VII

LAZARE, ANTOINETTE

LAZARE

Sabine!

(Antoinette est entrée par le fond, et s'assied sur une des chaises près de la porte.)

ANTOINETTE

J'ai fait ce que vous avez voulu. Il est sauvé.

LAZARE, sautant vers la fenêtre, avec un cri de joie.

Oui! oui! les rangs se confondent! Je le vois! Il s'éloigne! (Il jette son pistolet et court à Sabine.) Comme tu as dû souffrir! Et moi qui t'accusais d'avoir manqué de courage! Ah! je t'aime! je t'aime! (Il l'embrasse, joyeusement, à plusieurs reprises.) Mais, dis-moi, parle, tu es donc arrivée au moment où on allait le tuer?

ANTOINETTE

Je suis allée d'abord chez le commandant.

LAZARE

Oui! bien! C'était cela qu'il fallait faire. Et le commandant? Qu'a-t-il dit?

ANTOINETTE

Je crois qu'il a souri.

LAZARE

Oh!

ANTOINETTE

Et il m'a chargée de porter le contre-ordre, pensant, a-t-il ajouté, que le message me serait agréable.

LAZARE

Tais-toi! Tais-toi! Tu me tues!

ANTOINETTE

Lazare!

LAZARE, avec désolation.

Hélas! je l'épouvante au lieu de la consoler! (S'efforçant de chasser la pensée qui l'obsède :) Ne pensons qu'à une chose. Il est sauvé. Martian! Cher Martian! A présent, c'est ma joie qui t'offense. Ma joie! Mon Dieu! Mon Dieu! Ah! pleure dans mes bras, ma femme!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE FOURRIER

LE FOURRIER

On demande à vous parler, capitaine.

LAZARE

Qui donc?

LE FOURRIER

Deux officiers qui insistent pour vous voir à l'instant.

LAZARE

Affaire de service?

LE FOURRIER

Je ne crois pas, capitaine.

LAZARE

C'est étrange. Fais-les entrer. (A Sabine :) Laisse-nous. Je te rejoins. (Antoinette sort.) Que peut-on me vouloir en ce moment?

SCÈNE IX

LAZARE, UN COLONEL, UN LIEUTENANT

LAZARE, allant à eux.

Vous, citoyens?

LE COLONEL

Vous devinez sans doute le motif qui nous amène?

LAZARE

Non, colonel.

(Le colonel et le lieutenant se regardent avec étonnement.)

LE LIEUTENANT

Le capitaine ignore peut-être encore ce qui s'est passé?

LAZARE, baissant la tête.

Ce qui s'est passé? Je ne l'ignore pas. (A part:) Déjà!

LE COLONEL

Nous étions auprès du commandant de place, lorsque... (Lazare tressaille.) En un mot, citoyen, le malheur qui frappe un des meilleurs officiers de la République a profondément ému ses compagnons d'armes. Ils se sentent outragés en lui ; nous avons été choisis pour l'aider à obtenir la réparation qui lui est due.

LAZARE, à part.

Je n'avais pas pensé à cela!

LE LIEUTENANT

En considération de la gravité de l'injure, le commandant de place autorisera sans doute une rencontre.

LE COLONEL

Faites-nous donc l'honneur de nous accepter pour seconds.

LAZARE

Je vous remercie, citoyens, vous et nos camarades.

LE COLONEL

Vous n'avez aucune recommandation particulière à nous adresser, en ce qui concerne le choix du lieu, l'heure et les armes?

LAZARE

Je m'en remets à vous, citoyens.

LE COLONEL

Nous allons donc nous rendre sur l'heure auprès du capitaine Martian Fabert. A bientôt, capitaine. Le bon droit est de votre côté, vous serez vengé.

LAZARE

Il faut que je le tue, maintenant!

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Un lieu désert. A l'horizon, un hameau sur une colline. Çà et là, plus près, des masures abandonnées. — A gauche, au second plan, une auberge : « On loge à pied et à cheval. » L'auberge a un balcon. Devant la porte, sous une tonnelle, chaises et petites tables. — A droite, l'entrée d'un bastion presque ruiné. Sur le rempart, assez élevé, des faisceaux de fusils, de loin en loin. Des escaliers conduisent au bastion. Ciel sombre. Un peu avant le soir. Brouillard.

SCÈNE PREMIÈRE

CATON, canonnier bourgeois, de garde sur le rempart,
puis FRONTIN, aubergiste.

Caton porte le costume des Sans-culottes : la carmagnole et le bonnet rouge. Frontin a la livrée des valets de « l'ancien régime » : culottes courtes. — Quelques coups de canon au commencement de cette scène.

CATON, vers l'auberge.

Citoyen! holà! Citoyen! (A lui-même :) Faut croire que ce gredin d'aubergiste est allé se fourrer dans sa cave, par crainte des boulets. (Vers l'auberge :) Répondras-tu, aristocrate! accapareur! (Il se baisse.) Nous allons voir si tes vitres sont aussi dures que tes oreilles.

(Il lance un caillou contre la fenêtre de l'auberge. — Bruit de carreaux brisés.)

FRONTIN, dans la maison.

Miséricorde! Un boulet! (Il sort avec les signes de la plus grande épouvante.) Ah! Monsieur le canonnier! Au secours! Un boulet rouge! Tout est perdu.

CATON

D'abord, ci-devant esclave et toujours digne de l'être, appelle-moi citoyen! Je suis le citoyen Caton, bourrelier de mon état, et, présentement, au service de la République une et indivisible, contre les tyrans et les traîtres.

FRONTIN

Eh! citoyen ou non, je vous dis que ma maison va brûler!

CATON

Dis-moi : tu. Par respect. Quant à ce que tu as pris pour un boulet, apprends, poltron, que c'était un caillou.

FRONTIN

Un caillou!

CATON

J'avais soif et je t'appelais. Apporte-moi une bouteille et un verre.

FRONTIN

Là? sur le rempart? sous la mitraille? Quelque sot!

CATON

Halte! Est-ce que tu es payé par les Autrichiens pour faire mourir de soif les braves patriotes?

FRONTIN, à part.

Diables de gens!

CATON

Obéis! Ou tu vas être cloué à ta porte pour servir d'enseigne à ton auberge et d'exemple aux mauvais républicains.

FRONTIN, très effrayé.

Voilà! Voilà! (En sortant :) Où me suis-je fourré, bon Dieu!

CATON, descendant du rempart.

Tout ce que je puis pour toi, c'est de faire la moitié du chemin. (Sur le théâtre :) Cet aubergiste m'est suspect. Son langage qui n'a rien de... révolutionnaire, ses yeux sournois, son nez... autrichien!... Si je ne me trompe, tout indique en lui un espion des royalistes. Veille au salut de la chose publique, Caton!

(Frontin rentre avec une bouteille et un verre qu'il dépose sur une des petites tables.)

FRONTIN

Voilà du vin, citoyen. Et maintenant...

(Il fait mine de se retirer. Caton le retient par la basque de son habit et s'assied devant la table.)

CATON

Reste. Ta compagnie me plaît.

FRONTIN

Mais, citoyen, je ne suis pas un soldat, et je tiens à ma peau.

CATON

Tu tiens à ta peau? C'est louche. Tiens, citoyen, voilà le prix de ma bouteille. Remplis mon verre. Comment t'appelles-tu?

FRONTIN

Frontin, pour vous servir.

CATON

Je ne veux pas qu'on me serve!

FRONTIN, à part.

Il me semble pourtant que...

CATON

Me prends-tu pour un aristocrate qui ne saurait marcher sans qu'une troupe de valets époussette le chemin devant lui? Les hommes sont égaux, citoyen. Ils ne

doivent pas s'opprimer l'un l'autre. Ainsi, quand je te dis : « Ramasse mon bonnet qui est tombé », ce n'est pas un ordre que je te donne, c'est un service que je te demande. Allons! mon bonnet.

FRONTIN

De sorte qu'en ce moment, je n'obéis pas?

CATON

Tu m'obliges. Mais, parbleu! je crois que tu as des culottes?

FRONTIN

Des culottes? Sans doute.

CATON

Est-ce que j'en ai, moi? Est-ce qu'un bon Français doit porter des culottes? Tu m'es suspect de plus en plus. Que faisais-tu avant de tenir cette auberge?

FRONTIN

J'étais domestique à Paris.

CATON

Domestique? Voilà le cas que tu faisais de tes droits, de tes droits de citoyen, malheureux!

FRONTIN

Eh! je n'entends pas votre jargon. Mes droits sont de boire et de manger. Je mangeais tout mon saoûl et je buvais aussi.

CATON

Les miettes de la table, le fond de la bouteille!

FRONTIN

Cela vaut mieux que de crever de faim et de soif.

CATON

Travaille!

FRONTIN

Je n'aime pas cela.

CATON

Prends un fusil!

FRONTIN

Il éclaterait! Ah! le bon temps est passé!

CATON

Tu regrettes le despote, valet.

FRONTIN

Je me moque du despote. Je regrette ma livrée, chaude l'hiver et galante l'été, les intrigues, les profits, et la petite maison de mon maître.

CATON

Ame servile!

FRONTIN, à part.

Imbécile! (Haut :) La petite maison surtout! Rien que soie et dentelles, dans toutes les chambres des sophas...

CATON

Où ton maître t'humiliait par ses débauches.

FRONTIN

Bon! il n'était pas toujours là, et Justine valait une marquise.

CATON

Mœurs infâmes!

FRONTIN

Puis le soir, quels soupers! bons vins, chansons, bombance! l'antichambre, tudieu! était aussi gaie que le salon. (Plus bas :) Il y avait des demoiselles de l'Opéra, vous savez?

CATON

Je ne sais pas !

FRONTIN

Huit ou dix ! Jolies comme des fleurs ! Nous regardions par le trou des serrures. Après le souper, elles dansaient sur la table.

CATON

En costumes de nymphes ou de déesses, comme les sauteuses qui sont dans les foires?

FRONTIN

Ah ! bien oui — sans costumes !

CATON

Plus un mot ! Je m'appelle Caton. (Il va vers le bastion.) Tu peux te retirer. Je sais ce que je voulais savoir, je te surveillerai, citoyen !

SCÈNE II

LES MÊMES, ANTOINETTE, Antoinette est habillée de noir et très voilée. Elle entre vivement par la gauche, en avant de l'auberge.

ANTOINETTE, à Frontin.

On est arrivé, je pense?

FRONTIN

Pas encore, Madame. (Galant :) Mais je gage qu'on ne tardera guère.

ANTOINETTE

Assez. Vous vous êtes procuré un costume de paysan?

FRONTIN

Madame le trouvera dans la chambre qu'elle sait.

ANTOINETTE

C'est bien.

FRONTIN

Puisque Madame n'a plus besoin de mes services, elle me permettra, je pense, de rentrer en ville?

ANTOINETTE

Pas avant que le capitaine soit arrivé.

FRONTIN

C'est qu'il ne fait pas très bon ici, et il y a des gens qui, à ma place, pourraient bien avoir peur.

ANTOINETTE

Je vous paie pour être brave. Dès qu'on sera venu, faites monter.

(Elle entre dans l'auberge.)

FRONTIN

Mais enfin, je ne suis ni patriote, ni amoureux, moi! (Un coup de canon.) Oh! mon pauvre Frontin!

(Il entre précipitamment.)

SCÈNE III

CATON, sur le rempart, puis LAZARE

CATON

Une femme voilée! la trahison aussi se voile... Veille, Caton!

(Lazare entre par la gauche en arrière de l'auberge et va droit à Caton.)

LAZARE

Le capitaine Martian est au bastion?

CATON

Oui, capitaine. (Lazare veut entrer.) Mais tu ne peux pas passer.

LAZARE

Pourquoi donc?

CATON

La consigne est formelle. Entre nous, capitaine, je te dirai qu'on s'attend à quelque chose pour ce soir. L'ennemi remue sur les hauteurs de Richemond.

LAZARE

Il faut que je le voie pourtant ! Va lui dire que le capitaine Lazare désire lui parler.

CATON

Tu ne remarques pas, capitaine, que je suis de faction.

LAZARE

Je resterai ici, ne crains rien.

CATON

Tu prends la chose sur toi?

LAZARE

Sans doute; fais vite.

CATON

Le canonnier bourgeois abhorre la servitude, mais il admet la subordination.

SCÈNE IV

LAZARE

Il n'y a que ce moyen. Martian imaginera quelque artifice pour éviter ce duel. Un duel avec lui! Ce serait un suicide. Il répondra qu'il ne peut pas se battre en ce moment, que sa vie appartient à la République menacée, que sa présence au bastion qu'il commande est indispensable. Enfin, un prétexte, n'importe lequel! Nous gagnerons quelques jours. (En marchant, il est venu devant l'auberge, il s'assied, sans y prendre garde, devant une des tables.) Ah! que tout cela est horrible!

(Il songe douloureusement.)

SCÈNE V

LAZARE, FRONTIN

FRONTIN

Le capitaine ! Je vais enfin pouvoir m'en aller. (A Lazare :) Capitaine...

LAZARE

Hein? Comment? Ah ! oui, une auberge. Je n'ai besoin de rien.

FRONTIN

Qu'a-t-il donc? C'est lui pourtant.

LAZARE

Ce soldat tarde bien ! Est-ce que Martian ne voudrait pas me voir?

FRONTIN

Le même grade, le même uniforme. Il ne m'aura pas reconnu.

LAZARE

Et Sabine, en ce moment, qui m'attend et qui pleure !

FRONTIN

Capitaine?

LAZARE

Que me voulez-vous enfin? (Frontin prend un air entendu et montre le balcon.) Quoi ! qu'y a-t-il? expliquez-vous? (Frontin redouble.) Mais vous m'impatientez, parlez donc.

FRONTIN

Elle est arrivée.

LAZARE

Arrivée? qui?

FRONTIN

La dame.

LAZARE

La dame ?

FRONTIN

Oui, depuis un grand moment. Mais voilà bien les amoureux, l'autre nuit, il était tout feu et tout flamme, et maintenant...

LAZARE

L'autre nuit ! quelle nuit ?

FRONTIN

Eh ! la nuit d'hier, parbleu !

LAZARE, en un sursaut

Il y avait une femme chez vous pendant la nuit d'hier, pendant la nuit du 9 au 10 octobre ?

FRONTIN

Vous le savez mieux que moi, j'imagine.

LAZARE, comme un homme qui essaie de réunir ses idées.

Oui, oui, je voulais m'assurer...

FRONTIN

De quoi ?

LAZARE

De rien.

(Un coup de canon.)

FRONTIN

Bon, voilà que cela recommence ! Allons, entrez.

LAZARE

Tout à l'heure.

FRONTIN

Oh ! ma foi, à votre aise. Je vous ai prévenu. Je m'installe dans une cave et je n'en sors pas d'un mois !

(Il s'éloigne vers la ville.)

SCÈNE VI

LAZARE

Voyons. Ne nous hâtons pas. Réfléchissons. Une femme se trouvait ici, dans cette auberge, pendant la nuit où Jean Drapeau a été attaqué. Ici, près du bastion que Martian commande. Un homme était avec elle, un homme qui me ressemble puisque l'aubergiste m'a pris pour lui. Oh! c'est certain! C'est pour la femme qui est là que Martian voulait mourir! et je peux la voir, lui parler, l'obliger à se faire connaître! Disculper Sabine sans perdre Martian, rien de plus facile à cette heure. L'aubergiste servira de témoin. Juste ciel! Ma femme estimée et mon ami sauvé! Ah! c'est trop de joie après trop de désespoir! (Il va vivement vers l'auberge et s'arrête.) Mais ai-je le droit de franchir cette porte? Le secret que Martian n'a pas voulu me confier, je ne peux pas le lui voler! Pour se taire devant la mort, pour résister à mes supplications, il a dû avoir des raisons terribles. Je vais toucher à quelque mystère d'où dépendent plusieurs existences, et l'existence de Martian sans doute! S'il était là, il me dirait : « N'entre pas. » Puis, cette inconnue, de quel droit me jetterais-je au travers de sa vie? Que lui dirais-je? Mais enfin, mon scrupule est stupide! Je lui ai donné l'honneur de ma femme; je puis bien lui prendre l'honneur de sa maîtresse! Oh! si je pouvais la voir sans qu'elle me vît! Je la connais sans doute. Une fois maître du secret, je forcerai bien Martian à le révéler, si cela est possible. Oui, mais comment faire? L'aubergiste désignait cette fenêtre. Elle est là, derrière ce rideau. Oh! l'entrevoir seulement. (Il se rapproche de la tonnelle.) La fenêtre n'est pas haute. Essayons. (Il grimpe le long du mur; derrière la tonnelle sa tête dépasse le balcon.) Je ne puis rien voir à cause du volet... (De son bras allongé, il écarte légèrement le volet. Joyeusement :) Oui, oui, il y a une femme! Mais elle est assise devant la che-

minée. Je ne puis voir son visage. Ah! elle se lève... elle...

(Il a reconnu sa femme. Il tend les bras, ouvre la bouche sans pousser un cri, et, comme un cadavre, tombe à terre, à droite du balcon, derrière la tonnelle.)

SCÈNE VII

LAZARE, ANTOINETTE

ANTOINETTE, au balcon.

Il m'avait semblé entendre du bruit. Personne. Martian se fait attendre, en vérité. Il est là, à quelques pas, et il ne vient point! Si Maguelon m'avait déçue? Oh! il faut que je sache....

(Elle se retire. Lazare lève la tête, il est affreusement pâle. Son visage exprime surtout une immense stupéfaction. On dirait qu'il cherche des pensées et des mots. Il éclate, enfin, en un sanglot terrible.)

LAZARE

Oh! les misérables!

ANTOINETTE, sur le théâtre.

Il n'est plus rien, je pense, que je doive ménager. Faisons vite. (Elle traverse la scène, vers le bastion, sans voir Lazare. Lui, la voit, se lève, la suit, et bondit sur elle, l'épée à la main.) Lazare! Grâce! Au secours! Ne me tuez pas! Ah!

(Il l'a frappée. Elle tombe, à quelques pas de l'escalier du bastion.)

LAZARE, horriblement épouvanté.

Morte! (Il regarde son épée, la laisse tomber et recule lentement. Il rencontre l'escalier du bastion, trébuche et s'accoude, à demi couché, de façon à ne pas voir Antoinette.) Sabine! J'ai tué Sabine!

(Un long silence. Puis un seul coup de canon, au loin. A ce bruit, peut-être, Antoinette lève la tête, comme quelqu'un qui s'éveille, se souvient, frissonne, et porte la main près de son épaule gauche.)

ANTOINETTE, avec une expression de plaisir.

A l'épaule. (Vers Lazare, d'une voix lasse et féroce et la main sur son pistolet :) Oh! Je te frapperai plus sûrement, moi! (Elle se

ravise.) Non, tout à l'heure. (Elle se traîne, saisit d'un geste furtif l'épée de Lazare, tombée à terre, la jette au loin, et sourit. Puis elle rampe du côté de Lazare, arrive tout près de son mari, le regarde avec rage. — Des coups de canon, d'abord peu nombreux, puis fréquents, pendant toute cette scène.) Lâche!

LAZARE, après un recul, prêt à se ruer sur elle.

Vivante!

ANTOINETTE, découvrant à demi sa blessure.

Regarde, assassin! Je saigne... et je meurs. (Lazare se détourne avec horreur. Antoinette en se traînant, se rapproche encore.) Oui, je meurs, bourreau! Oui, tu m'as tuée! Un homme! un soldat! Quelle honte! Mais va! je saurai employer le souffle qui me reste, et je connais des tortures qui me vengeront! (Elle se soulève un peu, en s'appuyant au mur du bastion.) Tu sais que j'ai un amant? Tant mieux : tu dois tant souffrir! Mais tu ne sais pas tout, écoute...

LAZARE, détourné et plein d'effroi.

Eh! que puis-je apprendre de plus!

ANTOINETTE

Écoute, toi qui m'adorais, toi qui m'adores! Tu crois peut-être que je t'ai aimé, autrefois du moins, ne fût-ce qu'un jour? Illusion. Je t'ai toujours haï, toujours. Pour mille causes, pour ton austérité qui m'était une offense. Pour ta République, qui assassine, comme toi. Pour ton sang de manant qui répugnait à mon sang noble!

LAZARE

Ah! prends garde!

ANTOINETTE, en face de lui, et découvrant pleinement sa blessure.

Je te défie de m'achever. (Elle se soulève encore un peu.) Et tu crois peut-être que je t'ai trompé dans un moment de délire, que Martian m'a entraînée, séduite? Illusion toujours. Moi seule suis cause de la trahison de ton ami. Il ne m'aimait pas, lui!

LAZARE

Il ne t'aimait pas!

ANTOINETTE

Non! Ce qui a été fait, je l'ai voulu. C'est moi qui ai conduit Martian dans cette auberge, moi, moi!

LAZARE

Tu avoues cela, maudite!

ANTOINETTE

Puisque tu en souffres! Écoute bien. Je lui ai demandé son bras pour une promenade. Tu ne devais rentrer que le matin. Que veux-tu? un caprice. Et puis, votre amitié m'était intolérable.

LAZARE

J'ai aimé cette femme!

ANTOINETTE

Je me venge bien, n'est-ce pas? Écoute encore. C'est moi qui ai accusé Martian d'avoir assassiné Jean Drapeau!

LAZARE

Oh! cela, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible!

ANTOINETTE

Je l'ai accusé, te dis-je!

LAZARE

Non! tu es folle, ou tu veux me rendre fou! Pourquoi aurais-tu fait cela? tu ne devais pas le haïr : il n'était pas ton mari.

ANTOINETTE

Il était mon amant, et il voulait me quitter! Il avait des remords, — des remords, c'est extraordinaire.

LAZARE

Monstrueuse créature!

ANTOINETE, se soulevant encore, avec rage.

Oh ! lui aussi, je le punirai, si je vis! (Elle se soulève de plus en plus. Lazare la regarde avec épouvante. Elle est debout enfin, en une joie féroce.) Et je vivrai ! (Elle marche, une main sur sa blessure.) Tu es un homme qui ne sait même pas tuer une femme!

LAZARE

Tu mourras! Oh! si tu n'avais été qu'adultère, je pourrais me contenter du sang qui a coulé déjà, mais tu as fait des choses qu'un démon ne rêverait pas, et tu me les as dites! Tu es imprudente.

ANTOINETTE, se dérobant par un brusque mouvement.

Non ! Car maintenant que tu n'as plus rien à apprendre, c'est toi qui vas mourir, Lazare, en songeant au désespoir de Martian!

(Elle a armé son pistolet et vise Lazare.)

LAZARE, se précipitant vers elle.

Misérable...

(Antoinette vise. Martian a assisté à la fin de la scène. Il est descendu lentement. Il a pris, à l'un des faisceaux, le fusil qu'y a laissé Caton, et, au moment où Antoinette va tuer Lazare, il épaule, vise et tire. Le coup part. Antoinette tombe sans pousser un cri. Les coups de canon depuis un instant sont plus nombreux et plus rapprochés.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARTIAN, puis DES SOLDATS

Pendant que Martian descend lentement vers Lazare les escaliers du bastion, on entend derrière les murs des cris, des chants de guerre, des roulements de tambour, et de vives fusillades.

MARTIAN

Tu sais tout. Qu'ordonnes-tu de moi?

(Un silence. Lazare songe. Caton et des soldats en tumulte apparaissent sur le haut du bastion.)

CATON ET LES SOLDATS

Capitaine! Capitaine! Aux armes! l'ennemi approche! Capitaine!

LAZARE

Allons combattre ensemble, Martian!

FIN DU DERNIER ACTE.

JUSTICE

DRAME EN TROIS ACTES

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Ce petit drame a été représenté, sur le théâtre de l'Ambigu, le 3 mars 1877. L'Ambigu, un instant, sous la direction de M. Laforêt, sans espoir de centième représentation ni de grosse recette fut une manière de « théâtre à côté » et se voua aux entreprises littéraires hardies. *Justice*, qui réussit, et qui, durant tout le troisième acte, fut acclamé, eut l'honneur de soulever les plus passionnées polémiques littéraires et sociales. Les curieux trouveront dans *La République des lettres* (mars 1877) les opinions de la Presse sur *Justice*. Surtout un article d'Émile Zola offre un grand intérêt. L'auteur du drame n'avait pas prétendu à une telle gloire. Il s'était borné à « dicter » en trois jours — hélas ! on s'en apercevra — un petit drame simple, tendre, peut-être poignant.

JUSTICE

PERSONNAGES

GENEVIÈVE.

VALENTIN.

PIGALOU.

LUC.

GEORGES SUCHOT.

MONSIEUR SUCHOT.

ACTE PREMIER

Un salon de petite apparence chez Mᵉ Suchot. Le salon est aussi l'Étude. Porte au fond; près de la porte, un coffre-fort. — A gauche, une porte, une cheminée. — A droite, une fenêtre, une porte. — Partout où les murs sont libres de meubles règne une bibliothèque aux treillages de fer : ouvrages de droit et collections de journaux judiciaires. — A gauche, à l'avant-scène, un fauteuil, près d'une machine à coudre. — A droite, une petite table-bureau. — L'ensemble est propre, rangé, parcimonieux.

SCÈNE PREMIÈRE

PIGALOU

Au lever du rideau, Pigalou, assis devant la table-bureau, feuillette sous l'abat-jour d'une lampe un trimestre relié de la *Gazette des Tribunaux.*

PIGALOU, lisant.

« Ouï dans sa défense l'avocat du prévenu, etc., etc., la Cour, etc., etc., considérant que le détournement des valeurs susdites a été précédé d'effraction... » (S'interrompant :) L'effraction ! Toujours ! (Reprenant sa lecture :) « ... précédé d'effraction..., et faisant en conséquence application de l'article 384 du Code pénal... » Bing ! Voyons. (Il ouvre un Code.) Article 384 : « Sera puni de la peine des travaux forcés à temps tout individu... » Et c'est fort bien fait. Mais (Avec un coup de poing sur la tête :) tas d'honnêtes gens ! Il n'y a donc ni codes ni journaux ? Il n'y a pas de tribunaux où l'on puisse, en voyant les fautes des autres, apprendre

à les éviter ? Non, ils s'imaginent que la vocation suffit ! Au dix-neuvième siècle ! Fainéants ! Moi aussi, j'avais la vocation. Eh bien, avant de me croire capable de toucher à un seul écu qui ne m'appartînt pas, j'ai étudié! Domestique chez un huissier d'abord, puis chez un agréé, puis chez un notaire, j'ai enduré toutes les humiliations et toute les fatigues pour me mettre en possession des ressources de mon art, pour m'instruire, en un mot! Voilà comment on devient un homme. Continuons nos études. Ah! Ah! « Vol domestique. » Question capitale! et qui en ce moment surtout (Avec un coup d'œil au coffre-fort qui est derrière lui :) m'intéresse particulièrement. (Lisant :) « Le 22 juillet, un jeune homme muni de bons certificats... » Hum! bien démodés, les certificats! « ... se présenta chez le comte de B... »

SCÈNE II

PIGALOU, LUC

Luc paraît vieux; il bégaie; il a une perruque grise, un grand chapeau, une houppelande.

LUC

Monsieur Suchot, notaire, s'il vous plaît?

PIGALOU

Sorti.

LUC

Et Mademoiselle Geneviève, son aimable fille?

PIGALOU

Sortie aussi.

LUC

En compagnie, sans doute, de Monsieur le docteur Valentin, qui est un si brave homme?

PIGALOU

Hein?

LUC

Et, je pense, pour aller au-devant de Monsieur Georges Suchot, son frère, qui doit revenir ce soir par le train de dix heures quarante-deux minutes? Plaise aux saints qu'il arrive en bonne santé !

PIGALOU

Ah ! bah! Mais je ne vous connais pas. Vous n'êtes pas du pays. Qui êtes-vous?

LUC

Un pauvre diable, tout à votre service, Monsieur.

PIGALOU

Possible. Revenez demain.

LUC

C'est donc vrai que Me Suchot n'est pas à la maison ?

PIGALOU

Puisqu'on vous le dit.

LUC

En ce cas, je reste, avec votre permission, mon excellent Monsieur.

PIGALOU

Il s'asseoit!

LUC

Et, toujours avec votre permission, je me mettrai un peu à mon aise. Il a fait très chaud sur la grand'route, ce midi.

(Il retire son chapeau, sa perruque, sa houppelande. Il apparaît jeune, joufflu, rose, l'air pesant et sournois, lourdaud et bedeau.)

PIGALOU

Luc!

LUC

Dit Saint-Luc, quoique indigne! J'espère, mon cher Monsieur Pigalou, que votre santé a toujours été parfaite?

PIGALOU

Que viens-tu faire ici, malheureux?

LUC

Vous êtes bien bon. De mon côté, cela ne va pas mal. Seulement, j'ai été un peu malade après votre départ, pour la punition de mes péchés. Monsieur le curé chez qui j'étais en service, – vous vous rappelez, cet excellent Monsieur Buchon? — eh bien! il me disait tous les jours : « Tu dépéris, mon garcon. » Que voulez-vous! Je suis si délicat. Je m'étais accoutumé à votre compagnie. Vous m'avez bien manqué, Monsieur Pigalou. Enfin, je vous retrouve à Saint-Laon-de-Pagnolle, près d'Evreux, en service chez un notaire. Le ciel en soit béni! C'est une place fort respectable, Monsieur, et tout à fait congruante à vos mérites.

PIGALOU

On peut venir à chaque instant. Que demandes-tu?

LUC

Mais je ne demande rien, que la joie de vous voir, et puis...

PIGALOU

Et puis?

LUC

Et puis les deux mille sept cents francs que, grâce à Dieu, vous me devez toujours.

PIGALOU

Je te dois de l'argent?

LUC

Mon Dieu, oui.

PIGALOU

Tu as perdu la tête.

LUC

Pas encore, mon doux Monsieur ! Cela viendra peut-être, s'il plaît au bon Dieu, mais pas encore. Vous n'avez pas oublié que là-bas, à Saint-Florentin, je vous remis certain portefeuille ?

PIGALOU

Plus bas, sacrebleu !

LUC

Oui, Monsieur Pigalou, plus bas, aussi bas que vous voudrez. Dans le portefeuille, il y avait six billets de banque.

PIGALOU

Eh bien ?

LUC

Eh bien, moi, je n'avais jamais vu de billets de banque. Je suis un pauvre garçon. Je n'ai pas étudié comme vous ! Je sais lire dans mon livre de messe, tout au plus. Vous avez profité de l'occasion, mon cher Monsieur Pigalou ; vous m'avez dit que chaque papier valait cent francs, et le lendemain, avant de partir, vous m'avez donné cent écus.

PIGALOU

Sans doute. Ta part.

LUC

Eh ! non, puisque les billets étaient des billets de mille.

PIGALOU

Ce n'est pas vrai !

LUC

Pardonnez-moi, mon digne Monsieur. Quand l'abbé Buchon, plus tard, a porté plainte, m'a fait condamner, il a bien expliqué que chaque billet valait mille francs.

PIGALOU

Tu as été condamné !

LUC

Sans difficulté. A un an de prison seulement, parce que l'on a bien vu que j'étais un simple d'esprit. J'ai beaucoup pensé à vous pendant cette année-là.

PIGALOU

Tu as parlé?

LUC

De vous? Dénoncer un ami? Ah ! j'en suis incapable. D'ailleurs si vous aviez été arrêté on vous aurait pris l'argent, et alors...

PIGALOU

Concluons. Tu veux la somme?

LUC

S'il vous plaît.

PIGALOU

Tant pis! je ne l'ai plus.

LUC

Juste ciel! Est-ce qu'on vous aurait volé? Il y a tant de méchantes gens dans ce bas monde.

PIGALOU

Est-ce qu'on me vole, moi! Seulement, pour dépister les poursuites, j'ai été à Paris.

LUC, toujours plus doux.

Oui, pendant que j'étais entre quatre murs.

PIGALOU

A Paris, la vie est chère.

LUC

Mais bien agréable, à ce qu'on dit.

PIGALOU

Justement, c'est l'agrément qui coûte.

LUC

Là, parions que vous vous en êtes donné, vous avez été dans le monde, vous y avez brillé!

PIGALOU

Peut-être... un peu...

LUC

Oh! beaucoup, — avec ma part.

PIGALOU

Luc! il ne faut pas m'en vouloir...

LUC

Vous en vouloir? à vous, mon maître, à vous qui savez par cœur les cinquante-sept Codes!

PIGALOU

Non, le Code pénal seulement. Je suis un spécialiste.

LUC

Oh! je ne vous en veux pas du tout. Rendez-moi mon argent.

PIGALOU

Tu es bête, Luc!

LUC

Oh! oui!

PIGALOU

Puisque je ne l'ai pas!

LUC

Mais vous êtes intelligent, vous, et vous en trouverez d'autre, si vous voulez.

PIGALOU, *modeste.*

Moi!

LUC, câlin.

Eh! oui.

PIGALOU

Bon! où ça?

LUC

Chez le docteur Valentin, par exemple.

PIGALOU

Non, pas le sou. Un laboratoire de chimie. Qu'est-ce que tu ferais avec des cornues?

LUC

Des objets d'art, à ce qu'on dit.

PIGALOU, dédaigneux.

Des bibelots.

(Luc touche l'épaule de Pigalou et désigne le coffre-fort.)

LUC

Eh bien! là-dedans.

PIGALOU, négligemment.

Là-dedans!... oh!

LUC

Sans doute.

(Ils sont dos à dos et se sourient du coin de l'œil, comme deux vieillards complotant quelque galanterie,)

PIGALOU

Non, non, il n'y en a pas.

LUC

Mais si.

PIGALOU

Non, trop peu.

LUC

Vrai?

PIGALOU

Je te le dis.

LUC

Pourtant le propriétaire du château a apporté hier les arrérages de la rente hypothécaire.

PIGALOU

Tu sais ça, toi ?

LUC

On s'informe.

PIGALOU

Une misère.

LUC

Hum ! sept mille.

PIGALOU

Mais tu es très malin, Luc !

LUC

Votre élève !

PIGALOU, vivement et comme repoussant la tentation.

N'importe ! je ne veux pas ! — Pas moyen de trouver la clef.

LUC

Vous l'avez donc cherchée, mon bon Monsieur Pigalou?

PIGALOU

Sans intention. Pour passer le temps.

LUC

En ce cas, vous savez où elle est.

PIGALOU

Flatteur! Du reste, la clef, ce n'est rien. Il y a un secret, un mot qu'il faudrait découvrir.

LUC

Et que vous avez découvert, j'en suis bien convaincu !

PIGALOU

Peste du petit sorcier! — Mais, comprends, trop de risque. « Si le voleur est un domestique ou un homme de service à gages... » Article 386, n° 3.

LUC

Ce que c'est d'avoir étudié! Pourtant, réfléchissez. Allons, un bon mouvement. Une fois n'est pas coutume. C'est pour une restitution! et c'est pour Luc! pour votre cher petit Luc!

PIGALOU

Tiens! tiens!

LUC

Eh bien?

PIGALOU

Dame, pour t'obliger, mon cher Luc!..

LUC

Ah! Monsieur Pigalou.

PIGALOU

Écoute, ce soir, je laisserai ouverte la porte de la maison.

LUC

Que vous êtes bon!

PIGALOU

Et celle du corridor.

LUC

Vous me comblez!

PIGALOU

Tu monteras sans bruit.

LUC

Et vous me remettrez mes deux mille sept cents francs. (Il lui saute au cou.) Ah! mon frère!

PIGALOU

Imbécile ! Je serai dans mon lit, bien tranquillement. Mais, comme je t'aurai dit le mot et donné la clé...

LUC

Vous l'avez donc trouvée, mon bon Monsieur Pigalou ?

PIGALOU

Non, je lui ai donné une petite sœur.

LUC

En prenant l'empreinte de la serrure ? Ah ! que vous êtes habile !

PIGALOU

Donc, pendant mon sommeil, tu feras le coup à ton aise.

LUC, infiniment doux.

Comme chez ce bon Monsieur Buchon ?

PIGALOU

Nous partageons après, honnêtement. Ca te va ?

LUC

Hélas ! non.

PIGALOU

Non ?

LUC

C'est votre tour, cette fois, Monsieur Pigalou.

PIGALOU

Mon tour ? tu veux rire, petit ! J'invente, je conseille, je dirige. Quelquefois même, pour obliger des amis, je me hasarde jusqu'au recel. Mais pratiquer moi-même, violemment ? Jamais. Tels sont mes principes, et j'ai pour devise : « Rien pour les autres, tout par eux. »

LUC

Bons principes ! excellente devise ! Pour ce qui est

PIGALOU

Peste du petit sorcier! — Mais, comprends, trop de risque. « Si le voleur est un domestique ou un homme de service à gages... » Article 386, n° 3.

LUC

Ce que c'est d'avoir étudié! Pourtant, réfléchissez. Allons, un bon mouvement. Une fois n'est pas coutume. C'est pour une restitution! et c'est pour Luc! pour votre cher petit Luc!

PIGALOU

Tiens! tiens!

LUC

Eh bien?

PIGALOU

Dame, pour t'obliger, mon cher Luc!..

LUC

Ah! Monsieur Pigalou.

PIGALOU

Écoute, ce soir, je laisserai ouverte la porte de la maison.

LUC

Que vous êtes bon!

PIGALOU

Et celle du corridor.

LUC

Vous me comblez!

PIGALOU

Tu monteras sans bruit.

LUC

Et vous me remettrez mes deux mille sept cents francs. (Il lui saute au cou.) Ah! mon frère!

PIGALOU

Imbécile! Je serai dans mon lit, bien tranquillement. Mais, comme je t'aurai dit le mot et donné la clé...

LUC

Vous l'avez donc trouvée, mon bon Monsieur Pigalou?

PIGALOU

Non, je lui ai donné une petite sœur.

LUC

En prenant l'empreinte de la serrure? Ah! que vous êtes habile!

PIGALOU

Donc, pendant mon sommeil, tu feras le coup à ton aise.

LUC, infiniment doux.

Comme chez ce bon Monsieur Buchon?

PIGALOU

Nous partageons après, honnêtement. Ca te va?

LUC

Hélas! non.

PIGALOU

Non?

LUC

C'est votre tour, cette fois, Monsieur Pigalou.

PIGALOU

Mon tour? tu veux rire, petit! J'invente, je conseille, je dirige. Quelquefois même, pour obliger des amis, je me hasarde jusqu'au recel. Mais pratiquer moi-même, violemment? Jamais. Tels sont mes principes, et j'ai pour devise : « Rien pour les autres, tout par eux. »

LUC

Bons principes! excellente devise! Pour ce qui est

PIGALOU

Peste du petit sorcier! — Mais, comprends, trop de risque. « Si le voleur est un domestique ou un homme de service à gages... » Article 386, nº 3.

LUC

Ce que c'est d'avoir étudié! Pourtant, réfléchissez. Allons, un bon mouvement. Une fois n'est pas coutume. C'est pour une restitution! et c'est pour Luc! pour votre cher petit Luc!

PIGALOU

Tiens! tiens!

LUC

Eh bien?

PIGALOU

Dame, pour t'obliger, mon cher Luc!..

LUC

Ah! Monsieur Pigalou.

PIGALOU

Écoute, ce soir, je laisserai ouverte la porte de la maison.

LUC

Que vous êtes bon!

PIGALOU

Et celle du corridor.

LUC

Vous me comblez!

PIGALOU

Tu monteras sans bruit.

LUC

Et vous me remettrez mes deux mille sept cents francs. (Il lui saute au cou.) Ah! mon frère!

PIGALOU

Imbécile ! Je serai dans mon lit, bien tranquillement. Mais, comme je t'aurai dit le mot et donné la clé...

LUC

Vous l'avez donc trouvée, mon bon Monsieur Pigalou ?

PIGALOU

Non, je lui ai donné une petite sœur.

LUC

En prenant l'empreinte de la serrure ? Ah ! que vous êtes habile !

PIGALOU

Donc, pendant mon sommeil, tu feras le coup à ton aise.

LUC, *infiniment doux.*

Comme chez ce bon Monsieur Buchon ?

PIGALOU

Nous partageons après, honnêtement. Ca te va ?

LUC

Hélas ! non.

PIGALOU

Non ?

LUC

C'est votre tour, cette fois, Monsieur Pigalou.

PIGALOU

Mon tour ? tu veux rire, petit ! J'invente, je conseille, je dirige. Quelquefois même, pour obliger des amis, je me hasarde jusqu'au recel. Mais pratiquer moi-même, violemment ? Jamais. Tels sont mes principes, et j'ai pour devise : « Rien pour les autres, tout par eux. »

LUC

Bons principes ! excellente devise ! Pour ce qui est

PIGALOU

Peste du petit sorcier! — Mais, comprends, trop de risque. « Si le voleur est un domestique ou un homme de service à gages... » Article 386, n° 3.

LUC

Ce qué c'est d'avoir étudié! Pourtant, réfléchissez. Allons, un bon mouvement. Une fois n'est pas coutume. C'est pour une restitution! et c'est pour Luc! pour votre cher petit Luc!

PIGALOU

Tiens! tiens!

LUC

Eh bien?

PIGALOU

Dame, pour t'obliger, mon cher Luc!..

LUC

Ah! Monsieur Pigalou.

PIGALOU

Écoute, ce soir, je laisserai ouverte la porte de la maison.

LUC

Que vous êtes bon!

PIGALOU

Et celle du corridor.

LUC

Vous me comblez!

PIGALOU

Tu monteras sans bruit.

LUC

Et vous me remettrez mes deux mille sept cents francs. (Il lui saute au cou.) Ah! mon frère!

PIGALOU

Imbécile! Je serai dans mon lit, bien tranquillement. Mais, comme je t'aurai dit le mot et donné la clé...

LUC

Vous l'avez donc trouvée, mon bon Monsieur Pigalou?

PIGALOU

Non, je lui ai donné une petite sœur.

LUC

En prenant l'empreinte de la serrure? Ah! que vous êtes habile!

PIGALOU

Donc, pendant mon sommeil, tu feras le coup à ton aise.

LUC, infiniment doux.

Comme chez ce bon Monsieur Buchon?

PIGALOU

Nous partageons après, honnêtement. Ca te va?

LUC

Hélas! non.

PIGALOU

Non?

LUC

C'est votre tour, cette fois, Monsieur Pigalou.

PIGALOU

Mon tour? tu veux rire, petit! J'invente, je conseille, je dirige. Quelquefois même, pour obliger des amis, je me hasarde jusqu'au recel. Mais pratiquer moi-même, violemment? Jamais. Tels sont mes principes, et j'ai pour devise : « Rien pour les autres, tout par eux. »

LUC

Bons principes! excellente devise! Pour ce qui est

PIGALOU

Peste du petit sorcier! — Mais, comprends, trop de risque. « Si le voleur est un domestique ou un homme de service à gages... » Article 386, n° 3.

LUC

Ce que c'est d'avoir étudié! Pourtant, réfléchissez. Allons, un bon mouvement. Une fois n'est pas coutume. C'est pour une restitution! et c'est pour Luc! pour votre cher petit Luc!

PIGALOU

Tiens! tiens!

LUC

Eh bien?

PIGALOU

Dame, pour t'obliger, mon cher Luc!..

LUC

Ah! Monsieur Pigalou.

PIGALOU

Écoute, ce soir, je laisserai ouverte la porte de la maison.

LUC

Que vous êtes bon!

PIGALOU

Et celle du corridor.

LUC

Vous me comblez!

PIGALOU

Tu monteras sans bruit.

LUC

Et vous me remettrez mes deux mille sept cents francs. (Il lui saute au cou.) Ah! mon frère!

PIGALOU

Imbécile! Je serai dans mon lit, bien tranquillement. Mais, comme je t'aurai dit le mot et donné la clé...

LUC

Vous l'avez donc trouvée, mon bon Monsieur Pigalou?

PIGALOU

Non, je lui ai donné une petite sœur.

LUC

En prenant l'empreinte de la serrure? Ah! que vous êtes habile!

PIGALOU

Donc, pendant mon sommeil, tu feras le coup à ton aise.

LUC, *infiniment doux.*

Comme chez ce bon Monsieur Buchon?

PIGALOU

Nous partageons après, honnêtement. Ca te va?

LUC

Hélas! non.

PIGALOU

Non?

LUC

C'est votre tour, cette fois, Monsieur Pigalou.

PIGALOU

Mon tour? tu veux rire, petit! J'invente, je conseille, je dirige. Quelquefois même, pour obliger des amis, je me hasarde jusqu'au recel. Mais pratiquer moi-même, violemment? Jamais. Tels sont mes principes, et j'ai pour devise : « Rien pour les autres, tout par eux. »

LUC

Bons principes! excellente devise! Pour ce qui est

de moi, je suis bien résolu à m'y conformer de tout point.

PIGALOU

Tu refuses?

LUC

Je refuse.

PIGALOU

En ce cas, rien de fait, et tourne les talons.

LUC

Ah! Monsieur, je n'aurais pas cru cela de vous. Et comme vous jouissez d'une excellente réputation, tout le monde sera bien étonné quand on saura que vous voulez faire tort à un pauvre garçon comme moi de l'argent que vous lui devez.

PIGALOU

Tout le monde?

LUC

Tout le monde, plus tard. Le capitaine de gendarmerie d'abord.

PIGALOU

Gredin, tu me dénoncerais!

LUC

Les larmes aux yeux, mon bon Monsieur Pigalou.

PIGALOU

Pour l'affaire du portefeuille?

LUC

Mon doux Jésus! est-ce qu'il y en aurait d'autres?

PIGALOU

Mais non! Tu te perdrais toi-même.

LUC, qui remet perruque, houppelande et chapeau,

Oh! j'ai fait mon temps, moi. J'ai payé ma dette à la société.

PIGALOU

C'est vrai, il me tient. — Suis-je bête? Il y a cinq ans: escription, mon petit!

LUC, après avoir regardé l'heure à sa montre.

Dans trente-six heures, Monsieur Pigalou, oh! dans trente-six heures, vous n'aurez plus rien à craindre, mais, en attendant...

PIGALOU

Le diable t'emporte!

LUC, remontant la scène.

Le ciel vous conserve!

PIGALOU, indécis.

Eh! attends, causons.

LUC, près de la fenêtre.

Impossible, on peut venir à tout moment. Justement voici votre patron qui rentre. Soyez tranquille, pour ne pas vous compromettre, je me glisserai entre les arbres.

PIGALOU

Mais enfin, où vas-tu?

LUC

Hélas! à la gendarmerie.

PIGALOU

Non, non! tu ne feras pas cela! Luc, mon cher Luc, mon joli petit Luc!

(Il lui caresse les joues.)

LUC

Ah! comme vous connaissez bien mon faible pour vous! Allons, tenez, j'irai à la gendarmerie, mais demain seulement, oui, demain, à quatre heures. D'ici là,

je vous attendrai à l'auberge, sans bouger. Vous, et l'argent. Ah! vous faites de moi tout ce que vous voulez!

PIGALOU

Eh! ni demain, ni...

LUC

Réfléchissez, Monsieur Pigalou, et que le ciel vous inspire quelque honnête résolution!

(Il sort vivement par la porte du fond.)

SCÈNE III

PIGALOU, puis VALENTIN

PIGALOU

Damné sacristain, va! Méditer, étudier, belle avance! l'imprévu survient, qui vous met la main au collet; on dirait, ma parole d'honneur, que le hasard est de la police. Mais la science n'est donc qu'une chimère?

(Valentin entre vivement.)

VALENTIN

Courez chez moi. Voici la clé de la grille, la maison est ouverte. Dans le laboratoire, sur une petite table, vous trouverez une fiole bleue, qui a un bouchon de verre. Faites vite.

(Pigalou sort en montrant le poing au coffre-fort. Entre Geneviève, soutenue par son père. Elle est pâle et faible.)

SCÈNE IV

VALENTIN, GENEVIÈVE, SUCHOT

GENEVIÈVE, qui parle d'une voix presque éteinte.

Ne vous inquiétez pas, mon père, ni vous, Valentin. Ce n'était qu'une faiblesse comme j'en ai eu déjà. Je ne souffrais pas, au contraire, j'étais heureuse, et je me sens très bien.

(Elle s'assied sur le fauteuil, à gauche.)

SUCHOT, bougon.

N'importe! Tout cela n'est pas naturel. Quand on a vingt ans, quand on est solidement bâtie, et tu l'es, je m'en vante, on ne s'évanouit pas à tout propos, et l'on ne parle pas, les yeux fermés, de la lune et des étoiles, comme tu faisais tout à l'heure. A ton âge, je ne m'évanouissais pas, moi, et je ne m'occupais pas du ciel, en dormant, ni même éveillé. L'esprit est malade, docteur, et vous êtes un peu la cause de cette maladie-là.

VALENTIN

Moi, Monsieur?

SUCHOT

Vous-même. Il y a cinq ans, Geneviève était une brave et robuste enfant, sachant lire et coudre, rien de plus, c'est vrai, mais gaie comme une alouette, les yeux pétillants de vie, et quand elle vous tendait l'une après l'autre ses joues, on croyait mordre à même à deux pommes d'api. Tout a bien vite changé, dès que « Monsieur le docteur » est entré dans la maison.

VALENTIN

Vous regrettez de m'avoir accueilli?

SUCHOT

Vous êtes mon fils, Valentin! — Mais je n'en démords pas : vos grands discours et vos livres ont tourné cette petite tête. D'abord vous lui avez enseigné la botanique. J'ai laissé faire : la botanique, c'est quelque chose comme le langage des fleurs, et dans ma jeunesse, moi aussi, j'avais interrogé les marguerites. Mais vous ne vous en êtes pas tenu là. Après la botanique, la physique, l'astronomie, que sais-je? et la poésie ! On a récité des vers dans mon étude ! Pendant que moi, notaire assidu, je rédigeais quelque acte de vente ou quelque bail emphythéotique, Monsieur Trissotin et Mademoiselle Araminte parlaient de Platon et de

l'âme immortelle. Un joli résultat : j'ai une fille maigre comme un roseau, avec des yeux qui ont toujours l'air de regarder des choses que personne ne voit, des joues plus pâles que la neige et des jambes qui flageolent comme des tiges de pervenches ! Tubleu, moi aussi, la maladie me gagne, et je parle de la neige et des fleurs comme si je n'étais pas notaire.

VALENTIN

Cette fois, Monsieur Suchot, la poésie n'est pour rien dans le malaise de Mademoiselle Geneviève. Elle a voulu aller au-devant de son frère, à pied, et la fatigue...

SUCHOT, à Geneviève.

Est-ce vrai ?

(Geneviève est restée immobile et comme attentive à une vision, pendant toute la scène. Elle parlera très lentement.)

GENEVIÈVE

Non. Il y a en moi, depuis longtemps, quelque chose de mystérieux et d'exquis. Si je vous disais ce que j'ai ressenti tout à l'heure, vous vous moqueriez, mon père. (A Valentin :) Venez là, vous qui ne rirez pas. (Valentin se rapproche d'elle. Suchot est assis devant la table, et feuillette des papiers timbrés, avec des exclamations d'humeur, chaque fois que les paroles de sa fille lui déplaisent plus particulièrement. Geneviève parle comme en rêve.) Nous marchions, vous me donniez le bras. Le ciel était si pur que les étoiles semblaient toutes proches. L'une surtout. On eût dit qu'elle se penchait pour nous voir et sourire à notre chemin. Vous parliez d'elle, et du beau crépuscule. Vos paroles, perçues comme en songe, se répandaient dans l'air et, mêlées à lui, me baignaient d'ombre claire, de calme et de fraîcheur.

SUCHOT

Voilà comment on prend le serein.

GENEVIÈVE

Quand nous passâmes devant votre maison, je ne

regardais plus le ciel, mais je le voyais par vous qui en parliez toujours ; de sorte que la paisible demeure, dans la pénombre terrestre, et l'étoile si belle dans les clartés du ciel, étaient pour moi comme deux visions sœurs. Alors mes yeux s'illuminèrent, non ceux-ci, mais les autres, les yeux invisibles, qui contemplent au loin. La maison m'apparut blanche comme une belle tombe, et l'étoile devint comme un paradis. Je montais de l'une à l'autre, bercée, soulevée par votre voix qui n'était plus qu'une musique. La maison peu à peu s'éloigna, s'atténua, ne fut qu'une blancheur près de disparaître, pendant que l'étoile, plus voisine, redoublait de splendeur. Je montais encore, appuyée à votre bras qui m'emportait comme une aile, me croyant morte, heureuse de l'être, et je ne vis plus la maison, parce que j'étais dans l'étoile.

SUCHOT

A lier ! folle à lier, vous dis-je ! Et j'aurais été bien étonné que les étoiles ne fussent point de la partie !

GENEVIÈVE

Puis, je me sentis redescendre malgré moi, par une volonté forte et douce, et je me retrouvai, toujours heureuse, auprès de vous, de mon père et de Georges. — Comment ! mon frère n'est pas ici !

VALENTIN

Pas encore.

GENEVIÈVE

J'avais cru le voir en m'éveillant. Mon père a-t-il raison, Valentin, et suis-je folle en effet ?

VALENTIN

Un peu alanguie seulement par la chaleur d'un jour d'orage. Venez près de cette fenêtre.

GENEVIÈVE, *comme frappée d'un souvenir.*

Cette fenêtre !... Non, ce n'était pas celle-là.

VALENTIN

Le bon air de la nuit vous remettra tout à fait.

SUCHOT

Les étoiles. Il faut toujours que les rêveurs en viennent là. Comme personne ne peut aller voir ce qu'il y a dedans, ils y mettent, parbleu! tout ce qu'ils veulent. Ah! je ne les connais pas; je n'ai jamais eu avec elles que des relations assez lointaines, comme il convient entre un homme de loi et des astres, mais elles m'agacent particulièrement. Eh! tubleu! occupez-vous de la terre, où il faut bien qu'on se tienne. Qui s'envole retombe, le cerveau fêlé, — étoilé, si vous l'aimez mieux ; c'est toujours une fêlure.

GENEVIÈVE, près de la fenêtre, à Valentin.

Comme elles sont belles!

SUCHOT

Mon étude est devenue un observatoire!

SCÈNE V

LES MÊMES, PIGALOU

Pigalou remet un flacon au docteur Valentin.

SUCHOT, à Pigalou.

Attelle la carriole! (Pigalou va pour sortir.) Donne-moi ma houppelande; non, attelle, je vais la prendre moi-même. (Pigalou sort.) J'irai au-devant de mon fils, tout seul, et sans regarder les étoiles.

(Il sort par la porte de gauche.)

SCÈNE VI

GENEVIÈVE, VALENTIN

VALENTIN

Mademoiselle, il faut que je vous parle.

GENEVIÈVE, simple et riante.

Parlez-moi, Valentin.

VALENTIN

Votre père est là. C'est à vous seule, et longuement, que je dois parler.

GENEVIÈVE

Quel air grave! — Mon père va sortir; restez, nous causerons.

VALENTIN

Monsieur Suchot pourrait trouver singulier...

GENEVIÈVE

Que vous restiez? Pourquoi? Vous êtes notre ami; cette maison, c'est presque la vôtre.

VALENTIN

Nul ne doit avoir soupçon de l'entretien — oh! pardonnez-moi — que je vous demande. Vous hésitez?

GENEVIÈVE

Non, je vous connais, Valentin; vous ne pouvez rien vouloir que d'honnête et de bon, et je ne puis que bien faire en vous obéissant. Accompagnez mon père jusqu'au tournant de la route, et revenez. Je vous attends.

SCÈNE VII

LES MÊMES, SUCHOT, puis PIGALOU

Suchot est en costume de route; il s'arrête à considérer Geneviève et Valentin qui parlent bas près de la fenêtre.

SUCHOT

Les chers enfants! Ils s'aiment. Mais pourquoi diable ne me demande-t-il pas la main de Geneviève? Maniaque, va!

PIGALOU

Le carriole est attelée.

SUCHOT

Me voilà. En route !

VALENTIN

Je sors avec vous, Monsieur Suchot.

SUCHOT, à part.

Bon ! Chemin faisant, nous causerons.

GENEVIÈVE, bas à Valentin.

Je vous attends.

SUCHOT

A tout à l'heure, fillette ! (Plus bas :) C'est égal, si j'étais Valentin, je serais jaloux de la Grande-Ourse.

(Suchot, Valentin et Pigalou sortent.)

SCÈNE VIII

GENEVIÈVE, puis VALENTIN

GENEVIÈVE

En effet, depuis cinq ans, pas une fois nous ne sommes restés seuls ensemble. Je n'avais pas pris garde à cela. (Bruit de la carriole.) Mon père s'éloigne. Valentin va remonter. Ce qu'il veut me dire, c'est qu'il m'aime. Je le crois, je le sais. Je vois dans son âme comme dans une eau limpide. Moi, je l'adore. Tout ce qui est bon, tout ce qui est beau, c'est lui. Mon père voudra bien que je sois sa femme. Il est donc vrai, clémence de Dieu ! que quelquefois vous permettez le bonheur aux humbles créatures. (Elle s'assied à gauche. Valentin entre par la porte du fond.) Asseyez-vous près de moi, j'écoute.

VALENTIN, avec une douceur solennelle.

Geneviève, les paroles de votre père, ce soir, l'arrivée

de votre frère, m'obligent à vous instruire d'une résolution que j'ai prise. Mais, d'abord, je dois vous dire pourquoi je suis resté ici pendant cinq ans. Quand j'arrivai, j'étais malheureux; mes souvenirs étaient des fardeaux qui me courbaient les épaules et m'empêchaient de regarder l'avenir. Cependant, je vous vis; une apparition, voilà ce que vous fûtes. Je ne songeai à votre beauté que plus tard, j'avais reconnu l'ange avant d'avoir admiré la femme. Je n'eus pas la force de vous fuir, consolatrice! En même temps, cette maison heureuse, avec votre père et sa main tendue, s'offrait comme un asile que le sort, pensais-je, me permettait. Il ne faut pas en vouloir au vagabond fatigué, s'il est resté trop longtemps assis sous la porte hospitalière.

GENEVIÈVE

Avec celui qui est entré, c'est le bonheur qui est venu, mon ami. Nous étions seuls aussi, tristes non, mais bien seuls. Mon frère, parti pour Paris, où ses études l'ont retenu si longtemps, avait laissé la maison solitaire et froide. Vous avez pris au foyer la place de l'enfant voyageur, et la maison s'est trouvée pleine et ranimée. Moi, dès ce moment, j'ai vécu. J'étais une petite fille qui va, vient, s'inquiète d'une broderie, cueille une fleur, sourit, puis s'endort, et ne rêve pas; en vous voyant, pauvre médecin de campagne, porter, jour et nuit, vos secours à ceux qui souffrent, les guérir souvent, toujours les consoler, je compris que la vie de chacun doit tenter d'être utile à tous; qu'il ne suffit pas de s'abstenir du mal, qu'il faut accomplir le bien; et que, s'il est permis de sourire, seuls, il est ordonné de pleurer avec les autres. Vous m'avez montré la voie pénible et bonne. Ce n'est pas tout. En vous écoutant, quand vous venez, le soir, ici, après avoir visité vos malades, vous asseoir entre mon père et moi, j'ai senti que la femme, sans cesser d'être la compagne utile du père ou de l'époux, et la joie humble du foyer, pouvait prétendre à quelque

part de la science offerte à l'esprit de l'homme. J'ai osé ne plus borner ma pensée aux choses quotidiennes, j'ai tenté de la délivrer et d'élever mon cœur, Dieu voulant être, me disiez-vous, non compris, puisque nul ne saurait le comprendre, mais aimé d'aussi près que possible. Comme vous aviez été mon exemple vers le bien, vous fûtes mon guide vers le beau, vers l'idéal, qui est le réel. En même temps que mes actions les meilleures, je vous dois mes plus sereines espérances. Un roi ne ferait pas d'aussi beaux dons d'hospitalité.

VALENTIN, qui l'a écoutée comme en extase.

Geneviève ! Geneviève ! (Il s'écarte brusquement.) Ah ! les cailloux sous la roue sont moins brisés que mon cœur !

GENEVIÈVE

Qu'avez-vous, mon ami?

VALENTIN, avec un désespoir qu'il ne peut plus contenir.

Je vous aime! je vous aime! Vous voir, c'est le jour, et j'ai oublié la nuit; car, en réalité ou en rêve, toujours, je vous vois! J'emporte avec moi, quand je m'éloigne, le frémissement de votre main dans les miennes, et je les regarde, ravi, sans oser les fermer, comme fait un enfant après qu'un oiseau s'est envolé d'entre ses doigts. Le soir, par le petit chemin de la forêt, ces vagues choses blanches, qui, d'arbre en arbre, s'échappent, et que les paysans prennent pour des robes de fées, c'est vous, qui m'appelez et que je suis! Que de confidences je vous ai faites, la nuit, pendant que votre forme évoquée s'accoudait près de moi, à la fenêtre! Ces paroles que nul ne pouvait écouter, les avez-vous entendues? Puis, quel frisson — c'était comme une chute dans un gouffre de glace! — quand je pensais qu'à un autre appartiendrait à la fois toute la grâce, toute la beauté, toute la vertu en vous seule, Geneviève! Oh! le chemin de l'enfer, après la halte au seuil du Paradis!

GENEVIÈVE, avec une douce gravité.

Mais je vous aime aussi, Valentin.

VALENTIN

Vous! non. Oh! non.

GENEVIÈVE

Comme il a peur de ne pas être aimé! Vous n'avez donc rien remarqué, cœur distrait? Ni ma parole, écho de votre parole, — oh! tout le monde me dit que j'ai pris jusqu'à vos façons de parler, — ni mes yeux tournés vers les vôtres, comme pour s'en éclairer, pendant les chères soirées, là, près de cette lampe, vous, disant des choses de la nature et de Dieu, moi, courbée, attentive, de sorte que vous aviez l'air de quelque beau jeune apôtre, et moi de sa néophyte amoureuse. Eh bien! je vous le dis, je vous aime. Voulez-vous de moi pour épouse et pour servante?

VALENTIN

Vous, ma femme! Ah! la tentation par un ange est trop forte pour qu'un homme y résiste! Je cède, j'oublie, je veux bien du bonheur!

(En ce moment un coup de petite cloche.)

GENEVIÈVE

On a sonné.

VALENTIN

Votre père! (A part :) Ah! cœur lâche, Dieu t'avertit.

GENEVIÈVE

Non, mon père a la clé. (A la fenêtre :) C'est Georges! bonsoir, frère!

LA VOIX DE GEORGES

Eh! Geneviève, viens m'ouvrir!

GENEVIÈVE

Je cours!

VALENTIN

Qu'allez-vous faire? Nous sommes seuls. C'est la nuit.

GENEVIÈVE

Oh! Georges vous connaît. Je ne lui parlais que de vous dans mes lettres.

VALENTIN

Non, vous seriez perdue!

GENEVIÈVE

Par vous?

VALENTIN

Geneviève, il ne faut pas que votre frère me trouve ici.

GENEVIÈVE

Je ne comprends pas.

VALENTIN

Il ne le faut pas, vous dis-je.

GENEVIÈVE

Entrez là.

VALENTIN

C'est votre chambre!

GENEVIÈVE

Sans doute.

VALENTIN

Non!

LA VOIX DE GEORGES

Eh bien, Geneviève?

VALENTIN

Ah! celle-ci.

(Il entre précipitamment dans la chambre à droite.)

GENEVIÈVE, étonnée et montant vers la porte du fond.

Qu'y a-t-il donc? — Mais Valentin ne peut pas avoir tort.

SCÈNE IX

GENEVIÈVE, GEORGES

Georges, entré par la fenêtre dès le départ de Valentin, descend, puis suit Geneviève, lui prend la tête, et l'embrasse en riant.

GENEVIÈVE

Ah! Georges!

GEORGES

Moi-même!

GENEVIÈVE

Tu es entré...?

GEORGES

Par escalade!

GENEVIÈVE

Fou!

GEORGES

Puisqu'on ne m'ouvrait pas! Mais embrasse-moi donc, petite sœur! Petite sœur, non pas! Voilà une grande demoiselle, s'il vous plaît. Et tu n'es point laide, sais-tu? Moi aussi, j'ai embelli? Regarde : hein? ma barbe! Tu comprends, un docteur en droit! Je te fais hommage de ma thèse. Mais le père, où est-il? que je l'embrasse, le vieux brave homme!

GENEVIÈVE

Il est allé t'attendre à la gare.

GEORGES

En carriole? par la grande route? Roland se sera endormi en chemin. Moi, j'ai pris par le petit sentier, à travers bois. Tu vas rire : le premier arbre que j'ai rencontré sur la lisière de notre chère forêt, eh bien, ma foi, je l'ai embrassé. Il y avait une araignée dessus. Je lui ai demandé pardon de l'avoir dérangée, et je m'en suis venu en chantant. Les rues, les boulevards, les théâtres, pouah! J'ai de la poussière et du gaz plein les

poumons. (A la fenêtre :) Que c'est bon de respirer le bel air du ciel et d'embrasser sa petite, non parbleu ! sa grande sœur!

GENEVIÈVE

Bon! vous n'avez pas toujours eu ce dédain de la grande ville; nous savons de vos histoires, Monsieur le Parisien.

GEORGES

Je vous conseille de gronder, Mademoiselle Minerve ! Comme si, de par le monde, on n'était pas au courant de vos aventures. Et d'abord! — comme je dirai devant messieurs de la Cour,— qu'est-ce que c'est que cette dame à qui tu envoyais à Paris, et par mon entremise, le fruit de tes économies, ou plutôt de tes rapines dans la maison paternelle? Comme si, pour de tels placements, tu n'avais pas un frère?

GENEVIÈVE

Ah ! Georges, il a été convenu...

GEORGES

Que je ne t'interrogerai pas là-dessus? soit, mais il y a autre chose. (Il s'assied auprès d'elle, puis, d'une voix rieuse et confidentielle :) Il est donc bien charmant? (Geneviève, de la tête, fait signe que oui.) Mieux que moi?

GENEVIÈVE

Oh! certainement.

GEORGES

Petite sotte! — Jeune?

GENEVIÈVE

Trente ans.

GEORGES

Et, à ce qu'il paraît, ce n'est pas un homme comme les autres?

GENEVIÈVE

Il me semble meilleur que tous. Si tu le voyais depuis cinq ans, soignant les pauvres, secourant les misérables. Il a fondé une école, où il instruit les enfants du village. Puis il aime tant le père !

GEORGES

Autant qu'il aime la fille? De plus, c'est un héros ?

GENEVIÈVE

Pendant la guerre, il s'est engagé, et il a été décoré sur le champ de bataille.

GEORGES

Peste, j'aurai un beau-frère décoré.

GENEVIÈVE

Il ne porte pas la croix ; il prétend qu'il n'en est pas digne. (Gravement :) Mais il se trompe, mon frère !

GEORGES

Beau, jeune, charitable, héroïque, et modeste ! Où diantre, petite sœur, as-tu trouvé cet homme-là ?

GENEVIÈVE

Quelqu'un l'a envoyé.

GEORGES

Quelqu'un? Ah ! oui, tu as tes idées. Eh bien ! le bon Dieu s'est chargé du mari, et le frère des cadeaux de noces. (Montrant sa valise :) Si tu savais tout ce qu'il y a là-dedans !

GENEVIÈVE

Fais voir !

GEORGES

Curieuse ! (Cherchant de l'œil où poser la valise.) Viens dans ma chambre, nous déballerons.

GENEVIÈVE

Non, pas là.

GEORGES

Ce n'est plus là ma chambre ?

GENEVIÈVE

Si fait... mais...

GEORGES

Mais?

GENEVIÈVE, avec un rire un peu inquiet.

Mais tu ne peux y entrer maintenant. Voilà.

(Georges prend un air plaisamment grave ; il veut croiser ses bras, la valise l'en empêche, il la pose à terre, et se met en posture d'accusateur.)

GEORGES

Savez-vous, Mademoiselle ma sœur, qu'il se passe ici des choses étranges.

GENEVIÈVE, riant à demi.

Georges!

GEORGES

Je sonne, on n'ouvre pas; et j'en suis réduit à escalader la grille de ma propre maison !

GENEVIÈVE

Laisse-moi te dire...

GEORGES

J'entre enfin ! Je vois ma sœur, elle se trouble ! (D'un ton naturel :) Tu étais troublée, c'est certain. (Reprenant son grand ton :) Et maintenant, quand je veux entrer dans cette chambre, qui est la mienne, on s'y oppose ! Je pense, Mademoiselle, que vous allez me fournir sans tarder de catégoriques explications.

GENEVIÈVE

Eh ! je ne peux pas, si tu parles toujours. (A voix basse et en souriant :) Valentin est là.

GEORGES, bon enfant.

Ah! bah!

GENEVIÈVE

Oui.

GEORGES, violent et déclamant.

Un homme chez ma sœur, à cette heure de nuit! (Naturel:) Pourquoi diable s'est-il mis là-dedans?

GENEVIÈVE

Il ne m'avait jamais parlé d'amour. Ce soir, il m'a demandé un entretien secret. J'ai consenti. J'ai bien fait....

GEORGES

Tu as bien fait, c'est selon!

GENEVIÈVE

J'ai bien fait, te dis-je. Puis tu es venu, et il s'est enfui. Tu sais tout, Monsieur le juge d'instruction.

GEORGES, d'un ton paterne.

Je sais du moins ce qui me reste à faire. Rentrez dans votre appartement, Mademoiselle.

GENEVIÈVE

Oh! ne fais pas semblant d'être méchant, grand frère!

GEORGES

Je ne fais pas semblant d'être méchant. Je le suis.

(Il lui indique la porte à gauche.)

GENEVIÈVE, en se retirant lentement.

J'ai eu tort de désobéir à Valentin, mais je ne pouvais pas mentir.

GEORGES

Dis donc, petite sœur, s'il me demande ta main, faudra-t-il la lui refuser!

GENEVIÈVE

Ah! le bon petit homme!

(Elle lui saute au cou, puis sort par la gauche.)

GEORGES, joyeusement.

A nous deux, mon beau-frère!

SCÈNE X

GEORGES, VALENTIN

GEORGES, poussant la porte à droite et d'un ton très amical.

Venez, Monsieur.

VALENTIN

Monsieur Georges Suchot, je pense?

GEORGES

Oui, le frère de Geneviève, de Geneviève que vous aimez, et qui sera votre femme.

(Il lui tend la main. Valentin s'incline sans prendre la main de Georges.)

VALENTIN

Mademoiselle Geneviève ne sera pas ma femme.

GEORGES

Que dites-vous?

VALENTIN

Ce qui doit être.

GEORGES

Mais, Monsieur, prenez garde. Remarquez que je vous surprends près de ma sœur, la nuit, caché. Si l'homme qui est là n'était pas ce soir le fiancé de Geneviève, il serait demain mon adversaire. Comprenez-moi : il faut que je sois votre frère ou que je vous tue.

VALENTIN

Vous ne serez pas mon frère, puisque je n'épouserai

pas Mademoiselle Geneviève, et vous ne me tuerez pas, parce que je refuserai de me battre. Ni votre main, ni votre épée.

GEORGES

Morbleu ! seriez-vous lâche?

VALENTIN

Non.

GEORGES

Mais, vous déshonorez Geneviève?

VALENTIN

Non. Je l'aime, c'est vrai, depuis cinq ans ; mais elle ne le saurait pas encore, si, tout à l'heure, mon cœur ne m'était échappé, au moment où je venais lui déclarer ma résolution de partir et lui faire pour toujours mes adieux.

GEORGES

Vous partez ! — Pourquoi ?

VALENTIN

C'est ce que je suis résolu à vous apprendre.

GEORGES

Dites : obligé.

VALENTIN

Obligé, je le reconnais. A votre sœur, j'aurais pu mentir, et même je l'aurais dû. J'avais imaginé un prétexte pour expliquer mon départ. A vous, qui, me surprenant ici, avez le droit d'exiger la vérité, il faut que je la dise. C'est bien.

GEORGES

Je vous écoute.

VALENTIN

C'est mon histoire, Monsieur, que vous allez entendre. — A vingt ans, je suis resté sans famille, à Paris, pauvre, avec une sœur plus jeune que moi, et qui était belle.

Il y a dix ans de cela. Une petite somme que nous avait laissée notre mère me permit de prendre mes inscriptions et de passer mes examens. Je me trouvai en même temps docteur en médecine et ruiné. Je payai de mes derniers sous la plaque de cuivre qui indiquait mon nom et ma profession, et j'attendis les malades, qui ne vinrent pas. Seul, j'aurais supporté sans faiblesse la misère; mais il y avait ma sœur, qui s'attristait, Monsieur, et qui était jolie, je vous l'ai dit. — Oh ! mais, Monsieur, j'y songe, à vous, je veux bien tout révéler; mais Geneviève ne saura rien, jamais rien. Vous me promettez qu'aucune de mes paroles ne lui sera répétée? Sur votre honneur, vous m'en faites serment?

GEORGES

Vous oubliez, Monsieur, que moi seul, ici, peux faire des conditions; j'interroge, répondez. J'agirai ensuite selon mon devoir.

VALENTIN

Alors, Monsieur, je garde mon secret! il est à moi, hélas!...

GEORGES, violemment.

Non!

VALENTIN

Et nul ne me l'arrachera. (Georges marche sur lui.) Oh! vous pouvez me tuer, je ne me défendrai pas.

GEORGES

On ne tue pas les gens qui s'estiment assez peu pour ne pas se défendre. Mon père viendra, je lui dirai : « Monsieur Valentin, que tu as reçu dans ta maison, que tu as aimé et estimé, dont tu espérais faire ton fils, après avoir volé ton amitié et ton estime, a voulu te voler ta fille. » Et mon père vous chassera comme on fait d'un domestique qui a dérobé un sac d'écus.

VALENTIN

Faites, j'y consens.

GEORGES

Je dirai à Geneviève : « Monsieur Valentin pouvait être ton mari, je suis venu à lui, la main ouverte, et disant : Ma sœur est à vous ; il a répondu : Non. Pourquoi ? parce qu'il voulait bien de toi pour une heure, et que sans doute il t'aime assez pour te perdre. »

VALENTIN

Elle ne vous croira pas ! Si elle le croyait, pourtant ! Ah ! tenez, je parlerai, j'avouerai, sans conditions, puis vous me plaindrez sans doute et m'épargnerez l'agonie d'être méprisé par elle. — Ma sœur, Monsieur, n'était pas pareille à la vôtre. Je voyais s'éveiller en elle d'inquiétants instincts. Assise à la fenêtre, près de moi, il y avait dans ses yeux une flamme mauvaise, lorsqu'en face de nous, par une croisée entr'ouverte, se laissait voir l'élégance de quelque appartement, ou quand passait, comme une tentation rapide, la voiture d'une fille. Observer l'inclinaison de plus en plus penchée vers le mal d'une âme qui est presque la vôtre, — Jane pour moi, Monsieur, c'était Geneviève pour vous ! — c'est affreux, je vous jure, et je souffrais, déjà ! Je maudissais le petit emploi que j'avais accepté pour vivre, dans une maison de commerce. De ces heures que je passais hors du logis, l'une enfin pouvait être fatale. Savais-je si quelque jour, moi sorti, ma porte, à peine fermée, ne se rouvrirait pas pour laisser entrer cette chose qui se glisse et se cache d'abord : la honte ! — Pardonnez-moi, Monsieur, de conter si longuement ; comme je sais où je vais, je crains d'y arriver. — Des mois s'écoulèrent, sans événements, et je me rassurai peu à peu. Certaines élégances dans la toilette de ma sœur ne m'avertissaient pas ; nous autres hommes, nous entendons peu de chose à la toilette des femmes, et l'on peut facilement nous en faire accroire sur le bon marché d'une robe ou d'un chapeau. Jane se disait économe et acheteuse habile. Mais, un soir, rentré plus tôt que de coutume, seul, cherchant

dans un tiroir je ne sais quel objet, je trouvai des bijoux, d'autres bijoux, et de l'argent. Combien? n'importe, de l'argent! Ma sœur était perdue! et sans doute, en ce moment même, elle était auprès de son amant, s'acquittant de la somme reçue, — et m'acquittant moi-même! Car je me rappelai alors certains changements apportés dans notre vie naguère si parcimonieuse: un tapis acheté, un plat de plus au repas du soir; et, de cette espèce de luxe furtif, qui s'était peu à peu insinué dans notre fraternel ménage, j'en avais joui, comme elle! Moi, le frère, j'étais le complice! Je n'avais pas le droit de châtier, on ne croirait pas à ma colère, et l'homme, son amant, si je le provoquais, me répondrait : « Allons donc ! » — Elle rentra. Elle n'avait pas d'amant. Pas encore. Une marchande, une de ces femmes qui rôdent, qui cherchent, et qui trouvent, lui avait escompté son déshonneur prochain. Etait-ce moins terrible? non. Jane devait sa chute, et je savais qu'elle paierait. Je courus chez la marchande, je lui dis : « Attendez, vous ne perdrez rien. Je vous donnerai de l'argent, chaque mois, je vous le jure. — Bon, me dit-elle, il y a longtemps que vous savez la chose. Aidez-moi donc à décider la petite, et ne faites pas l'innocent. — Malheureuse, combien vous doit Jane? — Trois mille francs. — Les voici. » Et je m'enfuis, ayant payé. (Très vite :) Oui, payé avec de l'argent que j'avais dans ma poche, avec de l'argent que j'avais touché dans la journée pour la maison de commerce où j'étais employé. J'ai été condamné à dix mois de prison. Voilà pourquoi je ne puis ni épouser votre sœur, ni me battre avec vous.

GEORGES

Vous avez été malheureux, Monsieur.

VALENTIN

Quand je sortis de prison, ma sœur n'était plus qu'une pauvre créature qui rit, et qu'on pleure. « Eh bien! après, me dit-elle, pour la sœur d'un voleur... » Je

quittai Paris. Quelqu'un, un parent, qui ne savait pas, ou feignait d'ignorer pourquoi je baissais les yeux quand d'honnêtes gens me regardaient, m'avait indiqué cette bourgade, dont le médecin venait de mourir. — Oh! Monsieur, je m'accuse, je n'aurais pas dû entrer dans la maison de votre père, ni lever les yeux, moi coupable et sali, sur celle, si pure et si intacte, que, désormais, soyez tranquille, je ne nommerai plus. Pardonnez-moi et ne me chassez pas. Je pars.

GEORGES, après un silence, et gêné.

Mais ce récit, qui vous montre coupable d'une part et vous innocente de l'autre, qui me prouve qu'il soit véridique?

VALENTIN

Comment?

GEORGES

Un homme capable de poursuivre la chute d'une jeune fille, — et j'ai dû un instant vous croire tel, — ne pourrait-il pas être capable aussi de préférer le déshonneur aux conséquences de sa mauvaise action?

VALENTIN

Vous croyez que je mens! Pour échapper à votre colère? Qu'ayant besoin d'une excuse, je choisis l'ignominie! et que je me réfugie, par lâcheté, dans la honte? Ah! vraiment, c'est plus de mépris que je n'en mérite. Heureusement, je puis, ici même, prouver que j'ai dit la vérité. (Il est allé vers la bibliothèque, à droite, et choisit un gros in-folio.) Année 1866, c'est bien cela. (Il porte le volume sur la table.) Non, je n'usurpe pas la qualité de malhonnête homme. (Il ouvre le volume.) Là, oui, là, lisez. Oh! je n'ai pas changé de nom, je m'estimais justement puni.

GEORGES, après avoir lu.

Vous disiez vrai. Je vous plains. Adieu.

(Après un salut que Georges lui rend froidement, Valentin se dirige vers la porte du fond,)

SCÈNE XI

LES MÊMES, GENEVIÈVE, puis SUCHOT et PIGALOU

A l'arrivée de Geneviève, Georges et Valentin demeurent interdits.

GENEVIÈVE, très joyeuse, très enfant.

C'est moi. Vous avez fait connaissance? (A son frère :) N'est-ce pas qu'il est charmant? Bien mieux que toi. (A tous deux, parlant vite, un peu nerveuse :) Vous ne dites rien? Je comprends, vous avez traité une affaire, une affaire fort grave, et vous prenez un air digne. Fi! les hommes sérieux! Mais me voici, je suis très frivole. (A Georges :) Et je ris. (A Valentin :) Et je veux que l'on rie. (Brusquement :) Il y a un malheur!

GEORGES, un peu bas, à Valentin.

Retirez-vous, Monsieur.

GENEVIÈVE

Restez.

GEORGES

Sache donc dès ce soir ce que tu apprendrais demain : le docteur Valentin s'éloigne de ce pays; nous le voyons pour la dernière fois.

(Geneviève a reçu un coup terrible. Elle se domine. Elle est au milieu du théâtre, très pâle, la tête baissée.)

GENEVIÈVE, immobile, concentrée, à Valentin.

C'est vrai?

VALENTIN

Oui, Mademoiselle.

GENEVIÈVE, toujours immobile et d'une voix plus sourde.

Pourquoi?

GEORGES, après un regard à Valentin qui le supplie

Il vaut mieux que tu l'ignores.

GENEVIÈVE, à son frère, d'une voix sourde et dure.

J'étais heureuse. Tu arrives, avec toi le malheur. Justifie-toi, ou je croirai que tu es un mauvais frère.

GEORGES

Je ne puis.

GENEVIÈVE, amèrement.

Pourquoi es-tu revenu?

GEORGES

Soit. Puisque tu m'y forces. Tu ne connais pas tout entière la vie du docteur.

GENEVIÈVE

Parle.

GEORGES

Il vient de me faire un aveu.

GENEVIÈVE

Dis vite. Je souffre.

GEORGES

Monsieur Valentin... (Son regard rencontre le regard désespéré de Valentin; il hésite un instant, puis il dit :) Monsieur Valentin est marié.

GENEVIÈVE, avec éclat.

Ce n'est pas vrai ! Il y a autre chose que tu veux me cacher! (A Valentin :) Il me trompe, n'est-ce pas?

VALENTIN, après un effort.

Il dit vrai, Mademoiselle.

GENEVIÈVE

Vous êtes marié?

VALENTIN

Oui.

GENEVIÈVE

Il n'y a pas à votre éloignement d'autres motifs?

VALENTIN

Non.

GENEVIÈVE

C'est bien. Je sais que vous n'avez jamais menti. Je meurs.

GEORGES

Ma sœur!

(Valentin, après un cri, veut s'approcher de Geneviève et n'ose pas. — Entre par le fond Monsieur Suchot, suivi de Pigalou.)

SUCHOT, joyeusement.

Le voilà!

GEORGES

Voyez, mon père.

SUCHOT

Geneviève!

VALENTIN

Portez-la sur son lit... Faites-lui respirer ce flacon.

GEORGES, soulevant sa sœur et la menant vers la porte à gauche.

Oui.

SUCHOT, très troublé.

Qu'est-il arrivé encore?... Ne la quittez pas, docteur.

VALENTIN, n'osant pas, à Georges:

Monsieur?...

GEORGES

Venez.

(Ils sortent par la gauche.)

PIGALOU, plongé dans des réflexions amères, après un silence.

D'une part, Luc, qui me tient! C'est grave. De l'autre, vol domestique! Très grave aussi. (Il s'assied devant la

table-bureau.) Profitons de la solitude et de la nuit pour étudier la question à fond. Les heures de travail, ah ! ce sont les meilleures. (Tournant vers lui le journal ouvert :) Tiens ! on a tourné la page. (Lisant :) « Abus de confiance... escroquerie... le docteur Val... » (Il achève de lire, à voix basse, avec des exclamations d'étonnement et de joie :) Ah ! bah !

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Le même décor. — C'est le matin.

SCÈNE PREMIÈRE

VALENTIN, GENEVIÈVE

Geneviève est assise à gauche, Valentin est à côté d'elle.

GENEVIÈVE

Parlez-moi d'elle, Valentin. Oh ! j'ai dormi, je suis calme, je puis tout entendre. Parlez-moi de votre femme, mon ami.

VALENTIN

De grâce, Geneviève...

GENEVIÈVE

Son souvenir vous attriste? Elle a été coupable? Oui. Lui auriez-vous retiré votre appui et votre chère présence si sa faute ne lui avait mérité l'abandon? Cela est donc possible qu'une femme aimée de vous s'en détourne? O Dieu ! s'être donnée à lui et se reprendre. Être son esclave et préférer la liberté ! Mais elle ne vous a donc pas compris? Ce que vous êtes, elle ne l'a pas vu? Il faut plaindre les âmes aveugles. Vous me l'avez enseigné, Valentin : Dieu permet la faute des uns pour fournir aux autres l'occasion de pardonner ; l'intention divine n'est absente de rien, et le but de la chute, c'est le relèvement. Pauvre femme ! elle souffre sans doute. N'oubliez pas, — l'oubli, c'est le pardon des faibles, — mais pardonnez, malgré le souvenir. Dites-le-moi, où est-elle? J'irai lui

parler. Si elle ne vous a pas connu, je lui révèlerai votre âme et votre cœur. Vous la retrouverez repentante, les yeux dessillés, prête au bonheur que vous lui donnerez, et digne de lui.

VALENTIN

Vous feriez cela, Geneviève?

GENEVIÈVE

Oui.

VALENTIN

Mais vous savez bien qu'une seule femme au monde!...

GENEVIÈVE

Une seule en effet. La vôtre. Nous sommes de ceux, Valentin, qui répudient même leurs souffrances, dès qu'ils n'en estiment plus la source. Se souvenir, regretter, ce serait encore je ne sais quelle espérance vainement dissimulée. Voyez, je n'ai pas pleuré.

VALENTIN

Plus elle vaut, plus j'ai mérité de la perdre.

GENEVIÈVE

Pourquoi ne viendrait-elle pas habiter ce pays, près de nous? La maison que vous avez meublée avec le soin curieux d'un artiste et d'un voyageur ne manquerait pas de lui plaire. Les bois profonds qui nous entourent sont de bons conseillers de calme et de recueillement. La nature dit de bien faire. Moi, je serai son amie, souriant son sourire, aimant son amour.

VALENTIN

Non, Geneviève; je dois partir.

GENEVIÈVE

Partez, si vous le jugez à propos. Vous ne serez pas absent.

SCÈNE II

Les Mêmes, GEORGES

GEORGES

Levée? Quelle imprudence! Je m'étonne que le docteur l'ait permis. Où est mon père!

VALENTIN, comme s'excusant.

Il était ici, il y a un instant, Monsieur.

GEORGES

Toi, ma sœur, rentre.

GENEVIÈVE

Est-ce votre avis, docteur?

VALENTIN

Je pense en effet qu'un peu de repos...

GENEVIÈVE

J'obéis. Votre bras?

GEORGES

Prends le mien, Geneviève.

(Elle sort accompagnée par son frère, qui s'arrête à la porte.)

SCÈNE III

VALENTIN, GEORGES

GEORGES

Monsieur, je vous ai prié de demeurer cette nuit auprès de ma sœur malade. Mais j'arrive d'Évreux et l'un de vos confrères me suit. Votre présence ici, n'étant plus indispensable, pourrait être...

VALENTIN

Importune.

GEORGES

Non. Pénible. Pour vous-même. Adieu, Monsieur, je vous souhaite la paix et l'oubli.

SCÈNE IV

VALENTIN

Partir, c'est ce que je voulais. Tout est bien. Je laisse à Geneviève un souvenir intact, et j'emporte une douleur qui m'est chère. Oui, à ce qui arrive, il se mêle comme du pardon déjà. Quelques épreuves encore et je serai peut-être jugé digne de mourir. Allons. (Il prend son chapeau, il va pour sortir.) Dieu! ne plus voir Geneviève! ses yeux, éteints pour moi! sa parole, que tous les autres entendront! Ah! oui, l'on dit : « Je partirai. » On le répète, — c'est un mot! Il faut avoir le pied sur la route qui s'éloigne, pour concevoir l'horreur de l'exil. C'est le désespoir qui est le bâton de voyage.

(Il s'appuie au mur près de la porte.)

SCÈNE V

VALENTIN, PIGALOU

PIGALOU

Mes compliments, Monsieur le docteur.

VALENTIN, inattentif.

Que me voulez-vous?

PIGALOU

Ma parole! vous êtes très fort. Et j'ose croire que, si vous me connaissiez, un tel éloge aurait de quoi vous flatter. Je ne prodigue pas mon admiration. J'ai, comme

on dit, le sens critique. En cinq ans, pas une faute! Le diable m'emporte si moi-même je ne le prenais pas pour un imbécile. Oh! vous êtes un malin, et vous avez raison : pour nous autres, l'honnêteté, il n'y a que cela.

VALENTIN

Je ne comprends pas. Vous êtes fou.

PIGALOU

Eh! ne faites pas de manières, mon maître! Est-ce que vous avez peur que je découvre le pot aux roses? Bon! je suis un confrère. Ou, peut-être, vous rougissez parce qu'autrefois vous vous êtes laissé prendre? C'est trop de modestie, docteur! Des défaites comme celles-là valent des victoires et l'on doit se vanter de ses antécédents, quand ils sont aussi honorables que les vôtres.

VALENTIN

Vous savez!

PIGALOU

Je te dis que je t'admire! J'ai lu, relu; tu as été superbe! Non, moi-même, je n'aurais pas trouvé si bien.

VALENTIN

O malheureux que je suis!

PIGALOU

La sœur coquette, la marchande qu'il fallait payer, l'argent qui se trouvait, par hasard, dans ta poche : quelle combinaison! Je vois d'ici les juges. Pas de préméditation! Un noble sentiment poussé à l'excès! Le président pleurait.

VALENTIN

Monsieur, un hasard, que je ne m'explique pas, vous a mis en possession d'un secret...

PIGALOU

Dont je n'abuserai pas, mon maître! Seulement, écoute : ce que tu machines dans la maison Suchot, je ne tiens pas à le savoir ; — il est dans mes principes de laisser agir les autres; je suis l'ouvrier qui se montre au moment de la paye ; — mais, fais vite, et part à deux.

VALENTIN

Ah! assez! Ce que j'ai été, vous le savez, c'est possible ; mais ce que je suis devenu, vous l'ignorez, et je n'ai point à vous le dire.

(Il va pour sortir.)

PIGALOU

Ce que tu es devenu, un sournois. C'est à la caisse que tu en veux, hein?

VALENTIN

Misérable!

PIGALOU

Eh bien! quoi? des mots de réquisitoire? Tu vois bien que nous sommes seuls. Tu attendais? Je comprends : tu ne voulais faire le coup que lorsqu'il en vaudrait la peine? On ne s'expose pas pour une misère. Je t'approuve. Mais, voilà, du peu qu'il y a là-dedans, j'en ai besoin. J'ai des goûts modestes, et, comme je te tiens... Où vas-tu?

VALENTIN

Avertir Monsieur Suchot qu'il a pour domestique un voleur, et qu'il fera bien de le chasser.

PIGALOU

Bon! j'ai ton secret. Tu ne bougeras pas d'ici. Mais c'est donc pour de vrai que tu fais l'honnête homme? Tu te prends au sérieux, mon camarade? Oui, les pauvres soignés gratuitement, une école fondée... Tu es en train de te refaire une honnêteté? Et tu me méprises, moi, parce que je n'ai pas changé d'opinions? Des romans, mon cher! La Pègre, vois-tu, c'est une porte qui se

referme derrière vous. Ceux qui sont allés au bagne, on les reconnaît à ceci, qu'ils ont toujours l'air de tirer le boulet. Tu t'es évadé du mal? n'importe! ta conscience traîne la jambe.

VALENTIN

Oh! cet homme prête une voix à ma plus affreuse pensée.

PIGALOU

Mais, j'y pense, tu es peut-être encore plus malin que je ne croyais. Ce n'est pas à la caisse directement que tu en veux; non, tu prends un détour: c'est à la fille! Bon moyen d'avoir le magot sans risquer la Cour d'assises. Dévaliser les gens par contrat, avec l'autorisation de Monsieur le Maire! Le Code civil au lieu du Code pénal! Et, par-dessus le marché, la demoiselle qui est une jolie fille.

VALENTIN

Infâme! Je vous défends!...

PIGALOU

Hein? des voies de fait? Quand on a des antécédents, c'est grave. Article 309. Défie-toi. D'ailleurs, épouse ou n'épouse pas, je m'en soucie comme d'un juge d'instruction. Veux-tu, oui ou non, faire le coup? (Valentin le regarde dans les yeux. Pigalou reprend avec une brusque colère :) C'est non? Et Luc, qui attend son argent, ne l'aura pas, et moi, dénoncé, je serai pris? Le tout, parce que monsieur l'honnête homme ne veut pas retirer ses gants? Eh bien! je m'en charge, moi, de l'honnête homme! Je m'en vais faire un joli tas de hontes de sa charité, de sa bravoure et de cette pépinière de gendarmes qu'il appelle son école. « Hélas! ma bonne demoiselle, voyez comme on peut être trompée! Il a eu des malheurs, cet excellent Monsieur Valentin! Oh! presque rien! une petite étourderie de jeunesse. C'était pour sa sœur. Je suis sûr qu'il en ferait autant pour vous, et vous auriez bien tort de ne pas l'épouser tout de même! »

VALENTIN

Vous diriez à Geneviève!...

PIGALOU

Non, je me gênerais! Voici, je joue cartes sur table. Il faut que je donne trois mille francs à Luc, sinon j'aurai à causer avec le capitaine de gendarmerie, et je n'aime pas la conversation des gendarmes. (Désignant la caisse :) L'argent est là. (Posant une clé sur la caisse :) Voici la clé. (Allant vers la caisse :) Le mot par lequel on ouvre, c'est « Jane », un des noms de la petite. Ces bourgeois! ils se servent de la famille pour renfermer l'argent! Le père est là-haut, faisant des comptes. Le frère est auprès de la demoiselle, qui n'a pas fini de s'évanouir. Tu as le temps. Hardi! Tu ne risques rien. On ne te soupçonnera pas, toi, l'homme vertueux. Moi, je fais le guet sous la fenêtre. Dans dix minutes. (Il tire sa montre.) — Oh! elle va bien, c'est un cadeau de ce bon abbé Buchon — dans dix minutes je donne avec le talon trois coups contre l'espalier; si tu ne m'apportes pas mes trois mille francs, je remonte — j'aurai le temps avant les gendarmes, — je dis tout à la petite, et l'on te flanque à la porte. Voilà.

VALENTIN

Va-t'en! va-t'en!

PIGALOU

Oh! sois tranquille, je m'en vais. Je ne pratique jamais moi-même. Dans dix minutes, Monsieur l'honnête homme.

SCÈNE VI

VALENTIN

Il reste un moment comme un homme ivre qui cherche à se rendre maître de soi-même.

Je ne comprends pas bien. Cet homme m'a parlé, je lui ai répondu; il m'a conseillé de voler, je ne l'ai pas!...

Ah! oui, Geneviève aurait entendu, elle serait venue, elle aurait su. Mais elle va savoir! Pigalou accomplira sa menace. Le rappeler? le supplier? le convaincre que le mépris de Geneviève me serait pire qu'à lui la mort, — car, pour moi, oh! quelle douceur profonde que la mort! — est-ce qu'il me comprendrait seulement? Le mépris, l'estime, ce sont des mots qu'il ignore; c'est de l'argot d'honnête homme; il me répondrait : « Tu fais le malin! » Car il me tutoie. Cet être, qui a pour idéal sa main pleine d'or volé, me traite en camarade. Si je n'avais pas fait des manières, comme il dit, nous nous serions très bien entendus, fraternellement. Eh bien! pourquoi pas? Ce qu'il est, je l'ai été; il a raison : je le suis. Sept années, qu'est-ce que cela? L'ignominie n'est pas un vêtement qui s'use. Une fois qu'on a bien voulu d'elle, elle ne vous quitte plus; elle est fidèle. On dirait qu'elle vous aime. C'est comme une chienne hideuse, qui serait caressante. La faute est lointaine, oubliée, morte, ensevelie dans le passé? Tout à coup, elle se dresse et vous met la main sur l'épaule, d'autant plus effroyable qu'elle est un spectre. Cet homme qui a surgi là, c'est le revenant de ma mauvaise action. C'est trois mille francs que j'ai volés, c'est trois mille francs qu'il lui faut. Et c'est le nom de ma sœur qui crochetterait ce coffre-fort. O abominable parodie! Ma chute se rouvre et me crie : « Tu es tombé, retombe! » Mais non, je rêve. Le passé n'est plus. Je suis bien réellement hors du mal. J'ai expié, d'un cœur fort. J'ai consolé. J'ai été utile. Je puis être aussi fier que si jamais je n'avais failli. Geneviève ne m'aimerait pas s'il en était autrement! Est-ce que les âmes pures ne doivent pas avoir un instinct qui les avertisse d'un danger prochain de souillure? Quant à la menace de Pigalou, je m'en exagère la gravité. Celui qui m'accusera est un domestique en qui l'on a peu de confiance. On ne le croira pas. Je n'aurai pas à mentir, puisque je serai parti. Georges? Oh! il me gardera le secret; et même, si je l'en

conjure, il imposera silence au dénonciateur, empêchera qu'il ne revienne. Mais si Pigalou fournissait une preuve tout de suite? Ce journal! il m'en a parlé. — Eh bien! (Il va vers la bibliothèque et en retire un volume.) Que vas-tu faire? déchirer cette page? il me semble que c'est mal. Ah! je ne veux pas que Geneviève connaisse mon infamie! (Il feuillette rapidement.) Cette preuve supprimée, c'est, en tout cas, un peu de temps gagné. Je me suis trompé, ce n'est pas ce volume. Pourtant... Juste ciel! la page est arrachée. Mais alors, c'en est fait! L'homme entre les deux gendarmes, qu'un tribunal condamne, que les gendarmes remmènent, et qui traverse la ville dans une horrible voiture où l'on voit, à travers de petites persiennes, sa face blême et ses yeux affreux qui luisent, voilà ce que, désormais, je serai pour Geneviève! Et le moment approche! Je vais entendre frapper au-dessous de cette fenêtre! Trois mille francs! trois mille francs! Oh! la nécessité est encore plus irréfutable que le jour où ma main s'est crispée, là, dans ma poche, sur les horribles papiers qui pouvaient racheter ma sœur! Ce n'est pas de mon orgueil, cette fois, qu'il s'agit, ni de moi — je ne vaux pas les planches du cercueil où je voudrais être étendu! — il s'agit de Geneviève, de ses illusions sacrées, de sa foi en Dieu et en l'âme, qu'elle ne sépare pas de sa croyance en mon honneur! C'est son âme elle-même qu'il faut sauver du désespoir et de la honte d'avoir aimé un infâme, et peut-être de la damnation de l'aimer encore! (Avec une joie sereine :) Ah! le ciel soit loué! ah! je suis bien tout autre! car je n'ai même pas songé que cet argent est là. Oui! mais que faire? que faire? Vendre ma maison, mes meubles, pour payer le silence de cet homme? Il me faudrait du temps, et lui, que pousse aussi quelque obscure nécessité, — oh! comme je lui ressemble! — il ne voudra ni ne pourra attendre. Oh! de tout le peu que je possède, de tout le peu que je suis, qui me donnera sur l'heure ces trois mille francs! Ah! si l'on pouvait vendre son sang et sa chair!

SCÈNE VII

VALENTIN, SUCHOT

Monsieur Suchot, en costume de ville, entre par la gauche. Il porte des liasses de papiers timbrés ; il parle en rangeant çà et là des registres, des dossiers.

SUCHOT, s'arrêtant près du coffre-fort qu'il allait ouvrir.

Ah ! c'est vous, docteur? Grâce à vous, Geneviève va mieux... Il n'entend pas. Valentin !

VALENTIN

Oh ! pardon. Elle va beaucoup mieux, je pense.

SUCHOT

Où diantre étiez-vous ? En l'air, à la poursuite de quelque chimère : l'humanité perfectible ! l'idéal ! Un beau jour, il vous poussera des ailes. Comme si j'étais né pour être le beau-père d'un ange ! J'ai dit « beau-père ». (A part :) Non, il ne me demandera pas la main de ma fille ! (Haut :) Que diable ! on ne s'épouse pas dans les étoiles !

VALENTIN

Épouser Geneviève !

SUCHOT

Vous dites ? Ah ! sacrebleu ! Il faut en finir. (Il jette une liasse de papiers sur la table et vient s'asseoir près de Valentin.) Eh bien, Valentin, nous sommes seuls, et je me trompe fort si vous n'avez pas quelque chose à me dire. Allons, causons. (Un silence.) Ce cher Valentin ! Georges est revenu. (Un silence encore.) Oui, oui, il est revenu. Vous entendez? Mais de quoi diable pouvez-vous avoir à me parler?

(On entend comme un coup frappé contre une planche.)

VALENTIN

Déjà ! — ô Geneviève !

SUCHOT

Vous aimez Geneviève! Voilà ce que vous vouliez me dire? Ma parole d'honneur, je ne m'attendais pas à cela. Non, pas du tout, pas du tout.

VALENTIN, à demi voix, en se levant.

Mais... s'il se pouvait!

SUCHOT

Que le mariage se fit dans quinze jours? Oh! oh! vous êtes bien pressé.

VALENTIN

Pardonnez-moi, Monsieur Suchot, mais je suis en ce moment tout préoccupé d'une affaire...

SUCHOT

Qui a rapport au contrat? Soyez tranquille, je le ferai moi-même.

VALENTIN

Non, une affaire à régler.

SUCHOT

Avant le mariage? parlez. Vos affaires sont les miennes — depuis que vous m'avez demandé la main de ma fille.

VALENTIN

J'ai une dette : trois mille francs. Pour payer, je veux vendre ma maison, et puisque vous êtes notaire...

SUCHOT

Vendre votre maison? N'aviez-vous pas l'intention de l'habiter avec Geneviève? Vous préférez loger ici? Je n'y vois aucun inconvénient : vendons votre maison.

VALENTIN

C'est que j'aurais besoin de ces trois mille francs... (Nouveau coup au dehors.) bientôt! Et je m'étais imaginé que vous pourriez peut-être...

SUCHOT

Vous les avancer? Parfaitement.

VALENTIN, à part.

Je suis sauvé! (Haut :) Eh bien! donnez-les moi.

SUCHOT

Aujourd'hui?

VALENTIN

Oui, je vous remettrai mes pouvoirs pour la vente. C'est ainsi, je crois, que l'on fait.

SUCHOT

Mais, je n'ai pas trois mille francs, aujourd'hui Dans quinze jours, si vous voulez... ou dans un mois.

(Troisième coup au dehors.)

VALENTIN

Mais si, vous les avez. Je veux dire... Il me semble que je vous ai entendu parler d'une somme...

SUCHOT, allant vers la caisse et l'ouvrant.

Oui, sept mille francs, qui sont dans cette caisse.

VALENTIN, le suivant.

Eh bien!

SUCHOT, comptant les billets, puis les mettant dans sa poche.

Sept mille. Le compte y est. Mais ils ne sont pas à moi : ce sont les arrérages d'une rente hypothécaire que je vais porter à la Recette Générale. (Montrant son costume :) Vous voyez, je sortais quand je vous ai rencontré. (Il referme la caisse. Valentin descend, et se rassied, vaincu.) Nous reparlerons de votre affaire. (Pigalou entre par le fond, et, voyant Monsieur Suchot, se tient au fond du théâtre, à gauche.) Eh! eh! autrefois, à Paris, vous avez donc fait quelque folie? Bon! ne vous en défendez pas. Je ne suis pas fâché d'apprendre que vous avez eu vos faiblesses, Monsieur l'impeccable. A

tout à l'heure. (A part, en sortant :) Je m'en vais faire publier les bans.

SCÈNE VIII

VALENTIN, PIGALOU

PIGALOU

Le vieux est parti, vite l'argent!

VALENTIN

Je ne l'ai pas.

PIGALOU

Tu as renâclé? Ah! brigand! (Allant et venant :) Mais Luc est à la porte de la gendarmerie, mais je vais être pris comme un rat dans une souricière! Ah! l'homme de bien, je te revaudrai cela! (A lui-même :) Allons, Pigalou, il faut agir toi-même, mon fils! J'en suis fâché pour tes principes! Sacrebleu, article 386! Oui, mais les gendarmes... Hop! en deux temps! (Il agrippe la clef, saute sur la caisse, l'ouvre, la trouve vide, pousse un cri de rage et bondit vers Valentin.) Gredin! tu m'as volé!

VALENTIN

Monsieur Suchot vient d'emporter l'argent.

PIGALOU

A d'autres! tu as fait le coup! pour toi seul! Ah! crache la somme ou je t'étrangle.

VALENTIN

Vous êtes fou! je n'ai pas touché à cette caisse : j'ai voulu emprunter, voilà tout. Attendez quelques jours, je vous donnerai les trois mille francs. Oh! je vous le promets, sur l'honneur.

PIGALOU

Attendre! qu'on m'empoigne? Tu m'enverrais l'argent, à la Maison centrale, par lettre chargée? Plus souvent que j'attendrai. Une fois, deux fois, veux-tu rendre l'argent?

VALENTIN

Mais je ne l'ai pas, vous dis-je!

PIGALOU

Tu vas voir si je suis de parole!

VALENTIN

Oh! par pitié! n'entrez pas là! ne dites rien. Taisez-vous.

PIGALOU

J'ai envie de causer, moi!

VALENTIN

Écoutez : vous êtes homme; si mauvais, si dur que vous vouliez paraître, votre cœur, par quelque chose encore, doit pouvoir être ému. Si vous saviez ce que c'est pour moi que l'estime de Geneviève! Vous aimez peut-être quelqu'un? Ne me disiez-vous pas tout à l'heure que si vous vouliez de l'argent, c'était pour un autre.

PIGALOU

Oui, pour Luc, un ami.

VALENTIN

Eh! bien, au nom de cet ami, puisqu'il vous est cher, épargnez-moi l'agonie d'être vil aux yeux de Geneviève! Vous n'avez pas d'intérêt à me dénoncer. Je vous promets que vous aurez les trois mille francs dans quelques jours. Je ne vous ai rien fait. Vous ne pouvez pas m'en vouloir. Il y a un instant, vous m'avez appelé camarade. Il paraît qu'entre les gens comme vous, on ne se dénonce pas les uns les autres... on se soutient... Ayez pitié de moi!... Ah! mon Dieu! mais moi aussi j'ai volé! je ne suis pas un honnête homme, ne me perdez pas.

PIGALOU

L'argent!

VALENTIN

Je n'ai pas pu le prendre!

PIGALOU

Nous verrons. (Courant des portes à la fenêtre :) Au voleur!

VALENTIN

Misérable!

PIGALOU

Au voleur!

VALENTIN, le saisissant au collet.

Te tairas-tu!

PIGALOU

Au voleur!

VALENTIN, le jetant sur une chaise.

Tu te tairas!

SCÈNE IX

LES MÊMES, GEORGES, puis GENEVIÈVE

GEORGES, entrant par la porte du fond.

Quel est ce bruit? Qu'y a-t-il?

PIGALOU

Je vais vous dire, Monsieur. Je traversais l'étude, pour mon service, j'ai surpris Monsieur le docteur, les deux mains dans le coffre-fort. Qu'on le fouille, il a l'argent.

VALENTIN

Tu mens!

GEORGES

Oui, vous mentez. La somme qui était dans cette caisse, mon père vient de l'emporter. A quoi bon cette calomnie?

PIGALOU, à part.

Ah! diable! c'était vrai. (Haut:) Il faut croire, Monsieur Georges, que j'ai eu la berlue, et que Monsieur le docteur

ne rôdait autour du coffre-fort que dans de bonnes intentions. Mais, vous comprenez... (Geneviève paraît, et demeure, immobile, pâle, devant la porte de sa chambre.) on soupçonne aisément les personnes qui ont déjà eu maille à partir avec la justice. (A Geneviève:) Et si Mademoiselle veut jeter les yeux sur ce papier que j'ai trouvé en balayant l'étude... (Il remet un lambeau de journal à Geneviève qui le reçoit et le lit,) elle sera bien édifiée sur le compte de cet excellent docteur.

GEORGES, à Pigalou.

Sortez!

PIGALOU

Mais, Monsieur Georges...

GEORGES

Sortez, vous dis-je, vous êtes un mauvais homme. Ce soir, vous ne coucherez pas dans cette maison.

PIGALOU

Eh! je le sais bien, où je coucherai!

SCÈNE X

LES MÊMES, moins PIGALOU

GEORGES, à Valentin.

J'aurais voulu que cette humiliation vous fût épargnée. (A Geneviève :) Hier soir, Geneviève, Monsieur m'a tout avoué; par déférence pour son malheur, j'ai cru pouvoir te mentir.

GENEVIÈVE

Ah! (Tendrement et joyeusement :) il n'est pas marié!

GEORGES

Non. Mais ce que tu viens de lire...

GENEVIÈVE

Je le sais depuis quatre ans, — et je vous aime, Valentin!

VALENTIN

Juste ciel!

GEORGES

Geneviève!

GENEVIÈVE

Oui, je le savais. Cette jeune femme, Georges, à qui tu faisais parvenir mes lettres, votre sœur, Valentin, est venue ici pendant l'une de vos absences; sur ma prière, elle est repartie, mais elle m'a tout appris. J'ai appris que, dans un jour fatal, Valentin a commis une faute que les hommes ont dû punir et que l'équité suprême d'abord n'a pu pardonner; mais j'ai vu, longuement, ce qu'une âme peut devoir au repentir de douceur et d'élévation; j'ai vu, après l'expiation légale subie, l'expiation morale, toujours acceptée, toujours réclamée, jamais crue suffisante; j'ai vu les heures nombreuses jeter chacune quelque honnête action ou quelque noble pensée, comme un voile, sur la seule heure mauvaise de toute une existence : je me suis dit que le pardon avait dû s'amasser dans le sein de Dieu en même temps que la tendresse et l'admiration dans le mien, que l'estime, la paix, le bonheur seraient rendus à celui qui en était redevenu digne, et je me suis crue choisie pour exécuter l'arrêt divin; c'est pourquoi mon cœur s'est offert. Celui, qui, aux plus grandes œuvres, fait servir les plus humbles choses, peut bien manifester sa justice par l'amour d'une femme.

VALENTIN

Ah! je me sens pardonné!

GENEVIÈVE

Je suis votre femme, Valentin, et voici votre frère.

GEORGES

Eh bien! oui! tant pis! je t'approuve! Votre main! J'étrangle le préjugé! je piétine sur les codes! Au feu, la *Gazette des Tribunaux!* J'en avais assez, de mon grand air sérieux. Le diable m'emporte si, depuis hier, je n'ai pas eu vingt fois envie de lui sauter au cou. Embrasse ta femme, ou je me fâche.

SCÈNE XI

LES MÊMES, SUCHOT

SUCHOT

Taisez-vous, mon fils. (A Valentin :) Monsieur, je viens d'apprendre qui vous êtes. Je ne vous dirai pas que, pendant cinq années, vous avez usurpé mon estime et mon hospitalité : certains reproches n'atteignent pas certains hommes.

VALENTIN

Monsieur...

GEORGES

Mon père!

SUCHOT

Silence. Je ne suis pas un rêveur. Je ne tiens pas à m'élever au-dessus de la plupart, mais je ne suis pas au-dessous; ma maison est celle d'un honnête homme, simplement, et je compte dans ma famille plusieurs juges, pas un jugé. Je vous prie de vous retirer.

VALENTIN

Vous avez raison, Monsieur.

GENEVIÈVE

Au revoir, Valentin.

SUCHOT

Jamais!

GENEVIÈVE

Au revoir!

FIN DU SECOND ACTE

ACTE TROISIÈME

Chez le docteur Valentin. — Une chambre petite, ronde, au plafond très bas, tendue d'étoffes exotiques, de tapisseries anciennes. Ameublement d'artiste pas très riche. Des bahuts, achetés sans doute chez quelque paysan, des brûle-parfums, des jardinières de cuivre. A droite, en avant de l'unique fenêtre, un divan bas, sur lequel est jetée une grande fourrure sombre. A gauche, un fauteuil ancien. Toujours à droite, au delà de la fenêtre, une table chargée de livres et d'instruments de chimie. Partout, sur les bahuts, sur les escaliers qui mènent à la fenêtre, dans la corbeille qui pend du plafond, des fleurs par gerbes retombantes. Sur le parquet, une natte. Une seule porte au fond. Une seule fenêtre, à droite, très haute, très visible. Pas de cheminée. C'est avant le soir, l'ombre se fera peu à peu.

SCÈNE PREMIÈRE

VALENTIN

Il est debout devant la table, au fond, à droite. Il referme la petite porte d'un appareil de chimie dont le fourneau est allumé. C'est l'appareil à produire l'oxyde de carbone. Puis, il approche une bougie allumée du tube de l'appareil ; il jaillit une petite flamme bleue.

Voyons. Oui. Le gaz par l'action de la chaleur se dégage rapidement. (Il éteint la flamme et souffle la bougie.) L'asphyxie se produira en moins d'une demi-heure, — avant la nuit complète. C'est bien. Presque pas de fumée. Je souffrirai peu, et peu longtemps. N'importe d'ailleurs. (Il fait se joindre les tentures de la porte, va vers la fenêtre, la ferme avec soin.) Ai-je fermé la grille ? — Qui donc viendrait ? (Il vient s'asseoir sur le divan, à l'avant-scène, à droite.) Je pense que je puis mourir. Oui. A ceux qui, une fois, ont

fait le mal, le bien même, désormais, est interdit. Souvent l'on espère que l'on va cesser d'être hors de la vie de tous, — l'excommunié, pénitence faite, était admis dans l'église, — mais quelque chose survient, ou quelqu'un, qui vous empêche de rentrer. Eh bien, l'homme que la société estime encore coupable, bien qu'il ait expié, à qui, de toutes parts, elle se ferme, cet homme, n'étant plus bon à rien, peut s'éloigner. On me chasse, je pars. Je suis calme. Si les hommes n'ont pas oublié, Dieu, par Geneviève, m'a pardonné. Je suis comme le chrétien qui a reçu l'absolution suprême. Ah ! certainement, j'ai le droit de mourir. Non ! tu sais bien que non ! Tu sais bien qu'il n'est pas d'homme au monde, si humble qu'il soit, qui ne puisse être utile, que même étant sans joie et sans honneur, on peut travailler au bonheur et à la gloire des autres, que les désespérés peuvent consoler, et qu'enfin, partout et toujours, il y a quelque besogne pour les bras et les cœurs honnêtes! Tu meurs parce que tu as souffert et pour ne plus souffrir. Tu meurs parce que tu es un poltron. Tu le sais bien, philosophe! Mais, vraiment, il y a des supplices qu'on ne peut endurer tout entiers. Avoir employé sept années à racheter une heure, se sentir pur, et, au moment enfin où la clémence du ciel vous sourit dans un ange apparu, voir l'effort du rachat, et la pureté reconquise, et Dieu équitable, niés par les hommes! être repoussé, honni, et n'avoir pour soi qu'une femme qu'on ne reverra plus! c'est trop. O Maître! je sais que j'ai tort, et que, de cette vie où nous entrons pour accomplir votre providence, nous ne devons sortir que par votre volonté. Mais considérez, ô Justice! que je suis peu coupable et que je suis bien malheureux; laissez-moi croire que vous ne me réprouverez pas pour la défaillance de mes forces sous un intolérable fardeau, et faites qu'une voix dans ma conscience s'élève pour m'absoudre, et me dise : « Tu as assez peiné, pauvre homme, tu peux dormir. » (Silence. Valentin, déjà, est un peu

alangui par l'asphyxie.) Oui, dormir. (Il porte la main à sa gorge, puis à son front.) Je crois que le sommeil vient déjà.

SCÈNE II

VALENTIN, GENEVIÈVE

GENEVIÈVE, debout sur le seuil, simple et souriante.

C'est moi, Valentin.

(Elle met son chapeau et son manteau sur une chaise près de la porte.)

VALENTIN

Vous! Que venez-vous faire? Allez-vous-en.

(Il court à la fenêtre, qu'il ouvre rapidement.)

GENEVIÈVE, installée, comme chez elle.

Vous ouvrez cette fenêtre? Pourquoi?

VALENTIN

On peut vous avoir vu entrer. Des gens qui passent. Il ne faut pas du moins qu'on nous croie enfermés. Mais partez, de grâce, partez.

GENEVIÈVE

Je ne suis pas venue ici pour m'en éloigner seule. J'y resterai si vous voulez, j'en sortirai avec vous, si vous l'aimez mieux.

VALENTIN, écartant avec sa main le trouble de ses idées.

Je ne comprends pas.

GENEVIÈVE

Je vais vous dire, mon ami, c'est que je suis votre femme.

VALENTIN

Ma femme?

GENEVIÈVE

Puisque je vous aime.

VALENTIN

O pure, ô magnanime fille!

GENEVIÈVE, *très familière, câline même.*

Mais il faudra, je pense, que nous partions — oh! à moins que vous n'ayez d'autres idées, car vous êtes le maître! Je serai, selon qu'il vous plaira, votre sœur ou votre servante. Je serai très heureuse, parce que vous serez très heureux. Vous parlerez, j'écouterai. Vous me direz que la Providence est bonne, que la vie est belle, je vous croirai, puisque je serai près de vous. Vous ne m'en voulez pas d'avoir été hardie au point de venir vous trouver? J'ai fait cela facilement, comme on rentre chez soi. Dites, quand partons-nous? Vous savez, nous n'avons pour fuir que cette nuit. Demain on s'apercevra de mon absence. Où irons-nous? Oh! vous n'êtes pas obligé de me le dire : quand vous m'aurez conduite où il vous aura plu, je serai où j'aurai voulu aller.

VALENTIN

Mais votre père, votre frère, Geneviève? Votre devoir!

GENEVIÈVE

Mon devoir? c'est pour l'accomplir que je suis venue ici. Entre mon père que j'aime et mon époux que j'adore, j'aurais pu hésiter si mon père avait été malheureux; mais c'est vous qui souffrez, c'est vous qu'on hait et qu'on méprise, vous, ma passion et ma gloire! De mes deux foyers, j'ai dû choisir le foyer où l'on pleure, puisque je suis celle qui console.

VALENTIN

Oh! vous êtes la miséricorde du ciel. Mais non, non, vous ne resterez pas ici, et vous en sortirez seule.

GENEVIÈVE

Vous me repoussez?

VALENTIN

Je vous ramène dans votre chemin.

GENEVIÈVE

Mon chemin est le vôtre.

VALENTIN

Il est funeste.

GENEVIÈVE

Je l'adore.

VALENTIN

Votre place est dans la maison du vieil homme qui vous maudirait ce soir, et vous pleurerait demain. Vous êtes fille, adieu!

GENEVIÈVE

Je suis épouse, vous dis-je.

VALENTIN

Non.

GENEVIÈVE

Quoi! votre loyauté [illegible] pas de votre constant appui, un aussi ferme [illegible] promesse reçue par un magistrat et bénie [illegible] Quant à moi, je me [illegible] à vous, et [illegible] dès cette heure dans un livre d'[illegible]

VALENTIN

Oui, ces pensées [illegible] c'est moi qui les ai fait naître [illegible] — je le croyais alors, — que [illegible] nature pouvait l'emporter sur [illegible] les esprits sûrs d'être hommes [illegible] les préjugés et les coutumes [illegible] contre les mœurs [illegible] à la condition [illegible] me reprocher [illegible] de visions dangereuses [illegible] Rentrez

dans la vie, faites-y le bien sans orgueil, et sans vous inquiéter des chimères. La paix, sinon le bonheur, est à ce prix. La société ne pardonne pas à ceux qui veulent vivre hors d'elle, — fût-ce au-dessus!

GENEVIÈVE

Eh! que sont pour nous deux tous les autres?

VALENTIN

On ne se désintéresse pas de ses semblables. L'opinion nous tient, on ne nous lâche pas. L'avez-vous entendue, tout à l'heure, implacable? C'est elle qui me parlait par la bouche de votre père, et je lui ai dit : « Vous avez raison. » Vous, fuir avec moi! Ah! Geneviève! mais, je ne serais pas votre mari; c'est votre amant qu'aux yeux de tous je serais! Prévoyez-vous les sourires, quand vous marcheriez à mon bras?

GENEVIÈVE

On peut s'y dérober.

VALENTIN

Dans la solitude? elle n'existe pas. Quel lieu pourrions-nous choisir, assez lointain des foules, assez sourd aux bruits, pour que n'y parvînt pas une voix, un écho, disant : « Cette femme s'est enfuie, un soir, de la maison paternelle. » Dans les yeux de votre servante, vous liriez le mépris; les enfants, sur le chemin, à qui vous feriez l'aumône, auraient l'air de savoir que vous êtes ma maîtresse! Et ne le sût-on pas, ne le dît-on pas, vous penseriez, vous, qu'on peut le savoir et le dire! Oh! le mépris, — que j'ai subi, Geneviève! — la crainte du mépris seulement, on en meurt.

GENEVIÈVE

Vous serez là pour m'en défendre.

VALENTIN

Enfant! C'est près de moi surtout, et à cause de moi,

qu'il vous atteindrait. Ce roman[1] : une jeune fille éprise, enlevée par celui qu'elle aime, le monde, qui a ses heures de fantaisie, le tolère quelquefois ; car le père, plus tard, pardonne! Mais moi, je ne suis pas pareil aux autres séducteurs; je traîne après moi une vieille infamie.

GENEVIÈVE

Oh! ne maudissez pas votre chute, à qui vous devez de vous être relevé si grand!

VALENTIN

Je me suis relevé, soit, et vous le savez. Mais les autres en douteront toujours. La miséricorde humaine, utopie! On ne peut même pas compter sur l'oubli. Un jour ou l'autre, en quelque lieu du monde que ce soit, surgit quelqu'un, un voyageur, un passant, n'importe, qui sait, qui reconnaît, qui parle. L'irrémédiable, voilà, la société étant faite comme elle est, le vrai nom de toute faute. Que feriez-vous donc si, une fois, dans une rue de quelque ville où nous aurait poussés notre caprice, nous nous trouvions tout à coup face à face avec l'homme à qui j'ai pris son argent ?

GENEVIÈVE

Oh! Valentin!

VALENTIN

C'est possible, cela! Mais, quand même le hasard nous épargnerait, quand même nous réussirions à vivre seuls, êtes-vous sûre qu'il ne nous viendrait pas, à nous-mêmes, des souvenirs étranges? Vous auriez des silences que j'interpréterais mal, des paroles où je découvrirais d'effroyables sens. Il y a certains mots, qu'avertie de mes appréhensions, tu n'oserais plus prononcer ; gêne insignifiante d'abord, qui deviendrait une agonie. Tiens, si un soir de printemps, sous un beau ciel étranger, le long de l'eau, parmi les branches, je te prenais en riant un baiser, tu n'oserais pas dire que je te l'ai volé !

GENEVIÈVE

Mon Dieu !

VALENTIN

Oh ! peut-être, si la maison de ton père se fût ouverte pour moi, connaissant qui je suis, peut-être aurais-je pu consentir à mon bonheur. Mais te devoir à un vol encore ! Par une faute nouvelle ressusciter l'ancienne, te faire commettre quelque chose qui ressemblerait à ce que j'ai fait, te rendre digne ainsi d'un châtiment analogue au mien, et aboutir à ceci, moi, honnête homme, que toi, vierge parfaite, tu sois enfin la concubine d'un repris de justice ? Non ! non ! non ! Retourne d'où tu viens, à ton père, à l'estime, aux sommeils sans mauvais rêves. Va-t'en, te dis-je ! Je veux que tu t'en ailles.

GENEVIÈVE

Vous ne m'aimez donc pas, Valentin ?

VALENTIN

Ah ! l'insensée !... que j'adore !

GENEVIÈVE

Eh bien ! je ne vous quitterai pas. Ah ! parlez, prouvez, ayez raison, n'importe, je sais ce que je dis, moi aussi : on ne chasse pas sa femme.

VALENTIN

Ma femme, soit. Comme telle, obéissez. J'estime que votre présence ici peut être mauvaise, et, prolongée, serait coupable. Retirez-vous, je l'exige.

GENEVIÈVE, après une prière muette.

C'est bien, je m'en vais. (Elle fait quelques pas.) Et vous, que ferez-vous ?

VALENTIN

Je partirai.

GENEVIÈVE

Sans me revoir ?

VALENTIN

Sans vous revoir.

(Geneviève monte vers la porte, pour reprendre son chapeau et son manteau. Pendant que Valentin s'assied, accablé, sans tourner la tête, sur le divan, elle met le manteau et le chapeau lentement. Tout à coup, elle aperçoit le réchaud allumé, respire le gaz qui se dégage, jette son manteau, et revient brusquement à Valentin.)

GENEVIÈVE

Vous voulez vous tuer.

VALENTIN

Moi! Quelle idée!

GENEVIÈVE

Ne mentez pas! Cet appareil... Et tout à l'heure, quand je suis entrée, la fenêtre que vous avez ouverte... Vous avez craint pour moi... Jurez-moi que vous n'allez pas mourir.

VALENTIN

Je pars. Voilà tout.

GENEVIÈVE

Ah! soit, je vous crois. (Pendant que Valentin, assis, ne peut la voir, elle va vers la porte, en retire la clef, redescend, la jette par la fenêtre, et ferme sans bruit la croisée. Puis elle revient sur le devant du théâtre, et s'assied à côté de Valentin, de façon à lui cacher autant que possible la fenêtre fermée. — Très caressante :) Puisque vous partez, puisque je ne dois plus vous revoir jamais, jamais! gardez-moi encore quelques instants auprès de vous?

VALENTIN

Non, il est temps.

(Il veut se lever.)

GENEVIÈVE

Restez. Je vous promets de m'en aller bientôt. (Elle s'assied sur une chaise basse, près du divan.) Laissez-moi là, très peu de temps.

VALENTIN

Vous le voulez?

GENEVIÈVE

C'est la dernière fois que je regarde vos yeux. (Geneviève s'accoude au divan. — La nuit se fait pendant cette tirade, très lentement.) Comme nous aurions été heureux, Valentin ! Dis? Ah! quelle union, si la cruauté des choses ne nous avait pas désunis. Mon cœur dans ton cœur, ton esprit guidant le mien, comme fait un frère aîné ! mes heures compagnes de tes heures! C'est ici que nous aurions vécu. Qu'elle est charmante, notre maison! Oh! ne la regarde pas, ne regarde que moi. Il y a des fleurs, tant de fleurs, que l'on est un peu oppressé par les parfums. Le soir qui vient enveloppe les choses comme d'une vapeur; mais ce n'est pas une vapeur, c'est l'ombre, qui est la fumée du jour éteint. Tu aurais travaillé, là; je serais venue souvent, sans faire de bruit, mettre ma tête sur ton épaule, pour lire ce que tu viens d'écrire. Tu ne te serais pas fâché. Tourne ta tête par ici. Je serais restée là, longtemps, comme endormie.

(Valentin regarde Geneviève avec ivresse.)

VALENTIN, en sursaut.

Geneviève! qu'as-tu? Et moi-même? (Il se lève.) Comme mon front est lourd ! (Avec un cri :) Ah! tu as fermé la fenêtre !

(Il se précipite, un peu chancelant.)

GENEVIÈVE, le devançant.

Oui — et tu ne la rouvriras pas!

VALENTIN, courant à la porte.

Fermée aussi!

GENEVIÈVE

J'ai jeté la clef.

VALENTIN, très affaibli.

Fais-moi place!

GENEVIÈVE

Non. Tu meurs, je meurs. Tu as des raisons, j'ai les mêmes.

VALENTIN

Écarte-toi.

GENEVIÈVE

Tu me briserais les bras que tu n'ouvrirais pas cette fenêtre ! — Tu n'as plus de force, d'ailleurs.

VALENTIN, courant vers l'appareil.

Ah !

GENEVIÈVE, devant lui.

Non.

VALENTIN

Mais le temps passe ! Mais une minute de plus peut être fatale !

GENEVIÈVE

Tant mieux.

VALENTIN, la saisissant.

Laisse-moi passer, te dis-je.

GENEVIÈVE, tombant dans ses bras.

Oh ! permets que je meure avec toi, Valentin !

VALENTIN

Non, quitte cette noire folie de vouloir me suivre. Tu m'aimes, je suis heureux. Va-t'en.

GENEVIÈVE

M'en aller ? A quoi bon ? Si je te quittais maintenant, est-ce que je ne me tuerais pas tout à l'heure, hors d'ici, dès que tu serais mort ?

VALENTIN

Dieu !

GENEVIÈVE

Comment veux-tu que je vive, si tu ne vis plus ? Puis, réfléchis, si je restais seule, mon père, un jour, pourrait exiger que je fusse la femme d'un autre.

VALENTIN

Toi, à un autre!

GENEVIÈVE

Ah! tu vois bien qu'il faut que je meure!

VALENTIN

Eh bien! je vivrai. Nous partirons.

GENEVIÈVE

Tu me trompes. Et puis, partir, c'est impossible, tu me l'as bien expliqué, il y a un instant. Si loin que nous allions, nous serions suivis par la méchanceté des hommes. Quittons-les, ensemble, délivrons notre amour de leur haine. Je t'adore, mourons.

VALENTIN

Oh! ne me tente pas. C'est un crime que tu me demandes.

GENEVIÈVE

C'est le bonheur que je t'offre. Dans le pays où nous serons bientôt, les hommes, rapprochés de la divinité, ne sont plus mauvais. Là, nous ne trouverons personne pour nous reprocher les fautes passées, et rien ne nous rappellera nos épreuves d'un jour, que l'extase éternelle qu'elles nous auront méritée.

VALENTIN, presque défaillant.

Tu le veux! tu ne regrettes rien?

GENEVIÈVE

Je regrette de n'avoir pas deux existences à donner en même temps que la tienne.

VALENTIN

Eh bien! viens! je t'emmène! (Il la tient étroitement embrassée, et parle au-dessus d'elle, le regard au ciel.) O Père, absolvez-nous! absolvez-moi de vous rendre votre ange avant

l'heure que vous aviez marquée, — mais c'est qu'elle a raison, c'est que nous ne pouvons plus vivre, — et pardonnez aussi dans votre justice, qui est la clémence, à la sévère justice des hommes. (Pendant que Valentin laisse retomber ses bras, et se sent, comme Geneviève, appesanti déjà par l'asphyxie, on entend des pas et des paroles — et le bruit d'un marteau de porte.) Entends-tu? on frappe.

GENEVIÈVE, un peu haletante.

On ne pourra pas entrer; en venant, j'ai poussé la grille, pour qu'on ne pût pas nous surprendre. (On frappe encore.) Oh! elle est très solide, ils ne la briseront pas. Comme il fait sombre! Conduis-moi là... là...

SUCHOT, au dehors.

Ils doivent être ici!

VALENTIN, secouant sa léthargie.

C'est ton père! Ah! tu vois, Dieu ne veut pas que tu meures!

GENEVIÈVE

Reste! Vivants, nous serions séparés. Laisse-les, reste auprès de moi.

SUCHOT (La voix de).

Rompez les barreaux.

GEORGES (La voix de).

Impossible!

VALENTIN

Je te dis que la vie te rappelle!

GENEVIÈVE, s'accrochant à lui.

Ah! ne me quitte pas, la vie, ce serait la mort.

GEORGES

Aucune lumière! ils se sont enfuis.

VALENTIN, brusque et la repoussant.

Attendez! par ici! je viens!

GENEVIÈVE

Non! tu n'iras pas! Tiens, écoute, plus de bruit, ils sont partis.

VALENTIN

Ou c'est, peut-être, que déjà nous n'entendons plus.

GENEVIÈVE

Oh! ils sont partis, ils nous cherchent plus loin. Tu vois bien que la mort nous est permise. S'il ne fallait pas que je meure, ils auraient enfoncé la porte, ou quelque autre chose serait survenue. Mais non, non... nous sommes seuls. Ah! comme nous sommes bien plus sauvés que si ces planches avaient volé en éclats! (Elle l'amène vers la fenêtre.) Viens là, près de la fenêtre — pas trop près. (Enlacés et debout sur les escaliers de la fenêtre, la lumière de la lune, versée par la fenêtre, les enveloppe d'azur et de rêve.) Vois-tu le ciel à travers la vitre?

VALENTIN

Oui.

GENEVIÈVE

Comme il est bleu! et doux! et clément!

VALENTIN

Clément? tu crois? — Tu souffres!

GENEVIÈVE

Non! je vis plus lentement, c'est tout. L'heure délicieuse se prolonge. Je suis comme j'étais hier, tu te souviens, quand je passais devant ta maison.

VALENTIN, assis près d'elle.

Oui, tu m'as raconté.

GENEVIÈVE

C'était un pressentiment : ta maison qui était blanche comme une belle tombe.

VALENTIN

Et l'étoile! qui était comme un paradis!

GENEVIÈVE

Oh! c'est le paradis... Regarde... nous vois-tu, là-haut?

VALENTIN

Je n'y vois plus.

GENEVIÈVE

Moi non plus. Tu comprends, nous montons, l'étoile se rapproche, c'est ce qui nous aveugle.

VALENTIN, *se levant, extasié.*

Oui, nous montons.

GENEVIÈVE

Ensémble! Tes bras me soulèvent, je ne souffre plus.

VALENTIN

Tu as souffert?

GENEVIÈVE

Presque pas. — Mais viens donc!

VALENTIN

Me voici!

GENEVIÈVE, *comme appelant de loin.*

Valentin!

VALENTIN, *obéissant.*

Oui, Geneviève.

(*Délicieusement embrassés, ils tombent sur le divan. Ils expirent dans la clarté.*)

FIN DU DERNIER ACTE

LES MÈRES ENNEMIES

DRAME EN TROIS PARTIES

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Ce drame, représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Ambigu, le 18 novembre 1882, avait été refusé par douze directeurs de théâtre. L'auteur le gardait depuis neuf ans dans un tiroir. lorsque Madame Sarah Bernhardt, en ayant pris connaissance, résolut de le mettre à la scène sur le théâtre que dirigeait son fils, M. Maurice Bernhardt. Trois mois après, joué par la très belle tragédienne Agar et par Damala, acteur élégant et passionné, il remporte un succès triomphal, qui se maintient à Paris pendant plus de cent représentations, — succès d'enthousiasme littéraire et succès d'argent (il faut insister sur ce point, pour répondre à quelques personnes qui prétendent que le grand public ne prend pas intérêt aux pièces littéraires); et il ne fut pas représenté par Mme Agar moins de trois cents fois dans les départements, en Algérie, en Tunisie et à l'étranger.

LES MÈRES ENNEMIES

PERSONNAGES

ANDRÉ BOLESKI.
RHODZKO.
ÉTIENNE BOLESKI.
IVAN BOLESKI.
MONSIEUR LE STAROSTE.
UN TARTARE.
LE PÈRE DOMINIQUE.
UN RABBIN.
MONSIEUR LE PANETIER.
MONSIEUR LE PORTE-ÉTENDARD.
LE SYNDIC du couvent des Bernardins.
LE COLONEL VLADIMIROFF.
UN DANSEUR.
UN GEOLIER.
UN BOURGEOIS.
UN GENTILHOMME.
UN CHAMBELLAN.
UN SERVITEUR.
UN PAYSAN.

ÉLISABETH BOLESKA.
SOPHIA IVANOWNA (SONYA).
TZORYL.
HÉLYONNE.
CATHERINE II.
COMTESSE PLATOW.
UNE BOURGEOISE.

GENTILSHOMMES POLONAIS, OFFICIERS RUSSES, PAYSANS ET PAYSANNES POLONAIS, BOURGEOIS, BOURGEOISES, ENFANTS DE CHOEUR, ETC., ETC.

PREMIÈRE PARTIE

(1774)

PREMIER TABLEAU

La cour d'honneur du château de Mikalina, très vaste, vieille, solennelle. — A droite, au premier plan, un très large et très haut escalier monte vers la terrasse du château, où l'on voit trois portes de bronze. Au delà de l'escalier, une petite entrée basse, ogivale. Vers la gauche, une chapelle. — A gauche, au deuxième plan, la grande porte qui ouvre dans la cour seigneuriale. — Les murs crénelés de l'enceinte sont visibles, en hémicycle; des arbres au delà des créneaux; forêt au loin. — Il y a, au premier plan à gauche, une lourde table de pierre, et un fauteuil de pierre; sur la table, un grand registre aux fermoirs de fer, un encrier massif, des cruches de métal et des hanaps; tout près de la porte d'entrée, un tonneau en perce. — La façade du château est tendue d'étoffes noires, où se détachent des croix noires et blanches. — C'est le matin, un matin gris. — Au lever du rideau, pendant que l'orgue de la chapelle fait entendre l'hymne religieux et guerrier de Pologne, des paysans, des serviteurs qui n'ont pas pu trouver de place dans la chapelle, sont agenouillés au fond. — A droite, se tient debout, les têtes couvertes, un groupe sordide, habillé de longues lévites noires et jaunes: ce sont les juifs du domaine qui n'ont pas pénétré dans le temple chrétien. — On entend quelquefois le bruit d'un galop de cheval ou celui d'un carrosse; et peu après, on voit des hôtes en retard entrer dans la cour, par la grande porte; ceux qui sont vêtus de l'habit seigneurial s'approchent de la table de pierre, signent leur nom sur le registre, vident un hanap que leur présente un serviteur, entrent dans la chapelle après s'être signés. L'orgue ne cesse pas de chanter.

SCÈNE PREMIÈRE

RHODZKO, TZORYL

Rhodzko sort de la chapelle. Il a trente ans, la face dure, les cheveux roux Costume noir.

RHODZKO

La cérémonie s'achève. Dès que les hôtes auront quitté le château, vous retirerez ces tentures.

UN SERVITEUR

Oui, Monsieur l'intendant.

RHODZO

Ensuite, vous et tous les autres domestiques, hommes et femmes, vous vous assemblerez devant celle des portes du château qui domine la route de Pruzani. Vous ne tarderez pas à voir venir une voiture de voyage; alors prosternez-vous, le front contre terre, en poussant des cris de bienvenue.

UN AUTRE SERVITEUR

Qui donc arrive, Monsieur?

RHODZKO

Vous le saurez, quand celui qui arrivera vous aura permis de vous relever.

(Tzoryl descend le grand escalier. Quatorze ans, joli, rose, avec des boucles blondes. Un costume éclatant de soie rouge et verte, où sont brodés des fleurs et des oiseaux. Il a sur l'épaule un pigeon familier.)

TZORYL, à son oiseau.

Prends exemple, Gris-d'argent, mon bien-aimé! Si jamais d'humble ramier que tu es, il t'arrive de devenir corbeau ou épervier des montagnes, ne manque pas de prendre des airs de hauteur envers les pigeons, tes anciens semblables, et même, à l'occasion, houspille-les bravement du bec et de la griffe.

RHODZKO

Tu parles, Tzoryl?

TZORYL

Je réponds à mon oiseau qui me contait une histoire. Interroge-le, il te la dira.

RHODZKO

Tu veux m'irriter, enfant?

TZORYL

Oh! le puis-je? je suis si peu de chose. Tout petit, des Kosaks du Dnieper m'ont rapporté d'une expédition lointaine, dans un berceau de jonc décoré de verroteries enfilées, puis ils m'ont cédé pour une chemise de soie amaranthe à un gentilhomme lithuanien, qui me donna au castellan de Mikalina en présent de nouvelle année parce que j'avais la grâce mignonne d'un jouet et que volontiers on m'aurait mis sur quelque étagère entre un magot de la Chine et une figurine du Japon.

RHODZKO

Tu ris, prends garde.

TZORYL

Mais, si je suis indigne de ta colère, je ne la craindrais pas. J'ai appris la douceur avec les tourterelles et le courage avec les aigles.

RHODZKO

Tzoryl, l'office d'oiselier m'a toujours semblé inutile dans la maison d'un gentilhomme polonais.

TZORYL

Oui, les oiseaux t'inquiètent. Tu sais qu'ils sont curieux et bavards. Ce qu'ils disent, tu ne l'entends pas, parce qu'il faut, pour les comprendre, être innocent et doux comme eux-mêmes, mais tu crains que leur ramage ne babille à l'oreille des autres? Tu as raison. Le soir, quand

je me couche dans la volière, auprès des colombes ensommeillées qui roucoulent tout bas et des perruches qui gazouillent en rêve, une jeune corneille, en becquetant mes cheveux, me tient mille discours.

RHODZKO

Ah! Et que dit-elle?

TZORYL

Elle dit qu'un serviteur du comte André Boleski, naguère le plus humble des serfs et devenu le chef et le tyran des autres domestiques, ne semble pas satisfait encore de sa rare fortune, car elle le rencontre parfois dans les plus sombres retraites de la forêt, seul, l'air obscur et se parlant bas comme quelqu'un qui complote une entreprise de colère et de rébellion. Elle se défie de cet homme né violent et farouche, qui a rapporté de France, où il accompagna jadis le père de notre maître, des rêves et des ruses; qui courbe trop le front devant les seigneurs, comme s'il raillait les droits de leur seigneurie, qui s'agenouille en ricanant dans les chapelles comme s'il méprisait le prêtre et défiait Dieu. Elle raconte qu'il s'introduit souvent dans les huttes paysannes et qu'il donne là d'étranges conseils, qu'elle l'a surpris, lisant en secret puis déchirant des lettres apportées par des messagers inconnus qui repartaient aussitôt; et ce matin même, elle l'a vu, dit-elle, sourire méchamment — tiens, comme tu souris — pendant que Madame Élisabeth Boleska, accoudée à sa fenêtre, interrogeait au loin la route déserte par où le maître ne revient pas.

RHODZKO

Je te chasserai, Tzoryl, et je ferai briser ta volière.

TZORYL

Non. Le jeune seigneur aime trop mes oiseaux. Ce sont ses petits compagnons. Ils le suivent quand il court,

ils se posent sur ses bras quand il s'arrête, comme sur les branches d'un jeune arbrisseau. L'autre jour, on ne savait où il était, dans le verger, dans le bois peut-être, très loin; j'ai dit à Gris-d'argent : « Va le chercher », et c'est l'oiseau qui a retrouvé l'enfant. Ma volière brisée, Monsieur Étienne serait triste, et un chagrin de son fils est la seule chose que la comtesse ne pardonnerait à personne. D'ailleurs, chasse mes oiseaux si tu l'oses! je les suivrai. La forêt, c'est une volière plus grande. Je me ferai un nid dans les arbres, comme les palombes, ou je dormirai avec les rouges-gorges dans quelque creux du rocher. Votre pain de froment, je n'en aurai pas besoin, tant que les sorbiers auront des sorbes rouges; le pinson m'apprendra à me contenter de graines, le rossignol à me nourrir de fourmis volantes. Et je ne regretterai même pas la chapelle ni le père Dominique. Car j'ai ma manière de prier. A peine éveillé, je dis un *pater* à mon alouette préférée, elle s'envole, elle monte tout droit vers la lumière, avec de petits cris, comme une fusée qui chante, elle plane, elle se perd dans le bleu sacré du ciel, du côté où est le bon Dieu, et quand elle redescend, mon message rempli, elle m'apporte un peu de pardon et d'espérance dans la clarté de son joli chant. Allons, c'est dit, tu me renvoies et nous n'avons plus qu'à instruire Madame Élisabeth Boleska...

RHODZKO

La voici, Tzoryl. Plus un mot. (En effet, il se produit un bruit dans la chapelle, comme des gens qui se lèvent à la fin d'une cérémonie. L'orgue invisible chante un hymne sévère. Les serviteurs restés dehors se rangent et font la haie. Des gentilshommes commencent à sortir de la chapelle. Rhodzko continue d'un ton doux pendant que le cortège entre dans la cour:) Et rassure-toi, enfant. Je ne te chasserai pas. Si tu es bavard comme tes chardonnerets, tu es joli comme eux. Je te ferai venir d'Espagne ou des Grandes Iles des colibris et des cardinaux pour embellir ta volière. Car tu me juges mal, et ta corneille ne sait ce qu'elle dit. Tiens, devine à quoi je songeais, ce matin précisément, en

regardant la comtesse? A une bonne nouvelle dont je suis le messager.

TZORYL, à son oiseau.

Que dis-tu de cela, Gris-d'argent?

RHODZKO

Eh bien?

TOZRYL

Gris-d'argent croit que tu me trompes. Ce n'est pas le Corbeau qui rapporta la branche d'olivier.

SCÈNE II

LES MÊMES, ÉLISABETH BOLESKA, LE JEUNE ÉTIENNE BOLESKI (six ans), MONSIEUR LE STAROSTE, MONSIEUR LE PANETIER, MONSIEUR L'ÉCHANSON, MONSIEUR LE PORTE-ÉTENDARD ET D'AUTRES GENTILSHOMMES, DES PAYSANS, UN RABBIN, DES JUIFS; LE PÈRE DOMINIQUE ET DES ENFANTS DE CHŒUR, qui restent debout à la porte de la chapelle.

(Tous les personnages font d'abord la haie. Élisabeth Boleska, tenant son fils par la main, traverse la cour et monte le grand escalier. La foule la suit et s'échelonne sur les marches. La comtesse, dès qu'elle est sur la terrasse, se retourne et lève les bras. Elle a trente ans. Elle est en deuil. Elle domine toute l'assemblée.)

ÉLISABETH, sur le seuil.

Messieurs mes frères, amis et serviteurs, au nom du comte André Boleski, mon mari, qui est absent, et du comte Étienne Boleski, mon fils, qui est petit, je vous remercie d'avoir choisi la chapelle de leur château pour y célébrer l'illustre jour de détresse où les meilleurs de nos frères, après avoir combattu depuis l'aurore, tombèrent au soleil couchant, avec la fortune de la Pologne. Hélas! c'est un temps lugubre que le temps où nous sommes. La dernière défaite de Pulawski a livré la République aux fringales cupides de la tzarine, de l'empereur et du roi. Trois hyènes maudites ont démembré la sanglante suppliciée; et la volonté du lâche Stanislas-

Auguste, d'autant plus lourde qu'elle est elle-même opprimée, règne sur la Pologne et sous la Russie, comme un portefaix surchargé piétinerait un reste de cadavre. Cependant, si notre seigneur était parmi nous, vous ne partiriez pas sans avoir pris place à notre table hospitalière, ni sans avoir bu longuement à notre vieille gloire éteinte avec les aïeux, — que les fils rallumeront! Mais l'épouse solitaire doit vous dire adieu sur le seuil de la maison que vous avez honorée.

MONSIEUR LE STAROSTE

Vous avez bien parlé, Madame Élisabeth Boleska. Pourtant, nous ne vous quitterons pas sans que vous ayez entendu notre plainte.

ÉLISABETH

Votre plainte?

MONSIEUR LE STAROSTE

Oui. (Elle descend l'escalier. Tous ont reculé lentement vers la table de pierre. — Le Staroste, désignant un homme à sa gauche :) Celui-ci est un serf. Il représente en ce lieu les trois mille laboureurs de vos champs et les huit cents bûcherons de vos forêts.

ÉLISABETH

Je salue mes paysans.

MONSIEUR LE STAROSTE, désignant un homme à sa droite.

Celui-là est un juif, un rabbin; il a été envoyé ici par les juifs nombreux qui trafiquent dans vos bourgs et dans vos villages.

ÉLISABETH

Je recommande au pardon du Seigneur les juifs de mon domaine.

MONSIEUR LE STAROSTE

Moi, je vous parle au nom de tous les gentilshommes de ce district. Vous me connaissez. Je ne le cède en noblesse ni en opulence à aucun magnat de la Couronne ou

de Lithuanie. Cependant j'ai promis d'être, le jour où la Pologne qui a été libre voudra le redevenir, l'allié de votre mari et le serviteur de sa fortune. Pourquoi l'ai-je promis? Sachez-le. La délivrance de notre terre ne sera pas l'œuvre d'un jour; la tâche en doit être confiée à des familles en qui elle se continuera de mâle en mâle, ainsi que se transmet l'héritage. Or, le ciel qui vous a envoyé un fils ne m'a donné qu'une fille. Je me suis donc soumis à un père plus heureux.

ÉLISABETH

Nous savons cela, Monsieur le Staroste; nous savons en outre qu'Hélyonne, votre fille, grandit pour être la femme de notre fils Étienne. Que Notre-Dame les aime!

MONSIEUR LE STAROSTE

Qu'ils l'implorent, et qu'elle les exauce! — Voilà donc qui nous sommes, moi, ce paysan et ce juif. Voici maintenant ce que nous avons à vous dire. (Un silence.) A ceux-ci qui sont les serviteurs-nés de votre mari, à nous gentilshommes qui sommes ses courtisans et ses amis, le même soupçon est venu : nous pensons que notre seigneur le comte André Boleski, fils des Woïevodes de Grodno, castellan de Pruzani par son père, et castellan de Mikalina par le vôtre, est un traître.

ÉLISABETH

Maudit soit celui en qui un tel souci est né! Malheur à celui qui a prononcé cette parole! J'atteste la Vierge mère, sainte reine de Pologne...

MONSIEUR LE STAROSTE

Nous approuvons votre colère, Madame Élisabeth, et n'en sommes pas offensés. Mais, calmez-vous et répondez. Pourquoi le comte Boleski, il y a six ans, n'a-t-il pas signé l'acte de la Confédération de Bar?

ÉLISABETH

Il a été abusé par les feintes promesses du roi Stanislas.

MONSIEUR LE STAROSTE

Pourquoi n'a-t-il pas fait campagne avec les nôtres?

ÉLISABETH

Il était à Varsovie, prisonnier.

MONSIEUR LE STAROSTE

Pourquoi, redevenu libre après notre défaite, n'a-t-il assisté à aucune des diétines tenues dans ce district?

ÉLISABETH

La rébellion de ce district n'eût abouti qu'à la défaite. Nous ne pouvons rien sans l'aide de toute la République.

MONSIEUR LE STAROSTE

Pourquoi n'a-t-il pas noué des alliances avec les nobles des autres palatinats?

ÉLISABETH

Il a dû le faire.

MONSIEUR LE STAROSTE

Il a quitté la Grande-Pologne et n'est pas venu en Lithuanie.

ÉLISABETH

Eh bien! par lettres!

MONSIEUR LE STAROSTE

Il n'a pas écrit.

ÉLISABETH

Qui vous l'a dit?

MONSIEUR LE STAROSTE

Ceux-là mêmes auxquels il aurait dû écrire.

ÉLISABETH

C'est qu'il ne croit pas l'heure venue d'un soulèvement général.

MONSIEUR LE STAROSTE

En l'attendant, il pourrait vivre parmi nous. Depuis quand un seigneur de Mikalina ne chasse-t-il plus avec ses amis le héron des marécages ou les loups-cerviers et les ours de la Bruyère-Noire, et n'aime-t-il plus à boire jusqu'au matin dans les grands festins fraternels?

ÉLISABETH

Il a vécu à l'étranger, pour le service de notre cause. En France d'abord.

MONSIEUR LE STAROSTE

Pendant six mois.

ÉLISABETH

En Angleterre.

MONSIEUR LE STAROSTE

Quelques semaines.

ÉLISABETH

En Autriche. Et maintenant...

MONSIEUR LE STAROSTE

Maintenant, il est en Russie, et vous le savez bien, vous qu'il abandonne et oublie, en même temps que son pays!

ÉLISABETH

Par la vraie mère du Rédempteur, je crois que vous osez me plaindre! Insulter à ce point, sur le seuil de sa propre maison, vous, celui dont vous avez toujours mangé le pain, vous, celui dont vous avez cent fois béni l'hospitalité! Mais, rappelez-vous donc, ingrats, quel

homme c'est que le comte Boleski? Lequel d'entre vous, paysans, lui a demandé un allègement de redevance, qu'il n'ait pas accordé? Pour lequel d'entre vous, gentilshommes, a-t-il refusé de toucher à son épargne? En lui seul revivait la largesse des antiques palatins, et vous reconnaîtrez en lui leur courage quand se lèvera l'aurore de la nouvelle guerre.

MONSIEUR LE STAROSTE

S'il n'a pas changé, qu'il revienne.

ÉLISABETH

Il reviendra.

MONSIEUR LE STAROSTE

Quand?

ÉLISABETH

Dans un mois.

MONSIEUR LE STAROSTE

Vous en êtes sûre?

ÉLISABETH

Je le dis.

MONSIEUR LE STAROSTE

Sur la tête de votre fils, vous êtes prête à le jurer?

ÉLISABETH

Sur la tête de mon fils Étienne Boleski, je le jure! Et que cet enfant meure si avant un mois il n'a pas embrassé son père.

MONSIEUR LE STAROSTE

Ceci nous suffit, Madame; l'absence de votre mari était la cause majeure de nos soupçons. Qu'il reparaisse! vous nous verrez, pleins de respect pour le maître revenu, rougir de nos doutes et en implorer le pardon.

ÉLISABETH

Ce jour-là, Messieurs mes frères, j'intercéderai pour vous.

(Élisabeth, avec ces paroles, les congédie d'un grand geste. Tous sortent à reculons, l'air repentant, par la grande porte. Élisabeth garde longtemps sa fière attitude. Dès qu'elle est seule, elle défaille, court à son fils, le prend dans ses bras, s'agenouille, parle avec des sanglots.)

SCÈNE III

ÉLISABETH, ÉTIENNE, puis PLUSIEURS SERVITEURS sur la terrasse, puis RHODZKO, puis ÉTIENNE

ÉLISABETH

Oh! ne meurs pas, ne meurs pas, mon Étienne! Tu ne mourras pas, dis-le moi. Elle comprendra, la très chère Vierge, qu'il m'a fallu mentir pour maintenir l'honneur de ma maison, et, comme elle est mère aussi, elle ne me prendra pas mon enfant. Bienheureux Anges! si tu allais moûrir!

ÉTIENNE

Mère, vous me serrez trop fort.

ÉLISABETH

Je t'ai fait du mal? Réponds, est-ce que tu souffres? Tu n'es pas malade au moins?

ÉTIENNE

Non, mère. Mais vous, pourquoi pleurez-vous? Si vous êtes malade, je le serai aussi, et je ne veux pas que vous ayez du chagrin.

ÉLISABETH

Non. Je n'ai pas de chagrin. Tu vois, je ris; embrasse-moi, va jouer. (L'enfant s'éloigne.) Oh! c'est du démon que m'est venue cette pensée. Mauvaise mère, ne pouvais-tu jurer par ta vie? Cela aurait suffi. Ils t'auraient crue. Et toi, que tu vives ou non, cela importe peu — puisqu'il ne reviendra pas. Cinq années, si longues! Quelques

lettres d'abord. Puis aucune nouvelle. L'abandon, la solitude. Oh! l'ingrat, tant aimé! (Des serviteurs sont entrés sur la terrasse, portant des échelles, et commencent à retirer les tentures de deuil.) Que faites-vous là? Qui vous a commandé de retirer ces tentures?

UN DES SERVITEURS

Monsieur l'intendant, Excellence.

ÉLISABETH

Rhodzko?

LE SERVITEUR

Monsieur Rhodzko, oui..

RHODZKO

Mon zèle pour le service de votre Excellence est la seule cause de ma faute; je n'ai fait que prévenir des ordres probables. Ces murs tendus de noir auraient paru d'un fâcheux augure à Monsieur le Comte le jour où il rentre dans sa demeure.

ÉLISABETH

Le comte revient!

RHODZKO

Vous l'ignoriez, madame?

ÉLISABETH

Quelle idée avez-vous, Rhodzko? J'attendais votre maître. N'étiez-vous pas là, il y a un instant, quand j'ai promis son retour à nos hôtes? Mais je croyais bon que le comte tout d'abord nous retrouvât fidèles à nos vieilles coutumes. Vous avez mieux pensé peut-être. (Aux serviteurs :) Continuez. (A l'écart, très troublée :) Sans m'avoir prévenue? Il a écrit à cet homme, et ne m'a pas écrit? Oh! la lettre se sera égarée. Qu'importe, d'ailleurs, il revient! Pourquoi donc ne suis-je pas heureuse, tout à fait heureuse? Mais si, je le suis. Ce que je prends pour de l'inquiétude, c'est de la surprise. Et puis, c'est que mon fils n'est pas là. Étienne! Étienne!

ÉTIENNE

Mère!

ÉLISABETH

Ah! tu lui ressembles, je t'adore! Écoute, tu ne sais pas? tu vas voir ton père. Ah! c'est Notre-Dame qui m'a inspiré mon serment tout à l'heure. Tu vas voir le castellan de Mikalina, ton père! C'est un fier gentilhomme, un magnat. Mais ce n'est pas un vieillard comme Monsieur le Staroste. Il est jeune, il est beau; ah! il est charmant. Fais bien attention à ce que je vais t'apprendre. Dès qu'on aura baissé le pont, dès que les trompettes auront sonné comme pour la bienvenue d'un prince, toi, entre la double haie des serviteurs, tu marcheras le premier, avant moi! Car enfin tu es le petit seigneur de tout ce grand domaine; et d'abord tu baiseras la main du maître, puis, en courbant les genoux, et les yeux baissés, tu lui diras... Retiens bien ce qu'il faut dire.

ÉTIENNE

Oui, mère.

ÉLISABETH

Tu lui diras : « Monsieur le Castellan... »

ÉTIENNE

Monsieur le Castellan...

ÉLISABETH

« C'est une faible voix qui salue votre bon retour... »

ÉTIENNE

C'est une faible voix...

ÉLISABETH

« Qui salue... »

ÉTIENNE

Qui salue...

ÉLISABETH

Ah! tiens, non, je suis folle, tu lui diras : « Mon père »

et tu lui grimperas aux jambes pour te pendre à son cou! Mais oui, c'est vrai, je suis folle, folle de garder ces habits de deuil. Je ne suis plus une veuve à présent. C'est une robe de noces qui me sied aujourd'hui. Viens, mon Étienne, nous nous habillerons, je veux me faire belle, je veux te faire beau, pour qu'il soit fier de l'épouse que je lui ai gardée et du fils qu'il m'a donné.

(Elle monte vivement les marches. Au moment d'entrer dans le château, son fils entre les bras, elle s'arrête brusquement.)

RHODZKO

Qu'avez-vous, Madame?

ÉLISABETH

Rien. Cette croix blanche et noire, je ne m'attendais plus à la voir. Mais retirez-les donc, tous ces présages funestes, puisque je vais être heureuse!

SCÈNE IV

RHODZKO

Heureuse! Oui. Être à jamais délivrée d'un lâche ne sera-ce pas un bonheur en effet pour cette douce et grande femme? Cet homme qui va venir, ce comte André Boleski, qui est mon maître, je le connais. Depuis dix ans, je l'épie, ici, à Varsovie, à Pétersbourg, partout : une âme faible, incapable tout autant d'un forfait hardi que d'un sublime exploit, inégale à toute grandeur. Plus loin que le regard ne s'étend du sommet de la tour, la terre et les hommes lui appartiennent; s'il voulait, lui, magnat de Lithuanie, s'il osait vouloir quelque fière entreprise de délivrance, ses paysans lui feraient assez de soldats, et il trouverait vingt champs de bataille sans sortir de son domaine. Vainqueur, quel triomphe! Et il vaincrait! Car il a cette sainte épouse qui lui assure par ses prières la partialité de la Providence. Vaincu même, quelle gloire! Mais non, détourné de la patrie par une ambition mes-

quine, éloigné du foyer par une aventurière frivole et perverse, il abandonnera tout, la victoire possible, la gloire certaine, et jusqu'à son admirable femme, pour les faveurs d'une cour étrangère partagées avec cent autres et pour la beauté d'une coquette avide. L'imbécile! Eh bien! que sa volonté soit faite, puisqu'elle s'accorde avec la mienne. La maison, qu'il la renie, la patrie, qu'il la désavoue; que ses terres ne soient plus à lui, que ses paysans ne soient plus à lui, que ses gentilshommes eux-mêmes ne le reconnaissent plus pour leur chef. Alors, il faudra bien qu'ils en acceptent un autre. Oui, un autre, dont la puissance ignorée, longtemps accrue dans l'ombre, surgira devant eux, tout à coup. Et plus tard, personne ne se souviendra des bassesses anciennes, qui furent nécessaires; non, personne, pas même celle qui en aura souffert un jour, pas même Dieu! qui sera glorifié par ma victoire, quand je me dresserai dans mon orgueil, libérateur d'un peuple et plus grand qu'un roi.

(Il lève glorieusement la tête. André Boleski vient d'entrer et met la main sur l'épaule de Rhodzko qui, brusquement, s'incline dans une humilité obséquieuse.)

SCÈNE V

RHODZKO, ANDRÉ BOLESKI

André Boleski a trente ans. Un peu pâle. Vêtu non à la polonaise, mais à la mode de France, sans excès de frivolité cependant. Il est entré furtivement par la petite porte à droite. Pendant toute cette scène, le comte a l'air ému, presque craintif. On dirait qu'il ose à peine regarder autour de lui.

ANDRÉ BOLESKI

Rhodzko!

RHODZKO, à genoux.

Mon maître! Ah! cher seigneur! mais quoi, sans escorte! j'avais recommandé...

ANDRÉ BOLESKI

Bien, bien. Je suis entré par la poterne. Ma voiture a

suivi le chemin de traverse, entre les marécages. Reste. Je ne tiens pas à être salué. Ne donne pas l'éveil.

RHODZKO

Son Excellence paraît un peu troublée, inquiète ?

ANDRÉ BOLESKI

L'énervement d'un voyage long et pénible.

RHODZKO

Voici du vin, Monseigneur.

ANDRÉ BOLESKI

Oui, donne, j'ai soif. (Il s'assied pendant que Rhodzko lui verse à boire.) Rien n'a changé ici. Ces vieilles murailles se dressent toujours fièrement comme si elles ne devaient jamais tomber.

RHODZKO

En effet, Monseigneur, rien n'a changé, ici.

ANDRÉ BOLESKI

La comtesse a été prévenue de mon retour? (Rhodzo s'incline.) Elle a été surprise?

RHODZKO

Joyeuse.

ANDRÉ BOLESKI

Ah ! — Ainsi elle n'a aucun soupçon?

RHODZKO

Votre Excellence, en daignant me communiquer ses projets, ne m'avait pas permis de les révéler.

ANDRÉ BOLESKI

Tu es discret et fidèle. Dis à la comtesse que je l'attends.

RHODZKO

Son Excellence ne préfère pas...

ANDRÉ BOLESKI

Entrer dans le château? Non. Fais vite.

RHODZKO, après un pas vers l'escalier.

Excellence, voici Madame la comtesse.

ANDRÉ BOLESKI

Déjà ! Laisse-nous.

(Élisabeth paraît sur la terrasse. Elle a mis des habits de fête.

SCÈNE VI

ÉLISABETH, ANDRÉ BOLESKI

ÉLISABETH

André! Ah ! mon André! Laisse-moi, la tête sur ton épaule, les bras autour de ton cou, m'assurer de ta présence, me convaincre de mon bonheur. C'est toi, toi! Oh! c'est bien lui! Étienne va venir, on l'habille. Tu verras comme il est beau. J'ai bien pleuré, cruel! mais je t'adore pour ces larmes même, dont le souvenir centuple ma joie. Que disaient-ils donc, tes gentilshommes et tes paysans, et ces juifs aussi, que tu ne reviendrais pas? Mon espoir tenace affirmait ton retour. J'ai ordonné qu'on les rappelât. Ils vont venir te saluer, cher seigneur qui apportes le bonheur à ton foyer et la liberté à ta patrie.

ANDRÉ BOLESKI

J'apporte la liberté, en effet. Non pas à la Pologne, qui s'agite en vain dans ses rêves, mais à vous, Élisabeth.

ÉLISABETH

A moi? Quelle est cette parole? André, tu ne me regardes pas? Oh! André, que veux-tu dire?

ANDRÉ BOLESKI

Asseyez-vous. Écoutez-moi. Oui, là, asseyez-vous.

Depuis cinq ans, vous êtes seule, et vous souffrez dans cette solitude. Une telle vie, enfin, doit vous sembler lourde. Les tristesses que je ne puis effacer de votre passé, je veux du moins les épargner à votre avenir. Jeune, belle, vous pourriez rencontrer le bonheur encore, si vous n'étiez attachée à celui qui vous abandonne. Eh! bien, je vous délie. Je suis venu pour vous offrir et vous conseiller...

ÉLISABETH

Quoi donc?

ANDRÉ BOLESKI

Un divorce.

ÉLISABETH

Qui m'a calomniée? qui a menti? Oh! je comprends. Quelqu'un t'a dit qu'en ton absence j'ai gaspillé l'épargne de ta maison, laissé tes champs en friche, ou vendu à vil prix tes serfs et tes villages, pour payer des parures et des fêtes! On t'a conté peut-être que je n'ai pas su enseigner à ton fils la dévotion à Notre Dame ni le respect du nom de son père? Ou bien l'on t'a fait croire que, toi parti, un étranger a dormi dans le lit sacré où tu m'as faite épouse? Car un gentilhomme ne peut répudier sa femme que si elle est adultère, mauvaise mère ou voleuse.

ANDRÉ BOLESKI

Élisabeth! Je sais que, seul, je suis coupable.

ÉLISABETH, les bras ouverts.

Que Dieu soit donc loué, car voici ton pardon!

ANDRÉ BOLESKI, troublé.

Vous pourriez oublier mes fautes?

ÉLISABETH

Tu les rachèteras.

ANDRÉ BOLESKI

Je n'en ai pas le pouvoir, — ni la volonté.

ÉLISABETH

Ni la volonté! Ce divorce, c'est donc pour toi, pour toi seul que tu le désires? Ta pitié n'était qu'un prétexte! Tu ne veux plus de moi? Ah! ma tête se perd. Mais, André, rappelle-toi. Tu m'as aimée, jeune fille, dans la maison de mon père, tu me disais des paroles qui m'enivraient, que j'étais belle, que tu m'aimerais toujours. Mariés enfin, comme nous avons été heureux! Oh! les belles courses dans la chère forêt de notre domaine. Puis, le soir, tu t'accoudais à la table, près du foyer, sous la lampe, méditant des combats et des gloires; moi, tout près de toi, je filais, silencieuse. Et quand je levais mes yeux, j'admirais dans les tiens la fierté de ta pensée. Non, non, tu n'as pas oublié tant de paisibles joies et de belles espérances. Et le fils que tu m'as donné, ton fils qui sera là tout à l'heure, qui te parlera, qui te sourira, est-ce que tu ne songes pas à lui? Ah! cher père de notre enfant! je te défie bien de me quitter quand tu l'auras embrassé.

ANDRÉ BOLESKI

Je ne veux pas le voir. (A part:) Je crois qu'en effet je n'oserais plus, après.

ÉLISABETH

Tu ne veux pas le voir? Mais, pendant ces cinq années, quel homme es-tu donc devenu? Tu n'avais pas le cœur mauvais; tu étais seulement trop facile aux conseils. Je devine, quelqu'un te dirige, te pousse. Tu aimes une autre femme, peut-être? une étrangère! une Russe! que tu veux épouser? Mais, dites-moi donc que ce n'est pas vrai!

ANDRÉ BOLESKI

Pardon.

ÉLISABETH

Oh !

(Rhodzko passe au fond. Il observe le comte et s'éloigne après un geste de colère et de dédain.)

ANDRÉ BÒLESKI

Il le faut, cependant. (Il hésite, il va vivement vers la table, se verse un plein verre de vin et l'avale d'un trait.) Élisabeth, ne prolongeons pas ce supplice. Vous comprenez maintenant qu'une séparation légale est nécessaire? Elle importe à mon bonheur et à votre repos. Si vous le voulez, elle existe dès à présent. J'ai formé une demande en divorce; il fallait la fonder sans rien alléguer qui put entacher votre honneur; une différence de religion était un prétexte suffisant; j'ai abjuré la foi catholique. Il fallait aussi vous épargner les amertumes d'un procès; j'ai fait établir par une enquête habilement déroutée votre départ pour une destination inconnue. Je suis puissant, l'arrêt a été prononcé. Sans doute, rendu à votre insu, il est nul. Réclamez, paraissez seulement, nous sommes liés pour toujours, mais déclarez en quelques lignes que vous renoncez à votre droit d'appel, ou, plus simplement, signez la formule d'acquiescement que j'ai fait rédiger au bas de cet acte, expédiez l'arrêt approuvé au consistoire de Grodno ou de Troki — Troki est plus voisin — et le jugement devient définitif, et nous sommes libres, Madame. Naturellement l'arrêt vous assure la possession de la castellanie de Mikalina et des villages qui en dépendent, héritage de votre père, et votre fils n'appartient qu'à vous seule. Signez, Élisabeth.

ÉLISABETH

Non.

ANDRÉ BOLESKI

Vous refusez ?

ÉLISABETH

Je refuse.

ANDRÉ BOLESKI

Vous ferez révoquer l'arrêt?

ÉLISABETH

Oui.

ANDRÉ BOLESKI

Quoi! malgré l'aveu que je viens de vous faire, votre attachement fidèle...

ÉLISABETH

Comte André Boleski, vous vous en faites accroire! Je ne vous aime plus.

ANDRÉ BOLESKI

En ce cas, pourquoi ne pas signer?

ÉLISABETH

Le divorce est un crime.

ANDRÉ BOLESKI

Nos lois le permettent.

ÉLISABETH

Ma foi le défend. Qu'y gagnerais-je, d'ailleurs? Me jugez-vous femme à prendre un autre époux? Je suis de celles qui meurent dans le lit où elles se sont données.

ANDRÉ BOLESKI

Vous êtes de celles aussi qui ne doivent pas endurer un outrage. Songez qu'après le divorce mon amour pour une autre ne vous sera plus une offense.

ÉLISABETH

J'aime mieux être votre victime que votre complice.

ANDRÉ BOLESKI

Ainsi, votre orgueil s'accommodera...

ÉLISABETH

Mon orgueil le cédera à mon devoir, contracté devant Dieu! Vous, vous retournerez à Varsovie, ou à Pétersbourg, hélas! Vous serez le citoyen déloyal à sa patrie, le mari déserteur du foyer, le père renégat de son fils. Eh bien! moi du moins, épouse obstinée, je maintiendrai, autant qu'il sera en moi, la fidélité à la République, à la maison, à la race; et je sauverai de vous-même tout ce que vous ne pourrez pas en emporter d'ici.

ANDRÉ BOLESKI

Prenez garde! je trouverai des forces dans la colère pour vous contraindre à m'obéir.

ÉLISABETH

Elles se rompront contre ma volonté.

ANDRÉ BOLESKI

Peut-être. Vous êtes impérieuse et jalouse de vos prérogatives dans cette maison où vous avez commandé; il est des humiliations que votre fierté ne supporterait pas.

ÉLISABETH

Menaces.

ANDRÉ BOLESKI

Rhodzko!

RHODZKO, *sur la terrasse.*

Excellence?

ANDRÉ BOLESKI

La comtesse a ordonné de rappeler les gentilshommes et les paysans qui sont venus ce matin à Mikalina? Qu'on ne tienne aucun compte de ces ordres. (*Élisabeth fait un mouvement. Le comte l'observe. Elle se maintient.*) Désormais, vous n'obéirez à la comtesse que lorsque je l'aurai commandé.

ÉLISABETH

Oh! Monsieur!

RHODZKO

Que dois-je faire, Madame?

ÉLISABETH

Qui vous parle? Obéissez à votre maître. (Rhodzko s'éloigne.) Est-ce tout, Monsieur? Je me retirerai si vous n'avez pas en ce moment quelque autre outrage à me faire.

ANDRÉ BOLESKI, vaincu, plein de honte.

Allez, Madame. Oui, allez.

ÉLISABETH

Je vous jure, comte André Boleski, que j'ai pitié de vous.

(Elle entre dans le château.)

SCÈNE VII

ANDRÉ BOLESKI

Oh! je suis un misérable. Ce que je viens de faire, un serf ne l'eût pas fait. J'ai honte! (Il s'assied, accablé. Il se relève aussitôt.) Partons. Il me semble que si je revoyais Élisabeth, je mourrais. Puis tout, ici, les murs, les arbres, a l'air de me mépriser et de me faire des reproches. Ah! Sonya, Sonya, que suis-je donc devenu par vous et pour vous! (Il s'éloigne. Il s'arrête en regardant au loin, il parle très mélancoliquement.) Jadis, enfant ravi, j'ai joué dans ces bois; plus tard, j'y ai rêvé, jeune homme plein de foi et de pures espérances, écoutant les bûcherons émondeurs des vieux chênes, qui rythment de coups de hache dans le silence quelque mazurka monotone. C'est par cette porte que je suis entré, triomphant, le soir des belles noces, tandis que les serviteurs, sur le seuil, agitaient des bannières ou semaient des verdures, et que la cloche de la chapelle chantait la bienvenue aux époux, hélas! Et maintenant...

Allons! (Il va sortir. Une cloche sonne, il tressaille.) Oh! il m'a semblé que ce bruit me tintait dans le cœur. Va, tu sonnes en vain, petite cloche d'autrefois, tu n'évoqueras pas les anciens jours, ni les vieilles prières.

(Il monte à pas lents vers la porte. Étienne, doucement, a descendu le grand escalier et se trouve derrière André Boleski. Il s'approche encore, et, en riant, il tire le comte par le pan de l'habit.)

SCÈNE VIII

ANDRÉ BOLESKI, ÉTIENNE

ANDRÉ BOLESKI

Qu'est-ce? — Un enfant!

ÉTIENNE

Dites, Monseigneur, est-ce vous qui êtes mon père?

ANDRÉ BOLESKI

Mon fils! (Il le considère fixement, en reculant, puis il se précipite et l'embrasse.) Mon fils! Mon fils!

ÉTIENNE

Ah! bien, puisque vous êtes mon père, il faut que je vous dise ce que ma mère m'a appris. (Étienne s'éloigne un peu et s'agenouille, pendant que le comte, profondément ému, le regarde sans cesse. Étienne continue comme un enfant qui récite :) « Monsieur le castellan, c'est une faible voix... une faible voix... qui salue votre bon... votre... » Là, je ne me souviens plus. (Il se lève.) Mais ne me grondez pas. Si vous voulez savoir la fin, ma mère vous la dira. Elle est là, dans la salle. Allons, venez avec moi. (Il lui fait signe.) Venez plus vite. (L'enfant marche à reculons vers l'escalier. Le comte le suit, extasié. Ils montent. Un instant, André Boleski hésite. Étienne le prend par la main. Mais venez donc, mon père!

(Il l'entraîne. Ils disparaissent dans le château.)

FIN DU PREMIER TABLEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Une salle d'honneur dans le château de Mikalina. Boiseries anciennes, lourdes. — Au fond, trois porches, celui du milieu plus grand, ouvrant sur la terrasse de la cour seigneuriale. — A gauche, au premier plan, une large porte que surmontent des armoiries. — A droite, faisant face à la porte, une vaste cheminée où s'encadre le portrait du duc Jagiel en armes. — Au deuxième plan, une haute et étroite fenêtre. — Une chaire devant la cheminée. — Partout, des faisceaux d'armes, des têtes de bêtes fauves, des blasons peints; des banderolles, où l'on voit l'Aigle Blanche, remuent entre les poutres du plafond.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLISABETH, ANDRÉ BOLESKI, ÉTIENNE, puis RHODZKO

La grande porte du fond s'est ouverte lentement. Paraissent Élisabeth et André Boleski, elle penchée vers lui, entre une double haie de serviteurs sur la terrasse; Étienne marche à côté de son père, tenant dans ses bras des fleurs fraîchement cueillies. Tous trois s'avancent lentement. Les serviteurs s'éloignent. La porte se referme. Élisabeth, au bras de son mari, traverse à petits pas la salle dans la direction de la porte de gauche.

ÉLISABETH

Ne parlons plus de cela, André. L'épouse ne juge pas l'époux; elle garde la mémoire du bien qu'il a fait, ne se souvient pas du mal qu'il a voulu faire. (Regardant vers la fenêtre de droite :) Voyez comme il est beau, notre domaine! (Se tournant vers son fils qui joue avec les fleurs :) Et comme on y cueille des fleurs charmantes. Mais il sera plus beau encore, quand il sera libre. (Plus bas :) Bientôt, n'est-ce pas? puisque, dans une heure, tes gentilshommes et tes paysans viendront fêter ton retour, et que tu iras avec

eux, toi leur chef, dans la forêt, former le complot de délivrance!

ANDRÉ BOLESKI

Oui... oui.

ÉLISABETH

Viens donc, Étienne! et donne-nous un peu de tes fleurs.

(Ils sortent tous les trois par la porte de gauche. Pendant que l'enfant, qui marche le premier, partage entre son père et sa mère les fleurs qu'il a cueillies, Rhodzko apparaît au fond.)

RHODZKO

Tout mon rêve s'écroule. Le comte André Boleski, pardonné, rentre dans sa demeure. Le foyer l'a reconquis, la patrie va le reprendre. (Vers la fenêtre :) Et rien, toujours rien. Ah! Sonya Ivanowna ne m'aura pas cru, ou bien ma lettre ne lui a pas été remise.

SCÈNE II

RHODZKO, UN SERVITEUR

LE SERVITEUR

Monsieur l'intendant!

RHODZKO

Qu'est-ce?

LE SERVITEUR

Un carrosse de voyage s'est arrêté devant la porte du château. Une voyageuse demande l'hospitalité.

RHODZKO

Une voyageuse?

LE SERVITEUR

Voyez.

RHODZKO, près de la porte, avec un cri de joie.

Elle! enfin! (Au serviteur.) Préviens le comte, sur l'heure!

(Se ravisant :) Ou plutôt, préviens-le, mais sans te hâter. Va.

(Le serviteur sort à gauche. Paraît Sophia Ivanowna. Elle entre vivement, la porte se referme.)

SCÈNE III

RHODZKO, SOPHIA IVANOWNA

Sonya est toute jeune, blanche et rose, folle, ses cheveux clairs bouffant sous un feutre où tremble une plume rouge. Sous une pelisse de fourrure, elle porte une robe étroite de peluche rouge toute galonnée d'or.

SONYA, regardant autour d'elle, avec un petit rire.

Oh ! la sombre demeure ! (A Rhodzko :) Je veux parler au castellan.

(Elle va vers la cheminée.)

RHODZKO

Vous lui parlerez, Sophia Ivanowna.

SONYA

Ton nom ?

RHODZKO

Je suis Rhodzko.

SONYA

C'est vous qui m'avez écrit ?

RHODZKO

Oui, que si vous ne vous hâtiez pas d'accourir, le comte Boleski vous échappait à jamais.

SONYA

Qui êtes-vous ?

RHODZKO

Le serviteur du comte, et le vôtre, Madame.

SONYA

Eh bien, tu es hardi ! Où as-tu pris l'audace de t'adresser à moi, à l'insu de ton maître ?

RHODZKO

Je savais que vous n'étiez pas femme à repousser un complice tel que moi.

SONYA

Un complice ? Tu es fou, je pense.

RHODZKO

Disons : « un allié. »

SONYA

C'est pis encore. N'es-tu pas un serf?

RHODZKO

Pourtant, l'alliance est acceptée, puisque, moi vous ayant écrit, vous êtes venue.

SONYA, à part.

Que veut cet homme? il m'inquiète. (A Rhodzko :) Ainsi, tu prétends me connaître?

RHODZKO

Oui.

SONYA

Tu m'as donc espionnée?

RHODZKO

Oui.

SONYA

Tu es venu à Pétersbourg?

RHODZKO

J'ai des amis parmi les serviteurs du comte et ceux de Votre Excellence.

SONYA

Au moins, tu es franc.

RHODZKO

Avec vous. Je puis sans danger vous livrer quelques-uns de mes secrets puisque je possède tous les vôtres.

SONYA

Tu crois cela?

RHODZKO

J'en suis certain.

SONYA

Ma foi! je ne serais pas fâchée...

RHODZKO

D'être convaincue?

SONYA

Précisément.

RHODZKO

Rien de plus simple. Mais je préviens Votre Excellence que je parlerai sans détour.

SONYA

J'attends, je m'ennuie, parle à ta guise.

RHODZKO

Voici. Il y a sept ans, vous aviez quatorze ans.

SONYA

Tu me vieillis.

RHODZKO

De deux mois. Vous étiez à Nijni-Novgorod, servante dans une auberge, avec votre frère Yégor et votre cousin Gretnine.

SONYA

Ce n'est pas vrai.

RHODZKO

Pourquoi vous en défendre? Vous étiez ce qu'a été la grande Catherine. Il est fâcheux que vous n'ayez pas servi à boire à un empereur. Un marchand hongrois qui

était venu trafiquer à Novgorod avec les caravanes chinoises, vous vit, vous trouva jolie, et, un soir, il vous donna un collier de médailles d'or. Puis, après la foire, ayant gagné de grosses sommes, il vous acheta, vous, votre frère et votre cousin.

SONYA

Un roman.

RHODZKO

Une histoire. Il vous emmena à Moscou. C'était un brave homme. Il vous dit une fois : « Quand donc serez-vous à moi? » et vous lui répondîtes : « Quand je ne vous appartiendrai plus. » C'était bien répondu. Il vous affranchit, et vous fûtes sa maîtresse.

SONYA

Rhodzko!

RHODZKO

Pas longtemps. Avec Gretnine et Yégor, libérés en même temps que vous, vous vous avisâtes de voyager. Vous n'étiez déjà plus la petite servante un peu trop grasse et trop rose de Nijni-Novgorod. En France, vous apprîtes le français, et le sourire. Il ne vous en coûta rien. J'ai eu l'honneur, — voyez comme on se rencontre, — de vous verser du champagne un soir que vous faisiez la débauche avec des filles d'Opéra dans la petite maison de M. de Fronsac.

SONYA

Toi?

RHODZKO

J'étais l'amant de votre femme de chambre. Puis, vous revîntes en Russie, à Pétersbourg. Yégor se fit marchand, Gretnine se fit soldat. Gretnine était un robuste garçon. Il fut admis dans la garde impériale. L'impératrice Catherine passe des revues quelquefois. Maintenant Gretnine est comte, votre frère Yégor commande un

régiment de dragons, et vous êtes la princesse Sophia Ivanowna.

SONYA

Sais-tu bien, Rhodzko, que je te ferai envoyer dans les mines de Sibérie?

RHODZKO

Ce serait une sottise. Je continue. Gretnine est comte, Gretnine est favori ; il a failli être ministre. Mais Catherine II assiste fréquemment aux parades militaires. Fonder sa fortune sur les faveurs changeantes des impératrices, c'est bâtir sur du sable d'or. Ajoutez que, malgré les libéralités de votre cousin, vous êtes moins riche qu'il ne semble. Un frère comme Yégor Ivanowitch, c'est le diable. Cet ancien palefrenier a contracté en France, à l'Opéra et au pharaon de la Saint-Lubin, des habitudes de libertinage et de jeu qui ruineraient un évêque. A peine lui avez-vous donné un village avec ses paysans, qu'il a déjà vendu celui que vous lui donnerez demain. Vous-même, Sophia Ivanowna, vous n'êtes point thésauriseuse. Cent musiciens tziganes jouent des czardas durant les festins que vous offrez dans votre villa d'été du parc de Peterhof. Il n'y a rien de plus cher qu'un cuisinier français. Tenez, vous avez aux oreilles des pendants de saphir qui vous furent envoyés de Paris par Bœhmer et Bassange, bijoutiers de la reine, et la pelisse où vous vous emmitouflez avec une coquetterie frileuse a coûté cinquante mille roubles à la dernière foire de Kharkoff.

SONYA

Cinquante-six mille.

RHODZKO

Donc, vous songiez depuis longtemps à établir votre fortune sur des bases solides, lorsque l'impératrice vous présenta le comte André Boleski. Vos desseins se précisèrent. Le comte est un des plus riches magnats de la

Lithuanie. Un homme faible d'ailleurs, toujours docile aux conseils, jamais rebelle à ses propres désirs. C'était l'esclave qu'il vous fallait. Huit jours plus tard, il vous adorait.

SONYA

Je ne suis pas...

RHODZKO

La maîtresse du comte? Non certes. Qui livre tout n'a plus rien à promettre. Votre plan est celui-ci : devenir la femme du castellan dès qu'il aura divorcé d'avec Élisabeth Boleska, et faire nommer votre mari gouverneur pour la Russie d'une province polonaise; de Troki ou de Grodno par exemple. Catherine II sera fort aise d'élever à ce poste un seigneur lithuanien de race illustre; car une telle trahison sera d'un bon exemple. Cependant, ce but atteint, votre fortune n'aura désormais rien à craindre des destinées, et vous ne tremblerez plus chaque fois que l'impératrice passera la revue de sa garde.

SONYA

On brûle encore les sorciers, Rhodzko.

RHODZKO

Quand on a besoin d'eux, non pas. Sans moi, vos projets échouaient; et jamais vous n'auriez revu le comte.

SONYA

Eh bien, tu as raison. Oui, tu me sers. Mais toi, Rhodzko, domestique, esclave, quel intérêt te dirige? Quel profit retireras-tu du divorce auquel tu pousses ton maître! Ah! tu veux de l'argent, sans doute?

RHODZKO

Non.

SONYA

La liberté?

RHODZKO

Pour moi? non.

SONYA

Quoi donc?

RHODZKO, s'inclinant profondément.

Votre bonheur, Excellence, et celui de mon maître.

SONYA

Ah! tu me diras...

RHODZKO

Voici le comte, Madame.

(Sonya, très vivement, s'assied dans la chaise, le dos tourné à la porte par laquelle André Boleski va venir. Il entre. Rhodzko lui désigne la voyageuse et se retire par le fond.

SCÈNE IV

ANDRÉ BOLESKI, SONYA

ANDRÉ BOLESKI

Madame!

(Elle se retourne, souriante, l'air fou, retire une rose de son corsage et la jette à Boleski en pouffant de rire.)

SONYA

Bonjour, Comte.

ANDRÉ BOLESKI, avec un cri.

Sonya!

SONYA

Vous ne m'attendiez pas? Oui, je me crois folle un peu. A peine étiez-vous parti de Pétersbourg que la fantaisie m'est venue de monter en carrosse. Sans y penser, j'ai pris le chemin que vous aviez suivi. Quelle étourdie je fais! Après quelques heures de promenade, un relais s'est trouvé là, j'ai changé de chevaux; nouvelle promenade, nouveau relais, nouveaux chevaux. Et ainsi de suite. Sans y songer. Mais moquez-vous donc de moi.

J'ai couché dans des auberges. Oui, Monsieur, moi-même. Je riais tant que cela m'empêchait de dormir. J'ai rencontré trois loups dans le steppe, deux noces de paysans, et une grande pierre noire que, d'abord, j'ai prise pour un ours. Le tout en pensant à la robe que l'on m'envoie de Paris pour le bal de l'ambassade d'Autriche. Et me voilà. (Elle se lève, riant toujours, laisse tomber sa pelisse, apparaît dans son étroit costume de peluche rouge.) Vous n'avez pas l'air très content de me voir?

ANDRÉ BOLESKI

Vous! vous! en ce moment! dans la maison...

SONYA

D'Élisabeth Boleska? pourquoi non? est-ce que je ne suis pas d'aussi bonne noblesse qu'elle? Ah! oui, une Russe chez une Polonaise. Bah! est-ce qu'on est Russe, est-ce qu'on est Polonais? Vous n'avez pas de ces préjugés, j'imagine? D'ailleurs, il y a un prétexte : vos gens sont occupés à raccommoder la roue de ma voiture, qui s'est brisée devant votre porte, précisément. Vous ne trouvez pas cela fort ingénieux? Non? Allons, soit, j'ai mal fait, je me repens, grondez-moi. Mais ne vous plaignez pas, André. Je m'ennuyais de ne plus vous voir, et ce n'est pas à ma robe seulement que j'ai pensé en chemin.

ANDRÉ BOLESKI

Sophia Ivanowna, vous ne devez pas rester ici, pas une heure, pas un instant. Des choses se sont passées dont je vous instruirai. Il le faut, princesse, partez.

SONYA

Vraiment? Vraiment? Ah! fort bien. Je pars. Vous êtes un homme mal élevé. Je m'en vais. (Elle marche vers la porte, très sérieuse, puis se retourne en éclatant de rire.) Bon! vous me donnerez bien le temps de mettre un peu d'ordre dans ma coiffure, qui est toute défaite. Là, devant ce miroir,

sous ce grand portrait en armure. Eh! mon Dieu! regardez, là, près de mon feutre. C'est une paille. Oui, Monsieur, pour l'amour de vous, j'ai couché sur la paille.

ANDRÉ BOLESKI

Au nom du ciel, cessez cet affreux badinage. On peut entrer ici à tout instant.

SONYA, se décoiffant devant la glace.

Ainsi, vous ne reviendrez pas à Pétersbourg?

ANDRÉ BOLESKI

Je ne sais. Qui vous a dit?...

SONYA, jouant avec ses grands cheveux blonds épars.

On ne m'a rien dit. Je devine. Vous avez revu Élisabeth Boleska, et vous restez. Rien de mieux. On ne dit pas qu'elle soit fort belle, la comtesse? Vingt-neuf ans, c'est très vieux, cela. Et puis, brune, c'est sévère. Votre femme file au rouet, je parie? c'est très amusant de regarder filer sa femme. Aidez-moi donc à faire rentrer mes cheveux sous mon feutre. (En tremblant il lui touche les cheveux.) Vous préférez les brunes? — Que pouviez-vous attendre de la Russie? un gouvernement, celui de Grodno ou celui de Troki, qui est presque une vice-royauté. Mon cousin Gretnine l'avait obtenu pour vous. Mais cela, c'est peu de chose. Il vaut mieux aller à confesse, entendre les sermons du Père Marc, ou de quelque autre, chasser, boire après chasser, et, après boire, échanger de grands coups de sabre avec Monsieur le Staroste ou Monsieur le grand panetier. Quant à Sonya, que vous alliez épouser, oh! elle ne vaut guère la peine qu'on parle d'elle. Princesse sans doute, assez bien en cour, quoique d'une famille ruinée, — qui sait? c'est peut-être pour votre fortune qu'elle consentait à vous épouser? — jolie à ce qu'on raconte, les mains petites, c'est certain, n'est-ce pas? mais blonde, ce qui est insupportable,

et frivole, coquette, ne sachant ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle dit, une poupée parlante, dont le ressort est devenu fou. Vous avez fort bien fait de revenir à votre femme, je vous en complimente, et maintenant que me voici un peu moins laide, je me retire, et je vous dis adieu.

ANDRÉ BOLESKI

Sonya!

SONYA

Eh bien! quoi? Qu'est-ce donc qui vous prend? Oubliez-vous où vous êtes? Voilà un « Sonya » beaucoup trop tendre. Non, Monsieur, point de Sonya. « Élisabeth » à la bonne heure. Bonsoir, je ne vous en veux pas.

ANDRÉ BOLESKI

Sonya, pour obtenir le consentement de la comtesse, j'ai tout fait, je vous jure.

SONYA

Et vous n'avez pas réussi? Qui vous blâme? Tout est bien.

ANDRÉ BOLESKI

J'ai menacé, j'ai été lâche et cruel! Je devenais, pour vous conquérir, indigne de vous posséder. Mais plus je me rendais infâme, plus elle se montrait magnanime. Puis elle n'était pas seule. J'ai été vaincu par le sourire d'un enfant. Une joie inconnue jusqu'à ce jour m'a pénétré, possédé, soumis. Ces petits bras qui vous retiennent, on n'ose pas les repousser de peur de leur faire du mal, et à cause de leur faiblesse on se laisse captiver par eux. J'ai dans l'oreille encore la voix dont il m'a dit : « Est-ce vous qui êtes mon père, monseigneur? » C'est terrible, un enfant, parce que c'est si doux. Je vous avais promis de renoncer à mon foyer, à ma patrie; je n'avais pas songé à mon fils. Je ne l'avais jamais vu, il était pour moi comme s'il n'eût pas existé; mais il existe, charmant, tout petit, tout-puissant. Dieu m'est témoin

que je vous adore, Madame! Mais il y a cet enfant qui ne veut pas que je m'en aille.

SONYA

Eh! restez. Qui vous réclame? Je ne vous croyais que bon mari et excellent Polonais; vous voilà, par surcroît, le meilleur des pères. Je n'ai vraiment que faire dans cette parfaite famille.

ANDRÉ BOLESKI

C'est mal parlé, Sonya.

SONYA

Non! je vous jure que je vous admire tout à fait! D'abord, moi, j'admire très facilement. C'est au point que je me suis prise d'un véritable enthousiasme pour le général Tchernaïef. Vous le connaissez, n'est-ce pas? Une idée! si je l'épousais, pour rassurer tout à fait Élisabeth Boleska.

ANDRÉ BOLESKI

Vous raillez encore.

SONYA

Aucunement. C'est un air que j'ai, mais je suis très sérieuse. Le rire, c'est mon visage.

ANDRÉ BOLESKI

Tchernaïef?

SONYA

Alexis Alexandrowitch. Il est fort bien, n'est-ce pas?

ANDRÉ BOLESKI

Un vieillard.

SONYA

Eh bien, je serai veuve.

ANDRÉ BOLESKI

Un infirme.

SONYA

De glorieuses blessures!

ANDRÉ BOLESKI

Un fanfaron.

SONYA

Oh! point du tout. Ce qu'il raconte de ses guerres dans le Caucase est parfaitement authentique, et il est certain que, s'il n'avait pas eu la supériorité du nombre, il aurait battu les rebelles. Mais, voilà, il avait trop de soldats, cela gênait ses mouvements dans les montagnes, et, naturellement, il a été vaincu par les Tcherkesses, qui avaient l'avantage de n'être qu'une poignée d'hommes.

ANDRÉ BOLESKI

Enfin, un sot.

SONYA

Pas le moins du monde! Pour un héros, il a de l'esprit.

ANDRÉ BOLESKI

Voyons, Sonya, tout ceci n'est qu'un jeu, n'est-ce pas, un jeu? Vous m'aimez, j'en suis sûr!

SONYA

Parce que je vous l'ai dit?

ANDRÉ BOLESKI

Ah! vous êtes cruelle!

SONYA

N'est-ce pas mon devoir, à présent? Est-ce qu'il n'y a pas Élisabeth Boleska et... l'autre?

ANDRÉ BOLESKI

L'autre?

SONYA

Oui, vous savez bien... le petit. (André Boleski lui saisit violemment le bras. Elle s'éloigne dans un mouvement de colère et de dédain.) Vraiment, je ne vous comprends pas.

ANDRÉ BOLESKI

Eh! croyez-vous que je me comprenne moi-même? Quel homme suis-je enfin? Nul plus que moi n'a le dégoût des choses mauvaises et basses, et tout bourrelé du désir de remonter, je ne sais pas résister aux poussées qui me précipitent. Tenez, c'est affreux, cela. La force de vouloir, du moins, aurait dû m'être refusée, puisque je n'ai pas celle de pouvoir.

SONYA

C'est fort bien philosophé. J'aimerais à le lire; mais il me déplaît de l'entendre, et je vous laisse y rêver.

ANDRÉ BOLESKI

Eh bien, oui, partez! mais je vous suis. Je vous adore, — hélas! voilà ce que je comprends, — à en devenir fou, à en mourir! Je vous aime. Vous êtes tout ce qui me charme, m'enivre, m'entraîne. Il sort de vous des liens qui m'enveloppent. Je tremble quand je touche votre robe. Vos cheveux tout à l'heure me brûlaient les yeux. Je vous aime; partons.

SONYA

Espérez-vous donc que je serai votre maîtresse?

ANDRÉ BOLESKI

Vous seriez moins déshonorée pour être ma maîtresse que pour m'avoir contraint à une lâcheté.

SONYA

Ah! cette fois, Monsieur, adieu et pour jamais.

ANDRÉ BOLESKI

Non!

SONYA

Pour jamais.

ANDRÉ BOLESKI

Eh bien, j'obéirai, oui, je succombe. J'essaierai encore de rompre mon mariage. La comtesse cèdera, il le faudra bien, puisque vous l'exigez. Mais dites-moi, Sonya, que vous reverrai, que vous m'appartiendrez enfin.

SONYA

Pourtant il me semble que vous aviez raison tout à eure. Certainement, vous aviez raison, et puisqu'il y de votre honneur...

ANDRÉ BOLESKI

Ah! tout l'honneur pour que tu me souries! Mais egardez-moi donc! Que vous êtes jolie! Vous m'aimez oujours? vous m'aimez, je le veux!

ONYA, détournant la tête et laissant sa main glisser sur les cheveux du comte.

Je vous aimais, André...

(André Boleski, à genoux, la serre passionnément entre ses bras. Élisabeth vient d'entrer dans la salle et les regarde sans parler.)

SCÈNE V

LES MÊMES, ÉLISABETH

ANDRÉ BOLESKI

Élisabeth! Eh bien, Dieu me punisse! (Il se lève, court à le, dans un violent effarement.) Oui, Madame, je l'aime. C'est le que j'aime. Pas de reproches, ils seraient vains. Je vous trompais pas tout à l'heure. Je me trompais. J suis à elle, à elle seule. Je vous l'ai déjà dit, vous n l'avez pas cru, puisque vous avez refusé de conse tir au divorce que ma loyauté m'obligeait de vous offr r, mais vous consentirez, maintenant que vous avez vu..

ÉLISABETH

Je 'ai rien vu. (S'avançant, d'une voix très calme:) Monsieur,

vous ne m'avez pas encore présenté la voyageuse qui nous demande l'hospitalité.

(Il baisse la tête, confondu, mais Sonya s'avance, le sourire aux lèvres.)

SONYA

On m'appelle Sonya Ivanowna.

ÉLISABETH

Vous êtes Russe, Madame, et je suis Polonaise. Les femmes de mon pays éprouvent pour celles du vôtre un éloignement que, d'ordinaire, je dissimule mal. Mais vous êtes entrée chez le castellan de Mikalina, mon mari; il suffit; vous êtes la bienvenue. (Elle va vers la table et frappe sur un timbre. Entre par la gauche une petite servante.) Des flambeaux. Vous ferez servir le souper dans cette salle. Vous donnerez ordre que l'on prépare la chambre des hôtes. Sophia Ivanowna nous fait l'honneur de passer la nuit dans notre maison. (Puis elle se tourne vers André Boleski et dit très bas:) Je suis prête à d'autres épreuves.

SCÈNE VI

LES MÊMES, TZORYL, puis RHODZKO

La nuit vient pendant cette scène.

TZORYL

Excellence! on emmène votre fils.

ÉLISABETH

Étienne!

TZORYL

On l'emporte, vous dis-je! Je me promenais en causant avec mon cher petit oiseau. Tout à coup il s'envole. Je lui cours après, je le rappelle, il vole toujours. Je le vois se poser à cent pas du château sur la voiture de cette dame qui est venue. J'arrive, je veux le reprendre. Alors il me mord, oui, Excellence, il me mord, lui si doux! Mais je

ne lui garde pas rancune; il ne voulait pas se séparer du jeune maître qui était là, tout en pleurs, dans le carrosse prêt à partir.

ÉLISABETH

Vous me rendrez mon enfant!

ANDRÉ BOLESKI

Tzoryl est fou, Madame!

ÉLISABETH

Rhodzko! mon fils, sur-le-champ! où est-il?

RHODZKO

Dans la voiture de Madame la princesse, où Monsieur le comte m'a commandé de le conduire.

ANDRÉ BOLESKI

Moi!

ÉLISABETH

Infâme!

RHODZKO, bas à Boleski.

C'était le seul moyen.

ANDRÉ BOLESKI, hésitant

Oh! non.

ÉLISABETH

Mais je vous l'arracherai.

ANDRÉ BOLESKI, après un regard de Sonya.

Demeurez, Madame. Votre fils est mon fils. Je l'emmène selon mon droit. Si je reste époux, je reste père. Étienne sera élevé près de moi, en Russie.

ÉLISABETH

En Russie! (Un silence.) C'est bien. Le divorce. Soit. Vous triomphez. Je cède.

(Élisabeth court à la table où elle écrit rapidement. Rhodzko est sorti sur un signe du comte.)

ÉLISABETH, à Tzoryl, en écrivant.

Qu'un homme monte à cheval.

TZORYL

Bien, Excellence.

ÉLISABETH

Qu'il parte pour Troki et ne s'arrête pas un instant en chemin.

TZORYL

Bien, Excellence.

ÉLISABETH, donnant un papier à Tzoryl.

Ce papier doit être remis... (A Boleski :) au Consistoire, n'est-ce pas?

ANDRÉ BOLESKI

Oui, Madame.

ÉLISABETH, à Tzoryl.

Au Consistoire, sans retard, va. — Maintenant, je voudrais bien embrasser mon enfant.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins TZORYL, ÉTIENNE, RHODZKO

ÉTIENNE

Ma mère!

ÉLISABETH

Mon Étienne!

RHODZKO

Monseigneur, vos gentilshommes et vos paysans entrent dans le château et veulent saluer votre Excellence.

ANDRÉ BOLESKI

Éloigne-les.

ÉLISABETH

Non. Le divorce qui vous délie a délivré ce domaine.

Moi seule commande ici désormais, et je veux que mes serviteurs entrent dans ma maison.

ANDRÉ BOLESKI

Adieu, Élisabeth.

ÉLISABETH

Soyez mon hôte un instant, Monsieur le comte! et vous, Madame, restez aussi. Il me plaît que vous soyez témoin de ce qui va se passer.

(Elle pousse d'un geste la grande porte du fond; les deux autres portes s'ouvrent; et l'on voit apparaître, dans le crépuscule, sur la terrasse. la foule des gentilshommes, des paysans et des juifs, telle qu'on l'a vue au premier tableau. Tous portent des torches allumées.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MONSIEUR LE STAROSTE, LE DÉLÉGUÉ PAYSAN, LE RABBIN, GENTILSHOMMES et PAYSANS, puis LE PÈRE DOMINIQUE ET DES ENFANTS DE CHŒUR.

ÉLISABETH

Messieurs mes frères, amis et serviteurs, venez tous. Rangez-vous derrière moi, aussi loin que possible de cet homme, et que personne ne sorte avant que l'on m'ait entendue. (Les arrivants se rangent tous derrière la comtesse; à l'exception de quelques paysans qui gardent les portes du fond. Elle est debout, elle tient son fils par la main.) Moi, Hélène-Élisabeth, fille du grand panetier de Mohilew, qui, le dernier entre les Polonais, reçut dans sa demeure Pulawski, le grand régimentaire, je prends Dieu à témoin et la très sainte Vierge, reine élue de Pologne, des paroles vraies que je vais prononcer : Le comte André Boleski, naguère castellan du Mikalina et qui ne l'est plus, naguère votre seigneur et qui ne l'est plus, naguère mon époux et qui ne l'est plus, le comte André Boleski est le plus vil des hommes qui sur la terre offensent le ciel.

ANDRÉ BOLESKI

Madame!

ÉLISABETH

Qu'il se taise! (Les paysans restés au fond entourent André Boleski.) Il était mon époux devant Dieu, il a renié le saint sacrement du mariage; il était catholique romain, il s'est fait schismatique; il était Polonais, il s'est fait Russe. — Monsieur le Staroste, vous êtes un magnat de Lithuanie: que font vos égaux à un tel coupable?

MONSIEUR LE STAROSTE

S'il porte un sabre, on le lui retire; s'il a l'Aigle Blanche sur la poitrine, on la lui arrache.

ÉLISABETH

Faites.

(Le Staroste s'approche de Boleski que les paysans maintiennent.)

MONSIEUR LE STAROSTE, lui arrachant l'aigle.

L'honneur t'abandonne. (Lui arrachant le sabre:) Ton sabre te méprise.

ÉLISABETH

Vous, Juifs, à un tel coupable, que fait-on chez ceux de votre race?

UN JUIF

L'un des rabbins souille sa main dans la cendre et, du doigt, trace sur le front du traître le signe de Réprobation.

ÉLISABETH

Vous êtes rabbin?

LE JUIF

Oui.

ÉLISABETH, désignant la cheminée.

Voici de la cendre. Faites! (Un autre juif se penche, ramasse de la cendre dans le creux de sa main, où le Rabbin trempe son doigt. Puis celui-ci passe devant André Boleski en lui traçant le Signe sur le front.) A votre tour, laboureurs et bûcherons.

UN PAYSAN

Dans nos villages, lorsqu'un homme a renié son Dieu et sa patrie, tous les enfants, conduits par leurs mères, s'approchent du parjure, et en étendant la main, ils lui disent : « Que le malheur soit sur toi ! »

(Un long silence.)

ÉLISABETH

Il n'y a qu'un enfant ici, cet enfant suffira. Étienne, dis à cet homme : « Que le malheur soit sur toi. »

ÉTIENNE

Oh ! Madame ma mère... ce n'est pas cela que vous m'aviez appris...

ÉLISABETH

Va, et parle haut.

(Étienne s'avance en tremblant.)

ÉTIENNE

Que le malheur...

(Alors, le comte, silencieux jusqu'à ce moment dans la stupéfaction d'une rage impuissante, éclate brusquement.)

ANDRÉ BOLESKI

Non ! Non ! pas cela ! non ! La mort, oui, la mort plutôt, la mort surtout. Ah ! lâches qui outragez un homme sans défense et captif, j'ai tout supporté sans daigner vous montrer ma colère, tout ! la main de mon vassal sur ma poitrine et le doigt de ce juif sur mon front ! mais je ne veux pas que mon fils me maudisse. Non, je ne le veux pas. Étienne, tu ne diras pas cette parole. Ils te font faire une chose que tu ne peux pas comprendre, qui est terrible. Ah ! si tu savais ! Je te quitte, oui, mais je t'aime. Te rappelles-tu comme je t'embrassais tout à l'heure ? Va-t'en, va jouer, ne sois pas ici, ne sois pas mêlé à ces infâmes vengeances. Je t'en prie, mon fils, ne dis pas cette parole.

ÉLISABETH

J'ordonne. Mon fils obéit.

ÉTIENNE

Monseigneur mon père, que le malheur soit sur vous.

(Le comte baisse la tête, écrasé.)

ÉLISABETH

Tout est accompli en ce qui concerne cet homme! Quant à celle-ci, sa complice, retenez bien son nom, amis et serviteurs! Elle s'appelle Sonya. Que celles de vos filles et de vos femmes qui ont reçu ce nom, cessent de le porter, mais qu'on le donne désormais, comme un titre d'infamie, aux voleuses et aux prostituées.

ANDRÉ BOLESKI

Madame!

ÉLISABETH

Et maintenant sortez, le traître et l'adultère! J'ai béni votre union et célébré vos noces!

(Tous s'écartent pour laisser passer les maudits. Le père Dominique apparaît sur le seuil, entouré d'enfants de chœur.)

LE PÈRE DOMINIQUE

Pas encore! La malédiction des hommes serait sans effet, si elle n'était confirmée par la malédiction du ciel. (Étendant les mains :) Au nom du Seigneur, par la vertu du Saint-Esprit et l'autorité donnée de Dieu à ses apôtres, que cet homme et cette femme soient séparés du sein de notre mère l'Église! qu'ils soient maudits dans leurs personnes et maudits dans leurs proches! qu'ils soient maudits à la maison et fugitifs dans les champs! Maudits soient les fruits de leurs entrailles et les fruits de leur terre! Qu'aucun prêtre ne célèbre la sainte Messe en leur présence, et ne les confesse et ne leur donne la communion, fût-ce à l'article de la mort! mais qu'ils soient ensevelis de la sépulture des relaps, des renégats et des ânes.

Et, comme nous éteignons aujourd'hui ces flambeaux, que leurs âmes soient à jamais éteintes.

(Le père Dominique jette son flambeau à terre. A son exemple, tous en même temps éteignent leurs flambeaux contre les dalles. La scène, brusquement, est plongée dans les ténèbres.)

ÉLISABETH

Qu'il soit ainsi !

LA FOULE

Qu'il soit ainsi !

(La foule, étendant les bras, forme comme une voûte de flambeaux éteints au-dessus des excommuniés, qui s'enfuient.)

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

TROISIÈME TABLEAU

Une clairière dans la Bruyère-Noire, — toute baignée de lune. La forêt est profonde et farouche. Au fond, sur une petite hauteur, une grande croix de bois où l'image du Christ est suspendue. Au lever du rideau, les gentilshommes à cheval sont groupés en demi-cercle; des serviteurs tiennent les chevaux par la bride.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR LE STAROSTE, MONSIEUR LE PORTE-ÉTENDARD, MONSIEUR L'ÉCHANSON, MONSIEUR LE PANETIER, MONSIEUR LE SYNDIC DES BERNARDINS DE WILNA et D'AUTRES GENTILSHOMMES; puis UN TARTARE.

MONSIEUR L'ÉCHANSON

La défection d'un seul ne doit pas être la ruine des projets d'un grand nombre. Délibérons comme il était convenu.

MONSIEUR LE STAROSTE

Je parlerai le premier, étant le plus vieux. (Après un silence:) La Pologne était une libre république, elle est un royaume esclave. Qui règne à Varsovie? Stanislas-Auguste. Stanislas, élu par la volonté de Catherine, n'est pas un roi polonais, c'est un serf moscovite. Je vous donnerai donc lecture de la déclaration que signèrent jadis les magnats de Lithuanie et que vous signerez à votre tour, Dieu le voulant, avec la main qui tient le sabre.

LES GENTILSHOMMES

Bien! Bien! D'accord! D'accord!

MONSIEUR LE SYNDIC, joufflu, le nez finaud.

Oui, d'accord! Néanmoins, s'il m'était permis, à moi,

humble Syndic d'un pauvre couvent des Bernardins, s'il m'était permis, dis-je, d'élever la voix parmi de hauts gentilshommes, j'oserais leur faire remarquer que les Russes — Saint Bobola les confonde! — sont fort nombreux dans ce pays, qu'ils occupent les villes, se répandent à travers les campagnes et qu'enfin, pour être efficace, le soulèvement de la Lithuanie devrait coïncider avec une invasion des Tartares de Crimée dans les pays moscovites.

MONSIEUR LE STAROSTE

Je suis allé vers les Tartares, et leur chef m'a parlé en ces termes : « Il y a dans les bois de Pruzani une croix sur laquelle est cloué le saint prophète Jessa; jadis, devant cette croix, Pulawski, votre général, et un émissaire de Crim-Gueray, alors notre seigneur, échangèrent des promesses qui ne furent point vaines. Le quatrième jour du mois de Mesroum, avant la nuit, délibérez en armes devant l'image de votre Dieu. » Or, le mois de Mesroum, cette année, c'est le mois de septembre. Voilà pourquoi nous sommes assemblés dans la forêt.

MONSIEUR LE SYNDIC

Le païen nous aura oubliés.

MONSIEUR LE STAROSTE

Regardez, respectable frère! Il ne faut pas proférer des jugements inconsidérés. (En effet, un Tartare, face plate et large, courts cheveux drus, robe longue, étroite, en cuir de chèvre noire, est accroupi au pied de la Croix. Les gentilshommes se sont écartés et le considèrent. Lui reste farouche et silencieux. — Monsieur le Staroste descend de cheval; l'un après l'autre, les gentilshommes l'imitent; pendant les premières paroles qui vont suivre, les serviteurs conduiront les chevaux hors de la scène. — Monsieur le Staroste s'approche du Tartare.) Que Jésus te considère! Tu es notre ami.

LE TARTARE

Qu'Allah vous protège! Je suis votre allié, je ne suis pas votre ami. Le lion n'est pas l'ami du tigre, le vautour

n'est pas l'ami de la buse, le Tartare n'est pas l'ami du Polonais. Mais, comme le tigre et le lion, comme le vautour et la buse, ils poursuivent la même proie. — Autrefois, lorsque nos ambassadeurs se rendaient en Moscovie pour réclamer le tribut, le grand-duc, héritier de l'empire, sortait de la ville et venait à leur rencontre, non pas à cheval, mais à pied, comme un mendiant, sans bonnet ni chaussure; il présentait au chef des envoyés tartares une grande tasse d'or, toute mousseuse de lait de jument, car il n'est pas de boisson meilleure, et si l'ambassadeur, en se désaltérant, laissait tomber quelques gouttes sur les crins tressés de son cheval, le grand-duc essuyait la goutte avec sa langue. — Mais, maintenant, le Russe est rebelle; c'est le chien qui a léché et qui mord. C'est pourquoi je vous dis : Qu'Allah vous protège et nous donne la victoire.

MONSIEUR LE STAROSTE

C'est le Khan qui t'envoie?

LE TARTARE

Oui.

MONSIEUR LE STAROSTE

Tu apportes une lettre?

LE TARTARE

Non.

MONSIEUR LE STAROSTE

Tu es chargé d'un message verbal?

LE TARTARE

Oui. (Récitant le message:) « Le Khan des Tartares de Kra-
« niew, magnanime seigneur et digne d'être celui qui
« commande, vous fait savoir qu'il a dans son ombre
« quatre-vingt mille guerriers : réunissez les vôtres. Il
« dévastera l'Ukraine : soulevez la Lithuanie. Que les
« Tartares et les Polonais se rejoignent sur les cadavres
« moscovites. »

MONSIEUR LE STAROSTE, *dans un brusque enthousiasme.*

Gloire à Notre-Dame! Nous vaincrons.

LES GENTILSHOMMES

Gloire à elle! Gloire à elle!

MONSIEUR LE NOTAIRE TERRESTRE

Mort aux Russes!

UN GENTILHOMME

Mort aux assassins des filles et des femmes!

UN AUTRE GENTILHOMME

Que pas un Russe vivant ne demeure en Pologne!

MONSIEUR LE PANETIER

Ils avaient la terre, que la terre les ait!

(*Monsieur l'Échanson prend sa hache, frappe un arbre et l'abat en trois coups.*)

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Voyez, frères! Les Russes sont moins durs à tailler que ce hêtre.

(*Monsieur le Panetier lève la tête, saisit sa carabine, l'épaule, tire, un grand oiseau tombe.*)

MONSIEUR LE PANETIER

Voyez, frères! Les Russes fuient moins vite que les oiseaux de proie!

MONSIEUR LE PORTE-ÉTENDARD

Nous briserons tes chaînes, ô patrie!

UN GENTILHOMME

Tu seras glorieuse, ô mère douloureuse!

UN AUTRE GENTILHOMME

Tu seras entre les nations comme le cèdre dans la forêt!

MONSIEUR LE STAROSTE

Et nous, tes libres oiseaux, nous chanterons dans tes branches!

(L'enthousiasme est extrême. Le Tartare s'est tenu à l'écart, pensif.)

MONSIEUR LE SYNDIC

Bien! très bien! mais il convient, ce me semble, d'être calme au début des grandes aventures. Délibérons en paix. André Boleski, notre seigneur, étant excommunié, qui sera notre chef?

LES GENTILSHOMMES

Monsieur le Staroste!

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Oui! Qu'il soit notre maréchal!

LES GENTILSHOMMES

Oui! oui! oui! Nous le voulons!

MONSIEUR LE NOTAIRE TERRESTRE

Il y a accord! Monsieur le Staroste commandera l'armée.

(Rhodzko est entré à cheval, il a mis pied à terre, il a noué la bride de la bête autour d'une branche d'arbre, au fond.)

RHODZKO

Non. Il n'y a pas accord.

SCÈNE II

LES MÊMES, RHODZKO

LES GENTILSHOMMES

Qui a parlé? D'où viens-tu? Un espion? saisissons-le!

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Tu n'as pas voix!

MONSIEUR LE PANETIER

Silence!

MONSIEUR LE STAROSTE

Qui es-tu, d'abord?

RHODZKO

Qui je suis?

LES GENTILSHOMMES

Oui.

RHODZKO

L'un de vos serfs.

MONSIEUR LE PANETIER, éclatant de rire.

Un serf! ah! ah!

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Et qui proposes-tu pour chef?

RHODZKO

Moi.

(Les éclats de rire redoublent.)

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Hors d'ici, impudent!

MONSIEUR LE SYNDIC

Prenez garde! cet homme a surpris nos secrets. (A Rhodzko.) Nomme-toi. Explique-toi.

HODZKO, après un silence, très lentement, comme quelqu'un qui se parle à lui-même.

On raconte dans vos castellanies qu'une femme blanche erre la nuit, parmi les sépultures, en gémissant. C'est le spectre de l'antique Pologne, qui est trépassée! Oui, la vieille Patrie est morte. Et celui qui la nommera par trois fois et la saluera ressuscitée, ce ne sera pas l'un des faibles hommes, enfants abâtardis des forts, qui chassent dans ses forêts et boivent dans ses châteaux; ce ne sera pas l'un des moines qui sermonnent dans ses cha-

pôles ou s'agenouillent devant les croix au détour de ses chemins. Vous serez vaincus, gentilshommes, prêtres, tout le passé! Mais une foule robuste grandit sur cette terre, une foule longtemps courbée sous le sabre des nobles, longtemps agenouillée sous la crosse des évêques. Géante aux millions de bras, c'est elle qui peut chasser le Russe. Eh bien, je vous le dis, cette multitude, c'est moi. Une race, un jour, s'incarne dans un homme : je suis toute la vieille servitude polonaise, et je fais, en élevant les bras, un bruit d'innombrables chaines.

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Un fou?

MONSIEUR LE SYNDIC.

Dangereux, peut-être.

RHODZKO

M'avez-vous compris, gentilshommes? Ce que j'apporte pour la commune délivrance, c'est moi-même d'abord, bras sûr et ferme esprit, soldat et chef! — Vous avez bien obéi à Sawa, le tueur de taureaux, qui était Kosak et ne me valait pas; pourquoi ne pas m'obéir? — Et je donne bien plus à la patrie : quatre millions de ses enfants qui se lèveront à ma voix. Ce que je lui apporte pour son salut, c'est l'immémoriale misère, c'est la soif, la faim, la nudité, les coups de bâton subis, la rancune d'un peuple martyr, c'est l'innombrable, l'invincible! Mais considérez que les serfs sont las, enfin, des héroïques duperies; ils trouvent trop lourde la corvée de la bataille et mesurent la redevance du sang. S'ils bénissent encore la terre où ils sont nés, ils maudissent les usurpateurs pour lesquels ils travaillèrent et moururent en vain. Ils ne veulent plus suer pour le noble ni saigner pour le moine. Eux qui plantent la vigne, ils sont las de tant d'ivrognes; eux qui sèment le blé, ils sont las de tant de goinfres; ils prétendent ne vendanger que pour leur soif, ne moissonner que pour leur faim et ne com-

battre désormais que pour leur propre indépendance ! Comprenez donc et répondez. Serons-nous vos égaux ? Dois-je convoquer aux armes les esclaves devenus citoyens, et s'ils succombent, donnerez-vous la liberté aux fils en échange des cadavres paternels?

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Les serfs sont nés esclaves et doivent mourir tels.

RHODZKO

Pour vous !

MONSIEUR LE PANETIER

Ils ensemencent le sol...

RHODZKO

Pour vous !

MONSIEUR LE PANETIER

Ils doivent le défendre...

RHODZKO

Pour vous !

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Puisque nous les possédons, le sol et eux !

RHODZKO

Voleurs !

(Les gentilshommes se précipitent sur lui, le sabre hors du fourreau. Mais Monsieur le Staroste les arrête d'un geste, pendant qu'accourent les serviteurs qui s'étaient éloignés en emmenant les chevaux.)

MONSIEUR LE STAROSTE

Ne frappez pas. Le premier sang versé dans notre entreprise de délivrance ne doit pas être du sang polonais.

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Que voulez-vous donc faire? Laisser un effronté esclave libre de nous trahir?

MONSIEUR LE STAROSTE

Non. (Aux serviteurs, en leur montrant Rhodzko et l'arbre que Monsieur l'Échanson a bûcheronné tout à l'heure.) Emparez-vous de cet homme et liez-le solidement à cet arbre.

(Les serviteurs se jettent sur Rhodzko qui se débat en vain.)

MONSIEUR LE SYNDIC

Eh! eh! l'idée est excellente. Beaucoup d'ours et d'autres bêtes fauves rôdent la nuit dans ces sauvages halliers. (Il s'approche en dénouant la corde qui lui sert de ceinture.) Justement, voici une corde.

(Les serviteurs lient Rhodzko avec la corde du moine.)

MONSIEUR LE STAROSTE

Que la Sainte-Trinité dispose de lui! Nous, rentrons dans nos maisons; il sera prudent sans doute d'ajourner nos projets.

(Ils sortent par le fond à droite. Chaque gentilhomme, en passant, s'agenouille et se signe devant la croix. Le Tartare va pour les suivre, puis s'arrête. Le soleil s'est caché, la clairière est obscure.)

SCÈNE III

RHODZKO, LE TARTARE

RHODZKO

Vaincu. Immobilisé. Vais-je donc mourir ici, sous la dent de quelque bête, ou de faim? Oh! ils triomphent encore, toujours eux, les maîtres!

(Le Tartare s'approche lentement.)

LE TARTARE

Je suis là.

RHODZKO

Détache-moi.

LE TARTARE

Je suis resté pour te délivrer. Je n'ai pas compris tout ce que tu leur as dit, mais j'ai entendu que tu parlais

des hommes égaux. Tu avais raison. Quiconque sait monter un cheval nu, à la crinière rase, fendre un Kosak d'un seul coup de sabre du crâne à l'entre-cuisse, et boire un seau de lait fermenté sans reprendre haleine, est un homme qui n'a pas de maître. Le steppe est assez grand pour que tous les vents y soufflent; et le vent du sud n'est pas le seigneur du vent septentrional. C'est pourquoi je suis resté. Tu es libre. Voici ton cheval, fuis.

(Rhodzko, dégagé des liens, étend ses bras longuement.)

RHODZKO, d'une voix farouche.

Tu te détireras ainsi, antique servitude, après les tyrans égorgés! (Il court vers son cheval.) Merci! adieu!

LE TARTARE

Où vas-tu?

RHODZKO, la main sur l'encolure de son cheval.

A Varsovie.

LE TARTARE

Chez le roi Stanislas?

RHODZKO

Chez le roi.

LE TARTARE

Pourquoi! Que lui diras-tu?

RHODZKO

Je lui dirai : « Voulez-vous être le chef de quatre millions d'hommes libres, au lieu d'être le valet de quelques grands seigneurs? Délivrez les esclaves, ils vous livreront les maîtres. »

LE TARTARE

Tu veux que la Pologne se soumette?

RHODZKO, à cheval.

Pour que ses meilleurs fils se redressent!

LE TARTARE

Le roi Stanislas, c'est Catherine, c'est la Russie.

RHODZKO

Qu'importe de quel côté souffle le vent de la liberté !

LE TARTARE

Comme Stanislas, tu seras un traître.

(Rhodzko, en passant devant la croix, lui montre le poing.)

RHODZKO

Jésus-Christ peut-être avait humilié Judas !

(Il disparaît.)

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

DEUXIÈME PARTIE

(1790)

QUATRIÈME TABLEAU

Une clairière, devant le château de Monsieur le Staroste, vieille capitainerie d'un district lithuanien.

C'est le matin, le soleil dore la verdure sombre et les vieilles murailles.

Hélyonne Kilinska brode à sa fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLYONNE KILINSKA, UN JEUNE GARÇON, en habit de paysan lithuanien, puis ÉTIENNE BOLESKI

HÉLYONNE, en brodant à la fenêtre, chante :

« Quand son seigneur l'envoyait dans la forêt guerrière, quand ces vassaux assemblés lui disaient un dernier adieu, je lui ai dérobé son mouchoir et je l'ai trempé dans la source du ravin. Je voulais retenir mon ami quelques instants de plus !

« Ah ! le mouchoir s'est séché, et maintenant je le mouille de mes larmes.

« Il est parti si loin, si loin, que je ne vois plus voler la poussière derrière le galop de son cheval.

« Mais de bons signes accompagnèrent son départ, la cigogne faisait son nid, la corneille ne croassait pas. Bientôt il va revenir, et la pie m'a prédit le chemin de son retour.

« Il délivrera nos terres et nos demeures. C'est ici qu'il a

commencé à marcher, ici qu'il a pris des forces, ici que ses aïeux dorment sous la croix sacrée.

« Quand il reviendra, je verrai du haut de la montagne luire sa lance et flotter sa banderolle! Son seigneur admirera son courage, car il nous rapportera la vie et la patrie; on viendra de bien loin pour l'embrasser et le bénir, et le joyeux hydromel ruissellera des cruches comme pour le saint jour de Noël.

« Mais, moi, je le conduirai dans un bosquet où j'ai planté des fleurs; je lui montrerai la clairière ombragée de feuillages. Qu'elle sera belle, la couronne que je tresserai pour le jour de nos noces! »

(Pendant qu'Hélyonne chante, un jeune garçon en habit de paysan n'a cessé de l'observer ardemment, passant la tête entre les branches. Tout à coup, Hélyonne s'est levée, car elle a vu un cavalier qui vient vers elle. Ce cavalier qui se hâte, et dont la monture s'arrête au fossé du château, c'est Étienne Boleski, le fils d'Élisabeth Boleska. — Le petit paysan a disparu.)

ÉTIENNE BOLESKI, à cheval, le front vers la fenêtre.

Hélyonne Kilinska, avez-vous prié Dieu, hier soir, pour votre ange gardien? car vous êtes toute parfaite, et il fait, je vous le dis, plus de pêchés que vous.

HÉLYONNE KILINSKA

Que le nom de Jésus soit glorifié!

ÉTIENNE

Tant que je t'aimerai.

HÉLYONNE

Ah! vous répondez mal, Étienne Boleski.

ÉTIENNE

Dans les siècles des siècles! N'est-ce pas la même chose?

HÉLYONNE

Non, je n'ai pas prié Dieu pour mon ange gardien, car je suis une grande pécheresse; tout à l'heure encore, j'ai eu des distractions pendant que Monsieur le Staroste, mon père, disait les oraisons du matin.

ÉTIENNE

A qui donc songiez-vous, Hélyonne?

HÉLYONNE

Je ne songeais pas à quelqu'un. Il faut avouer, Monsieur, que depuis un temps vous vous en faites bien accroire; c'est en France, certainement, que vous avez pris cette vanité d'imaginer que vous inquiétez la pensée des jeunes filles.

ÉTIENNE

Je me corrigerai, Mademoiselle.

HÉLYONNE

Je pensais à une ceinture que je brode.

ÉTIENNE

Pour parer quelque sainte de votre chapelle?

HÉLYONNE

Ni les saintes ni les femmes ne portent de telles parures.

ÉTIENNE

Pour décorer l'image d'un bienheureux ou du Christ même?

HÉLYONNE

On ne brode pas des gardes de sabre et des aigles aux vêtements des bienheureux.

ÉTIENNE

Vous donnerez la ceinture à votre père le Staroste, tout à l'heure, quand il montera sur son vieux cheval de guerre?

HÉLYONNE

Mon père a d'autres ceintures où le sang des Russes a mis des broderies rouges, et celles-là lui suffisent.

ÉTIENNE

Puisqu'il en est ainsi, je ne devine pas ce que vous ferez de votre ouvrage.

HÉLYONNE

C'est que vous êtes bien peu courtois, Monsieur Étienne Boleski ! Car je suis d'âge à être mariée, je pense, et comme beaucoup de gens ne me trouvent pas laide, vous pourriez bien dire que j'ai un fiancé à qui je veux faire un présent.

ÉTIENNE

Ah ! vous avez un fiancé, Hélyonne Kilinska ?

HÉLYONNE

Non, Monsieur, non, car si j'en avais un, il aurait deviné depuis longtemps que la ceinture est pour lui, et il ne serait pas cause que j'ai envie de pleurer.

ÉTIENNE

Il a peur de s'en faire accroire.

HÉLYONNE

Oh ! qu'il est rancunier ! (Elle prend à pleines mains la mousseline tout étincelante de fleurs d'or et d'emblèmes.) Tiens, regarde, la trouves-tu jolie ? je te la donnerai dans la chapelle de Mikalina, quand le père Dominique l'aura bénie, et tu la porteras dans la bataille. (Une cloche sonne au loin.) Qu'annonce cette cloche ?

ÉTIENNE

La dernière messe avant le combat. Puisque, après dix-sept années de détestable servitude, les magnats de Lithuanie ont décidé de défier les Russes, je vais, de château en château, de bourgade en bourgade, porter la nouvelle de la rébellion.

HÉLYONNE

Hâte-toi donc, tu as eu tort de suivre cette route, si elle n'était pas ton chemin.

ÉTIENNE

Ta fenêtre est toujours sur mon chemin! Et, grâce au ciel, mon cheval est rapide.

HÉLYONNE

Qu'il vole, quand tu chargeras les Russes!

ÉTIENNE

Mais, qu'il s'abatte, si je fuyais!

(Il pique des deux et disparaît. En se penchant, en agitant vers lui l'écharpe, Hélyonne la laisse choir sur le chemin.)

HÉLYONNE

Ah! l'écharpe! Je la vois, il faut que j'aille la chercher.

(Elle disparaît de la fenêtre. Le jeune paysan sort d'entre les branches, ramasse l'écharpe, la baise furieusement, s'enfuit. Après un instant, Hélyonne pousse la porte, s'avance dans la clairière, regarde çà et là, ne retrouve pas l'écharpe.)

HÉLYONNE

C'est singulier, je suis bien sûre de l'avoir vue, là, — et il ne fait point de vent. (Elle cherche encore, elle s'arrête, elle sourit.) Je parie qu'Étienne est revenu, — et qu'il l'a emportée. (Elle retourne vers le château, elle chante à mi-voix :)

« ... Qu'elle sera belle, la couronne que je tresserai pour le jour de nos noces! »

(Le rideau baisse.)

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU.

CINQUIÈME TABLEAU

Une vaste salle un peu retirée, dans un château militaire. Portes au fond, ouvertes sur une autre salle très lumineuse, en fête, toute pavoisée de drapeaux russes. — A gauche, près d'une petite porte, un paravent à demi déployé. — Au lever du rideau, une musique de danse, dans la salle du fond, et, dans la cour du château, des sonneries de trompette. Des couples de danseurs, uniformes et robes éclatantes, passent dans la salle du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

GRÉGOR GRÉGOROWITCH,
LE COLONEL WLADIMIROF, puis UN ÉTRANGER.

WLADIMIROF, à Grégor.

Un mot, major. Vous étiez dans le bal, tout à l'heure, vous n'avez rien entendu dire de singulier?

GRÉGOR

De singulier? non. Tout le monde affirmait que Sonya Ivanowna était infiniment jolie dans son costume d'Iris, presque sans écharpe.

WLADIMIROF

On chuchote que, ce matin encore, nous ne marcherons point contre les Polonais; que le gouverneur, sous un prétexte, suscitera un nouveau retard?

GRÉGOR

Bon! quelle idée! tout est préparé pour le départ, nos troupes campent sous ces fenêtres, et même, pour être

plus près de la bataille, Sophia Ivanowna, au lieu de nous faire danser dans son palais de Troki, donne une fête dans ce château qui est presque une caserne.

WLADIMIROF

On disait plus. Le comte André Boleski aurait envoyé à la Tzarine sa démission de commandant des troupes et attendrait d'heure en heure la réponse impériale?

(Un homme étranger est là depuis un instant. Il porte un costume de grand seigneur, très riche, très sombre.)

L'ÉTRANGER

Colonel Wladimirof, si l'on vous racontait ce qui s'est passé il y a dix-sept ans, un soir, au château de Mikalina, vous ne douteriez point de l'empressement du comte André Boleski à combattre les révoltés.

WLADIMIROF

Que s'est-il donc passé à Mikalina, Monsieur?

L'ÉTRANGER

Deux femmes s'y sont rencontrées dans des circonstances terribles. L'une d'elles a été vaincue, humiliée affreusement. Or, cette femme se nommait Sophia Ivanowna et l'occasion de revanche qu'elle attend depuis si longtemps dans cette province dont elle a fait nommer son mari gouverneur, elle ne la laissera pas échapper. Allez danser, Messieurs, puisque c'est le caprice de la comtesse de fêter par un bal votre entrée en campagne, et croyez que le boute-selle ne tardera pas à interrompre le menuet.

(L'Étranger, après un salut, sort par le fond, à droite. — Un éclat de rire au dehors; la comtesse Sonya entre au bras d'un officier, pendant que la salle se remplit de femmes en toilettes de bal et de jeunes hommes en uniforme.)

SONYA, très rieuse, se tournant vers le groupe qui la suit.

Il faut que je vous renvoie. Cette toilette frivole n'est pas convenable pour un jour de bataille, et je dois revêtir mon costume de guerre. (Elle montre deux caméristes qui viennent d'entrer par la petite porte de gauche, l'une portant une table de toilette, l'autre ayant sur le bras une robe et un corsage fait d'une cotte de mailles d'acier.) Vous voyez, je vais faire un « changement », comme disent les filles d'opéra. Mais je vous rejoins. Ah! vous ne savez pas? une idée que j'ai eue : avant de nous battre, nous soupons. Un médianoche jusqu'au premier cri du clairon. Vous êtes des nôtres, tous?

(Elle les éloigne d'un geste.)

SCÈNE II

SONYA IVANOWNA, DEUX CAMÉRISTES, puis IVAN

Sonya va vivement vers la toilette. Elle dégrafe son corsage en parlant.

SONYA, aux femmes de chambre.

Maintenant, vite! (Les caméristes s'empressent autour d'elle.) Ah! Varvara?

UNE CAMÉRISTE

Excellence?

SONYA

Pas de nouvelles de mon fils? (Varvara fait signe que non.) Oh! le méchant enfant! Six jours entiers à la chasse, sans m'écrire!

(Tout à coup, Ivan entre par la petite porte de gauche; il porte une pelisse de paysan lithuanien, toute poussiéreuse. Il est joli, très jeune, l'air farouche et impérieux d'un enfant gâté.)

IVAN

Maman! maman!

SONYA

Oh! enfin! (Elle l'embrasse, ravie, sur les cheveux, sur le front, sur les yeux.) Mais quel est ce costume? tu es déguisé? Comme te voilà fait.

(Elle lui lisse les cheveux et lui passe une brosse parfumée sur le visage.)

IVAN

Il faut que je te parle, tout de suite. Tu ne sais pas? je suis très amoureux.

SONYA, *riant.*

Toi? Eh bien! dis, raconte! pendant qu'on me recoiffera et que je changerai mes mouches. Quel air fou vous avez, Monsieur?

IVAN

Ce n'est rien maintenant : si tu m'avais vu sur la route, gesticulant, chantant, me parlant à moi-même! La vue d'un arbre me faisait pouffer de rire; d'autres fois je pleurais, je faisais des confidences à mon cheval, aux nuages, à la brise, à l'hirondelle qui passe en pépiant.

SONYA

Tu me gardais ta discrétion?

IVAN, *s'asseyant sur un tabouret, tout près du paravent.*

Pardon! Je perds la tête. Tu me croyais à la chasse, dans nos forêts? Je suis allé en Lithuanie.

SONYA, *effrayée.*

Au foyer de l'insurrection!

IVAN

Bon! Déguisé en paysan. J'avais l'air d'un petit ours. Ne me gronde pas, puisqu'on ne m'a pas fait de mal! C'est toi d'ailleurs qui m'as conseillé ce voyage.

SONYA

Moi?

IVAN

Sans le faire exprès. Il y a huit jours, tu m'as dit, avec un air terrible, — car tu as l'air terrible souvent, oh! jamais contre moi, — tu m'as dit : « Dans le pays de mon ennemie, il y a une jeune fille, Hélyonne Kilinska

Elle est d'une race puissante et riche, elle est chère au fils de celui que je hais! Après la campagne, elle sera ta femme...

SONYA

Oui, j'ai dit cela.

IVAN

Moi, je voulais bien servir ta colère, — parce que tu es bonne, — mais, tu comprends, je n'étais pas fâché de savoir si je pourrais le faire avec plaisir.

SONYA

Eh bien?

IVAN

Ah! ma mère! Laisse-moi t'expliquer. Les matins, je quittai Pruzani; je gagnais à travers le bois le château où elle habite avec son père. Elle était à sa fenêtre, toujours, une fenêtre où il y a des oiseaux et des fleurs qui remuent. Mon Dieu! qu'elle est jolie! Autant que toi. Autrement.

SONYA

Ah! autrement!

IVAN

Ses longs cheveux qui coulent sont de l'or pâle, très lisses; elle a le visage un peu long, d'une pâleur azurée, comme si le bleu du regard lui glissait sur la peau. Je n'avais pas pensé, en partant, qu'elle pût être si fière avec tant de douceur. Elle brodait à sa fenêtre. Me montrer, lui parler? Je n'osais pas; je me tenais derrière des arbres, caché, en face d'elle. Je restais là, jusqu'au soir, la regardant, très content d'être tout près, bien triste d'être si loin. Ah! petite mère, est-ce que la campagne sera bien longue?

SONYA

Et lui, l'as-tu vu?

IVAN

Ne parle pas de lui.

SONYA

As-tu vu le fils d'Élisabeth Boleska?

IVAN

Eh bien! je l'ai vu.

SONYA

Est-ce qu'il est beau?

IVAN

Je crois que oui.

SONYA

Moins que toi, j'en suis sûre!

IVAN

Et je crois qu'elle l'aime, ma mère! Oh! je le haïssais à cause de toi, déjà; je le hais bien plus, à cause d'elle. Je veux me battre! que mon père y consente ou non, je le suivrai dans cette guerre!

SONYA

Non. Je veux pour toi la victoire sans le danger; et puis, tu es trop jeune, Ivan.

IVAN

Tu es une femme, et tu pars avec l'armée! Je me battrai.

SONYA

Oh! moi, je me suis toujours promis de revoir le château de Mikalina, où j'ai été reçue un jour! (Elle se retourne et aperçoit le comte, entré depuis un instant par la petite porte à droite et qui l'écoute, l'air soucieux. Elle continue d'un ton de coquetterie câline.) Et vous m'y conduirez, n'est-ce pas, mon cher comte ?

(Elle a mis la tête sur l'épaule de son mari.)

BOLESKI, la repoussant doucement.

Rentrez dans le bal, Sonya. Je désire être seul ici.

SONYA, rieuse.

Oui, pour combiner le plan de bataille? Faites vite; mais vous ne m'avez pas complimentée sur mon habit de combat? N'êtes-vous pas fier de votre guerrière? (André Boleski l'éloigne d'un geste.) Je m'en vais. A tout à l'heure, général. (A Ivan.) Viens, toi! et ne sois point jaloux. Est-ce qu'une femme peut voir mon Ivan et ne pas l'adorer!

(Ivan et Sonya sortent.)

SCÈNE III

BOLESKI, puis L'ÉTRANGER, puis SONYA, puis LE COLONEL WLADIMIROF

ANDRÉ BOLESKI

Deux heures. Drewics n'arrive pas. Parfois, je me demande, si Sonya, instruite de la mission de Drewics auprès de l'impératrice, n'a pas intercepté le message, ou la réponse, si le messager lui-même... Allons, il faut donner un nouveau contre-ordre, gagner un jour encore. (Il s'assied devant la table, frappe sur un timbre et écrit. L'Étranger entre par le fond et referme la porte derrière lui, puis les deux autres portes. Le salon devient plus obscur. L'homme s'approche et se tient immobile derrière le comte. Boleski tend, sans se retourner, la lettre qu'il vient d'écrire.) Cet ordre au colonel Wladimirof. (L'Étranger prend la lettre, la lit et la brûle à la flamme d'une bougie, pendant que le comte se lève et va vers la droite. L'Étranger achève de brûler la lettre au moment où le comte se retourne.) Hein? Qui êtes-vous? Que faites-vous?

RHODZKO

Votre devoir. (Le comte, furieux, avance d'un pas. Rhodzko salue profondément et tend au comte un pli scellé de rouge.) De la part de Sa Majesté le roi Stanislas-Auguste, qui me délègue auprès de Votre Excellence.

ANDRÉ BOLESKI

Ah! — Je me réserve de châtier votre audace. — Donnez.

(Le comte s'approche de la lumière.)

RHODZKO

Si Votre Excellence lisait avec peine à la clarté de cette lampe, je pourrais lui dire le contenu de la dépêche.

ANDRÉ BOLESKI

Vous l'avez lue?

RHODZKO

Je l'ai écrite. (Pendant que le comte parcourt la dépêche :) Sa Majesté s'étonne de votre inaction étrangement prolongée. Elle vous engage à entrer en campagne, sans autre retard, et me commet au soin de vous y contraindre.

ANDRÉ BOLESKI, à part.

Oh! il faut que Drewics arrive.

RHODZKO

C'est tout, n'est-ce pas, Monseigneur?

(Il se penche dans la clarté du flambeau vers le comte, qui se retourne.)

ANDRÉ BOLESKI

Rhodzko!

RHODZKO

J'avais renoncé à l'espoir d'être reconnu.

ANDRÉ BOLESKI

Toi, au service du roi de Pologne, et puissant?

RHODZKO

Très puissant.

ANDRÉ BOLESKI

Comment? par quel changement de destinée? Enfin, n'importe, c'est un heureux hasard, celui qui t'amène. Écoute-moi. J'ai été un bon maître, tu ne dois pas me haïr?...

RHODZKO

Je suis très dévoué à Votre Excellence.

ANDRÉ BOLESKI

Eh bien, retarde d'un jour le départ de l'armée. Au nom du roi, tu le peux. Un délai de vingt-quatre heures, je ne demande rien de plus.

RHODZKO

Ainsi, c'est vrai, vous avez pitié de votre patrie?

ANDRÉ BOLESKI

Rhodzko, j'aime mon fils.

RHODZKO

Lequel ?

ANDRÉ BOLESKI

Ah! si tu savais mes tortures! Tu les sauras, tu m'entendras, un vieux serviteur, c'est un ami.

RHODZKO

Vous croyez ?

ANDRÉ BOLESKI

Il faut qu'enfin je parle à quelqu'un qui puisse me comprendre et me plaindre ; depuis tant d'années, j'étouffe. Tu connais Sophia Ivanowna? L'as-tu revue? Jeune encore, toujoure séduisante. Misérable celui qui choisit son épouse à cause de la beauté! Il souffrira par les yeux charmants, il pleurera par les sourires. Son cœur? je ne sais pas s'il bat. Un regard sincère qui console, une parole douce et vraie, c'est ce que je n'ai jamais obtenu d'elle. Ardente aux plaisirs menteurs, froide aux bonheurs réels, frivole, en un mot, jusqu'à la barbarie, et, qui sait? — je l'ai cru souvent, — traîtresse et infâme! voilà ce qu'elle a été pendant dix-sept ans pour moi qui l'ai tant adorée, — qui rougis de l'aimer encore.

RHODZKO

Vous avez répudié Élisabeth Boleska, Monseigneur.

ANDRÉ BOLESKI

Ce n'est pas tout. J'ai un fils de cette femme. A sa naissance j'ai espéré. J'ai voulu reporter sur lui toutes mes tendresses, avivées de toutes mes angoisses. Cette âme nouvelle serait bonne et m'aimerait. Non ! pareil à Sonya! pareil! comme si le Ciel, pour redoubler mes amertumes sans en changer les causes, avait voulu me la redonner en lui.

RHODZKO

Vous avez abandonné Étienne Boleski, Monseigneur.

ANDRÉ BOLESKI

Hélas! le souvenir de cet enfant me hantait comme une vision de paradis. Je le voyais, grand de toutes les vertus, pur de toutes les innocences que son frère hélas! n'avait pas. J'ai voulu le connaître. Sa mère l'avait envoyé en France pour qu'il y achevât ses études, je suis allé en France, il y a trois ans. Je l'ai vu, je lui ai parlé. Il est meilleur encore que je ne l'avais rêvé.

RHODZKO

Vous lui avez parlé?

ANDRÉ BOLESKI

Dans les commencements, non. Mais bientôt, il ne m'a plus suffi de le voir sortir, le dimanche matin, du collège avec ses camarades, de l'y voir rentrer le soir. J'ai pris un nom, le premier trouvé, André Sawa. J'ai eu l'air pauvre et humble, j'ai été admis comme professeur dans le collège où il était. Je l'ai vu jouer, travailler, rire, penser déjà! Ah! son jeune cœur d'ange et de héros! Nous causions ensemble. Je l'appelais « mon élève », quelquefois « mon fils », en me trompant. Comme il parlait avec une voix tendre et fière de sa mère absente, de sa patrie abaissée! Un jour, Rhodzko, il m'a raconté mon histoire, sans comprendre pourquoi je pleurais.

RHODZKO

Vous ne lui avez jamais révélé votre nom véritable?

ANDRÉ BOLESKI

Ah! il me méprise!

RHODZKO

Vous êtes puni, en effet.

ANDRÉ BOLESKI

Par son mépris? non. Tout ce qui vient de lui m'est doux, même le désespoir. Je ne me plains pas de sa haine, à cause de mon amour. Quoi qu'il pense, je l'accepte avec bonheur. Ces rêves, l'indépendance reconquise, la Pologne restaurée, je ne veux plus en sourire, puisqu'il y croit. Les Polonais eux-mêmes... — Ah! tu sais de quel effroyable honte ils m'ont abreuvé, tu conçois les rages qui s'étaient amassées en moi, tu devines les serments de vengeance durant tant de nuits sans sommeil, où, grinçant des dents, je revoyais cette foule sombre autour de moi, et cette main sur ma poitrine, et ce doigt sur mon front, et ces torches éteintes qui me poussaient dans la nuit! — Eh bien! les téméraires qui m'ont humilié à ce point, je ne sais plus si je les hais, depuis que je sais qu'il les aime. Sa douceur ne veut pas que j'aie de la colère. La malédiction que j'ai subie m'est un souvenir moins odieux, parce qu'ils l'en ont fait complice, et l'écho de ces paroles terribles : « Que le malheur soit sur vous! » me fait sourire parfois comme un souhait de bonheur, parce qu'il me les a dites.

RHODZKO

Vous n'attaquerez pas les rebelles?

ANDRÉ BOLESKI

Songe que nous pourrions nous rencontrer face à face, Étienne et moi, tous deux armés! L'exposer, lui, si pur,

à un parricide! Songe que, s'il périssait, ce serait sur mon ordre. Étienne! Tué par moi!

RHODZKO

Puisque tu l'aimes, ose t'en faire aimer. Il t'a reconquis, mérite-le.

ANDRÉ BOLESKI

Que veux-tu dire?

RHODZKO

Écoute! écoute! Un jour, j'ai vendu ma patrie à Stanislas-Auguste. J'ai offert à l'ennemi cette alliée invincible, la misère polonaise : elle servira qui la soulagera. Pour être puissant, moi, et pour que mes pareils n'aient plus le talon des gentilshommes sur la nuque, j'ai promis de livrer les gloires des magnats, leurs richesses insolentes, le nom même de leurs pays; et, l'ambassadeur de Russie, par le commandement de Catherine II, a juré sur les Saintes Images que, le jour où il n'y aurait plus de noblesse polonaise, tous les serfs de Pologne seraient des Russes libres! Mais, malgré moi, ma volonté défaille par instants. Je sens, je sens que ma vieille âme polonaise n'est pas morte. Comme il serait plus beau d'être libre et Polonais en même temps! Comprendras-tu, toi, mieux que ne l'ont fait les autres? Cette alliance nécessaire du serf et du gentilhomme, de la faulx et du sabre, veux-tu que nous en donnions l'exemple, tous deux? Il en est temps encore. Viens. L'insurrection jusqu'à ce jour est peu puissante : quelques milliers de braves. J'en ferai surgir cinq cent mille. Pas de chefs, il y en aura deux, toi et moi. Redeviens le premier des nobles et fais-moi ton égal, moi, le premier des affranchis. Viens, partageons le triomphe que j'espère, le martyre que je ne crains pas. Tu rentreras, la main sur l'épaule de ton fils, dans ton domaine délivré, ou tu tomberas avec lui sur quelque beau champ de bataille.

ANDRÉ BOLESKI

Quel homme es-tu, Rhodzko? Trahir la Russie!

RHODZKO

Tu as bien trahi la Pologne !

ANDRÉ BOLESKI

C'est trop d'une souillure ! Je ne puis sauver ce qui me reste d'honneur qu'en demeurant fidèle à ma déloyauté.

RHODZKO

Lave la honte ancienne !

ANDRÉ BOLESKI

Avec de la boue ? — D'ailleurs, la guerre pour Étienne, ce serait la guerre contre Ivan : des deux parts, même angoisse.

RHODZKO

Tu tremblerais pour ce fils qui, certes, n'hésiterait pas à frapper son frère !

ANDRÉ BOLESKI

Crois-tu donc qu'Adam n'aimait pas Caïn ?

RHODZKO

Ainsi, tu ne veux pas de la gloire que je t'offre ?

ANDRÉ BOLESKI

Ah ! plus un mot ! J'ai fidèlement servi mon pays d'élection et je le servirai jusqu'à la mort, — à moins qu'il ne me délie lui-même de mon devoir. D'ailleurs, remarquez Monsieur, que le comte André Boleski ne saurait faire alliance avec son serviteur.

RHODZKO

Donc, ils m'auront tous repoussé, tous ! et ce lâche lui-même ! Eh bien, ce qu'ils n'ont pas voulu que je sois pour eux, je le suis contre eux. J'avais rêvé la puissance pour le bien, je l'exerce pour le mal. Ils n'ont pas accepté le serf allié des nobles, ils subiront le serf allié des Russes. Ils n'ont pas voulu du héros, qu'ils se

défient de l'espion. Je me vengerai sur eux de mon ignominie, parce qu'ils m'ont forcé à y descendre, — sur toi aussi, parce que tu refuses de m'en relever! Un délai? tu n'en auras pas. Risquer ma tête pour la rendre illustre, c'était possible, mais pour te satisfaire, toi qui me repousses, tu rêves! Ah! tu veux être Russe! soit! tu le seras. Entièrement. Jusqu'au bout. Tu monteras à cheval au point du jour, tu marcheras contre les Polonais, et avant la fin de la nuit prochaine, tu verras apparaître ton fils à la tête de son armée, et tu crieras : feu! je te le jure!

(Pendant les dernières paroles de Rhodzko, André Boleski s'est approché de la fenêtre.)

ANDRÉ BOLESKI, avec une joie véhémente.

Non. Je ne te crains plus. C'est Drewics, il descend la côte au galop.

RHODZKO

Quel secours t'arrive?

(Sonya paraît à l'une des portes du fond. La porte reste ouverte. Sonya s'arrête aux paroles du comte et s'éloigne bientôt, très vite.)

ANDRÉ BOLESKI

La volonté de l'impératrice est plus puissante que la tienne, Rhodzko, et rompt celle du roi.

RHODZKO

L'impératrice?

ANDRÉ BOLESKI

Je ne commande plus l'armée!

RHODZKO

Une démission?

ANDRÉ BOLESKI

Acceptée! puisque Drewics est de retour.

(Le colonel Wladimirof entre par la porte de droite.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE COLONEL WLADIMIROF

ANDRÉ BOLESKI, au colonel.

Drewics, n'est-ce pas? qu'on me l'amène à l'instant. (Le colonel Wladimirof sort. — A Rhodzko.) Je pense, Monsieur, que je n'aurai pas à vous revoir.

RHODZKO

Que Votre Excellence me pardonne! Il me reste à lui communiquer les instructions relatives au plan de campagne. Tant que la volonté de l'impératrice ne sera pas connue, vous seul commandez, Monseigneur.

ANDRÉ BOLESKI

C'est juste. J'écoute.

(Il s'assied dans le fauteuil. Rhodzko déploie une carte sur la table.)

RHODZKO

On nomme cet endroit le carrefour Pruzani. Vous n'aurez pas besoin, je pense, de jeter les yeux sur la carte, le pays vous est familier. D'après les rapports d'espions, les insurgés se rassembleront au nombre de mille à peu près, demain, vers minuit, à Pruzani. Ils espèrent opérer leur jonction avec leurs complices du Palatinat. Deux chemins s'offriront à eux; l'un, vous le savez, traverse la plaine découverte, où leur marche serait aisément signalée; ils ne le choisiront pas; l'autre, moins direct, s'enfonce dans la forêt très épaisse, très obscure; ils le préféreront. Vous connaissez cette forêt; on y trouve des vallons, des gorges, disposés à souhait pour des embuscades. Vous avez trois mille hommes. Les rebelles seront écrasés, sans même avoir pu combattre.

ANDRÉ BOLESKI

O guet-apens monstrueux! Pas un Polonais n'en sortirait vivant!

RHODZKO

C'est ma conviction.

ANDRÉ BOLESKI

Et tu avais espéré que je tendrais à mon fils cette épouvantable embûche !

RHODZKO

J'espère encore que vous ferez votre devoir.

ANDRÉ BOLESKI

Ce devoir n'est plus ! — Tiens ! voici ma délivrance.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE COLONEL WLADIMIROF

LE COLONEL

J'annonce un malheur à Votre Excellence. — Le courrier Drewics vient d'être trouvé mort sur la route, à quelques pas du château.

ANDRÉ BOLESKI

Un meurtre ! — Mais le message qu'il m'apportait?

LE COLONEL

Aucun papier sur lui.

(Sonya est rentrée, souriante. La grande porte du milieu s'ouvre dans un bruit de fête ; on aperçoit des officiers et des femmes qui boivent et qui rient autour d'une table brillamment servie. — Ivan est debout, une coupe à la main.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, SONYA, IVAN, OFFICIERS, FEMMES, en toilette de bal.

IVAN, au milieu de la foule élégante qui le suit.

A vous, Messieurs. (Il va vers Sonya qu'il embrasse.) A toi, maman ! (Tous les personnages ont le verre en main. Ivan s'approche de son père.) Ne boirez-vous pas avec nous, Monseigneur?

ANDRÉ BOLESKI

Ivan!

IVAN, levant sa coupe.

Au succès de votre expédition, mon père!

André Boleski lui arrache la coupe et la brise dans un geste de désespoir.

TOUS

A la gloire des armes russes!

Au dehors sonne le boute-selle.

RHODZKO, à André Boleski.

Vous crierez : feu, Excellence.

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU.

SIXIÈME TABLEAU

La chapelle souterraine dans le château de Mikalina. C'est un lieu sombre et vénérable. Au fond, l'autel, précédé de marches nombreuses, est caché par des portes de bronze; un escalier tournant descend entre les lourds piliers. — Çà et là des tombes seigneuriales.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLYONNE ET DES JEUNES FILLES POLONAISES,
puis ÉLISABETH BOLESKA et ÉTIENNE BOLESKI

Au lever du rideau, le silence. — Hélyonne apparaît, suivie de jeunes filles polonaises, blanches et bleues, en cortège; elle est vêtue de blanc et de bleu, elle a une corbeille de roses blanches à la main; elle descend l'escalier, trempe son doigt dans un bénitier, s'agenouille devant un petit autel de la Vierge, sous la clarté de la lune.

HÉLYONNE

Chère Dame! Souveraine adorable! Je vous donne ces roses blanches, les dernières peut-être de ce printemps; car voici les jours de bataille, et les fleurs innocentes vont se rougir de sang dans le jardin de votre Pologne.

(Élisabeth Boleska entre, appuyée à l'épaule de son fils.)

ÉLISABETH

Reste à genoux, ma fille, agenouille-toi, mon fils. (Les yeux au ciel :) Sainte mère de Dieu! reine de Pologne! entendez-moi! (Les mains sur la tête d'Hélyonne :) Celle-ci est la fille d'un père héroïque qui a combattu et combattra encore en se confiant à vous. (Les mains sur la tête d'Étienne :) Celui-là m'est resté par l'abandon d'un traître, qui vit en vous blasphémant. Ils ont été élevés l'un pour l'autre dans l'amour de votre miséricorde et dans l'amour de votre pays

d'élection. Le jeune homme va partir pour les batailles, la jeune fille va rester pour la prière ; défendez-le, exaucez-la, et qu'à l'heure inquiète de la séparation, la paix se fasse dans leurs cœurs, par votre grâce, ô Vierge mère ! — Le bonheur soit avec vous, enfants, vous êtes fiancés.

(Ils se relèvent lentement sous la bénédiction. — L'orgue prélude au milieu d'un grand silence. — Des bruits de pas tumultueux, tout à coup, sous la voûte.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MONSIEUR LE PANETIER, MONSIEUR L'ÉCHANSON, MONSIEUR LE PORTE-ÉTENDARD, AUTRES GENTILSHOMMES POLONAIS, PAYSANS POLONAIS, en divers groupes. LE PÈRE DOMINIQUE, puis UN GROUPE DE JUIFS, conduits par UN RABBIN.

Des enfants de chœur ont ouvert les portes de bronze, l'autel apparait magnifique et lumineux. Toute la chapelle resplendit. Le Père Dominique entre par la petite porte au fond et se dirige vers l'autel,

ÉLISABETH, ardemment.

Nos amis ! (Les gentilshommes ont des fusils. Les paysans ont des faulx, des fléaux, des haches. Ils se rangent des deux côtés du théâtre après avoir salué Élisabeth, qui va de groupe en groupe.) Tous fidèles, l'âme résolue et le bras armé !

MONSIEUR LE STAROSTE

J'ai promis vingt nobles hommes, trois cents paysans et cent mille tymfes d'argent. Quelqu'un a-t-il le loisir de compter ?

ÉLISABETH

Tu nombres mal tes gentilshommes, Monsieur mon frère, car à toi seul tu en vaux vingt.

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Je commande à deux cents bûcherons.

ÉLISABETH

Bûcherons de la forêt russe !

MONSIEUR LE PORTE-ÉTENDARD

J'ai engagé trois années de mes revenus pour acheter des fusils et des munitions de guerre.

ÉLISABETH

De quoi se plaindrait l'ennemi ? vous lui enverrez vos richesses.

UN PAYSAN

Nous n'avons que des faulx, Madame.

ÉLISABETH

Vous ferez la moisson du seigneur !

UN AUTRE PAYSAN

Nous n'avons que des fléaux !

ÉLISABETH

Vous battrez le blé sanglant ! (En ce moment entre par la droite un groupe de Juifs précédé par un Rabbin. La foule s'écarte.) Des Juifs dans notre Église !

LE RABBIN

Les Juifs aiment la terre où ils sont nés.

ÉLISABETH

Eux, devant cette croix !

ÉTIENNE

Ma mère, la Pologne aussi est sur la croix. Ils veulent arracher les clous ; qu'ils soient les bienvenus. (Aux Juifs :) Nous avons la même patrie, si nous n'avons pas le même Dieu. Implorez le vôtre pour elle. (Se tournant vers le Père Dominique :) Mon Père, bénissez les soldats du Seigneur !

LE PÈRE DOMINIQUE

A genoux.

(Tout le monde s'agenouille, à l'exception des Juifs, qui prient debout.)

LE CHŒUR

Source des êtres,
Seigneur des maîtres,
Terrible aux traîtres,
Propice aux bons!

Clarté bénie,
Grâce infinie,
Dans l'agonie,
Nous t'implorons!

ÉLISABETH, à genoux, seule, très doucement.

Notre patrie,
Saigne, meurtrie,
Et pleure, et crie,
Vers toi, mon Dieu!

LE CHŒUR

De trop d'épreuves
Tu nous abreuves!
Ah! que de veuves
Sous ton ciel bleu!

ÉLISABETH

Viens! et nous venge!
Que ton archange
Fauche et vendange
Ton glaive en main!

(Elle saisit une faulx qu'elle brandit.)

Que le sang lave
La terre esclave!
Romps ton entrave
Patrie, enfin!

LE CHŒUR, debout et levant les armes.

Que le sang lave
La terre esclave!
Romps ton entrave
Patrie, enfin!

(On entend un son de cloche au loin, puis un autre son de cloche, puis un autre.)

ÉTIENNE

Écoutez! En ce moment nos amis des villages voisins ont achevé de prier dans leurs églises; ils se mettent en marche pour nous rejoindre au carrefour Pruzani; — qu'on leur réponde. (Tintement d'une cloche plus rapprochée.) Allons vers eux, mes frères.

(Le Père Dominique est descendu de l'autel. Il porte une croix voilée de noir. Tous le suivent en procession : les gentilshommes, puis les paysans, puis les Juifs. Étienne est à l'avant-scène, à gauche, entre sa mère et sa fiancée. La procession sort lentement par la grande porte à droite.)

LE CHŒUR

Source des êtres,
Seigneur des maîtres,
Terrible aux traîtres,
Propice aux bons!

ÉTIENNE, pendant que le chœur s'éloigne.

Adieu, mère! adieu, fiancée!

HÉLYONNE

Reviens!

ÉLISABETH

Oui, reviens... vainqueur!

ÉTIENNE

Priez!

(A ce mot, les deux femmes tombent à genoux, silencieusement. Étienne sort. Le chœur, au loin, n'a pas cessé de chanter... Il s'éteint peu à peu... puis un très long silence.)

SCÈNE III

ÉLISABETH et HÉLYONNE, en prière; ANDRÉ BOLESKI

André Boleski entre furtivement par la petite porte de la sacristie.

ANDRÉ BOLESKI

Élisabeth...

ÉLISABETH

Oh! que viens-tu faire ici? Qui t'appelle? Que veux-tu?

ANDRÉ BOLESKI

Je vous en prie, écoutez-moi.

ÉLISABETH

Ma fille! tu as vu le mauvais génie de notre race, tu as entendu le maudit de la patrie et du ciel ! Il est là, le désespoir va entrer. C'est la première fois que je tremble pour Étienne.

ANDRÉ BOLESKI

Je viens le sauver.

ÉLISABETH

Tu mens. L'angoisse, les désastres, voilà ce qui peut venir de toi. Le salut, non.

ANDRÉ BOLESKI

Je jure par le saint nom de Jésus...

ÉLISABETH

Tu l'as renié!

ANDRÉ BOLESKI

J'atteste les tombeaux où dorment les ancêtres...

ÉLISABETH

Leurs os frémissent d'horreur sous tes pas ! — Sors! va-t'en! ne sois plus ici, si tu ne veux pas en être chassé par les spectres !

ANDRÉ BOLESKI

Ah ! vous m'écouterez ! dussé-je vous fermer la bouche avec ma main !

ÉLISABETH

Non !

HÉLYONNE

Il s'agit d'Étienne, ma mère! Parlez, Monsieur.

ANDRÉ BOLESKI

Qui êtes-vous, Mademoiselle? Je devine, vous êtes

Hélyonne Kilinska. Vous aimez Étienne. Je vous remercie. Écoutez-moi : il doit se rendre dans cette nuit au carrefour Pruzani?

ÉLISABETH

Qui te l'a dit, espion?

ANDRÉ BOLESKI

Et de là s'engager dans la forêt pour rejoindre ses amis du Palatinat? Eh bien! dans la forêt trois mille Russes l'attendent, embusqués dans les gorges, derrière les roches. Qu'il ne parte pas ou qu'il passe par la plaine, sinon il mourra sans avoir pu se défendre.

ÉLISABETH

Il est parti!

ANDRÉ BOLESKI

Parti!

HÉLYONNE

Ma mère, on peut le rejoindre encore!

ÉLISABETH

C'est le mensonge qui a parlé. Un traître n'aime pas son fils.

ANDRÉ BOLESKI

Oh! toutes ces minutes perdues! Mais vous, Mademoiselle, croyez-moi, je dis la vérité. Pourquoi serais-je venu si ce n'était pour sauver Étienne? J'ai quitté le campement dans l'ombre, sans que personne me vît. A cheval, j'ai pris par des chemins de traverse que je n'ai pas oubliés. Voilà comment je suis venu, au risque d'être arrêté par les vôtres, d'être tué peut-être. N'importe, il fallait qu'Étienne fût prévenu. Ah! croyez-moi. Élisabeth se défie de moi; elle a raison, je l'ai offensée. Mais j'aime Étienne. Je l'adore. Dieu m'a envoyé ce châtiment d'être père et de n'avoir pas de fils. Je suis à vos pieds, sauvez-le, vous seules le pouvez. Envoyer un de mes serviteurs? je n'en ai pas de fidèles pour un tel message. Moi? vos

Polonais me fusilleraient avant de m'avoir entendu. Allez vers lui, vous dis-je. Ah ! par pitié, hâtez-vous ! on va l'assassiner ! Songez que le temps passe. Le carrefour Pruzani, c'est tout près d'ici. L'assassiner, Mademoiselle ! lui, votre fiancé ! Ah ! pour me faire croire, faut-il que je me brise la tête contre ces dalles ?

HÉLYONNE

Ma mère, il pleure !

ÉLISABETH, à Hélyonne.

Une voiture ! Préviens Tzoryl. Penchée vers Boleski. Que le ciel, la nuit de ton agonie, ne te permette pas les larmes du repentir si tu me trompes avec ces pleurs ! A Hélyonne qui rentre. Viens.

SCÈNE IV

BOLESKI

Elles arriveront à temps. (Se tournant vers le crucifix.) Seigneur Christ, vous qui avez souffert et qui avez pitié des souffrances, je vous remercie. Hier encore je n'aurais pas osé m'agenouiller devant vous ; mais il me semble que je suis pardonné, puisque vous avez daigné m'employer au salut de mon enfant.

SCÈNE V

BOLESKI, RHODZKO

RHODZKO

La justice éternelle n'est pas satisfaite à si bon marché.

ANDRÉ BOLESKI

Qui me parle?

RHODZKO

Qu'as-tu donc fait pour émouvoir la miséricorde ? L'ours, le loup, le chien aiment leurs petits. Crois-tu que les dévouements de l'instinct suffisent à effacer les crimes de l'intelligence ?

ANDRÉ BOLESKI

Oh ! quel spectre me juge !

RHODZKO

Un spectre, Monseigneur ? L'orgueil de votre remords vous égare ; votre châtiment ne vaut pas un miracle.

ANDRÉ BOLESKI

Que viens-tu faire ici ?

RHODZKO

Vous avez quitté le campement en secret ; j'ai pensé que je ferais bien de vous suivre.

ANDRÉ BOLESKI

J'entends. Ma présence ici, tu la révéleras au roi ou à l'impératrice, et tu me perdras, n'est-ce pas ?

RHODZKO

Oui, plus tard, peut-être. En attendant, je suis heureux de vous annoncer que vous n'avez rien fait qui compromette le succès de notre expédition. (Boleski le regarde, étonné.) Il était facile de prévoir votre tentative de trahison et plus facile de la déjouer.

ANDRÉ BOLESKI

Que dis-tu ?

RHODZKO

La forêt est libre.

ANDRÉ BOLESKI

La forêt est libre ?

RHODZKO

En revanche la plaine est occupée.

ANDRÉ BOLESKI

Juste ciel! Qui donc, moi absent, a donné contre-ordre?

RHODZKO

Celui qui est le maître.

ANDRÉ BOLESKI

Démon! mais tu as parlé trop tôt. Mon cheval rejoindra la voiture d'Élisabeth.

RHODZKO

Si je vous laisse passer.

ANDRÉ BOLESKI

Je passerai sur ton corps.

(Ils se collètent. Rhodzko le repousse.)

RHODZKO

La corvée, Monseigneur, rend les serfs très robustes.

ANDRÉ BOLESKI

Ils n'ont pas d'épée!

RHODZKO

Quelquefois.

ANDRÉ BOLESKI

Un duel, soit.

RHODZKO

Vous me faites honneur. (Boleski, blessé, tombe. Rhodzko se penche vers lui.) Mon maître, je vous avais offert votre fils, — et la gloire.

(Il sort vivement. — André Boleski, livide, du sang au cou, se soulève, avec des efforts haletants, en s'accrochant aux tombes. Il retombe avec un gémissement de rage.)

FIN DU SIXIÈME TABLEAU.

SEPTIÈME TABLEAU

La bourgade de Pruzani, la nuit. C'est presque la campagne. Au fond, tout à fait au fond, à gauche, une route en pente descend sur la scène, et, si elle se continuait, se perdrait dans la coulisse, à droite, au second plan, du côté de la plaine; mais après avoir été interrompue par la scène même, elle remonte vers le fond à droite et s'éloigne du côté de la forêt. — Au premier plan, à droite, une masure avec un balcon de bois vermoulu; plus haut, un hangar ouvert à tout vent; plus haut encore, du même côté, l'ouverture vers la plaine. A gauche, au premier plan, un banc de pierre. — La scène est éclairée par la lune.

SCÈNE PREMIÈRE

SONYA, SERGE, PAYSAN, puis LE COLONEL WLADIMIROF, DEUX COSAQUES

SONYA, devant la porte de la masure.

Eh bien?

SERGE

Ils approchent.

SONYA

Ah! — quelle route? celle de la forêt? celle de la plaine?

SERGE

C'est ici seulement que le chemin se bifurque. La forêt là-bas, la plaine de ce côté.

SONYA

Je les verrai choisir. (Entre le colonel suivi de deux cosaques.) Des nouvelles?

LE COLONEL

Tout va bien, Madame. Nos hommes, selon les nouveaux ordres, sont cachés dans les blés, dans les décombres du vieux cloître ; et, pour mieux abuser l'ennemi, on a laissé quelques feux de bivouacs sur la lisière de la forêt.

SONYA

C'est très ingénieux. (A Serge.) Suis-je en sûreté dans ta maison?

SERGE

En sûreté, Excellence. Les paysans de Pruzani restent neutres.

SONYA

Mais si tu dénonçais ma présence aux rebelles?

SERGE

J'ai toujours eu envie d'acheter le verger qui avoisine ma maison.

SONYA, lui jetant une bourse.

Achète-le. (Au colonel.) Vous, restez là, prêt à me défendre. Ces hommes-là sont-ils sûrs? Là, sous ce hangar.

SERGE

Écoutez, Madame, ce sont eux.

SONYA, au colonel, qui se tient sous le hangar avec les deux cosaques.

Veillez.

(Elle entre. Serge la suit. Les Polonais apparaissent au fond. Ils marchent lentement, en chantant.)

SCÈNE II

SONYA, LES POLONAIS, ÉTIENNE, puis ÉLISABETH BOLESKA, HÉLYONNE

Les Polonais passent au fond, processionnellement. Le Père Dominique, à leur tête, porte la croix voilée de noir. Sonya apparaît au balcon de la masure.

SONYA, joyeuse.

Oui! les voici. (Inquiète.) Oh! on dirait qu'ils vont du côté de la forêt!

(Entrent Élisabeth Boleska et Hélyonne, en avant de la route descendante.)

ÉLISABETH, appelant.

Étienne!

ÉTIENNE

Ma mère! (Aux Polonais.) Halte!

SONYA, se penchant.

Non! ils s'arrêtent. (Ardemment.) C'est elle! Elle! Et voilà son fils, sans doute. Que disait donc Ivan? Il n'est pas beau.

MONSIEUR L'ÉCHANSON, dans le groupe qui s'est formé autour d'Élisabeth Boleska.

Vous êtes certaine que l'ennemi nous attend dans les bois?

ÉLISABETH

Certaine.

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Et que la plaine est libre?

ÉLISABETH

Libre.

SONYA

Oui, oui, c'est la bonne route.

ÉLISABETH

L'embuscade?

SONYA

Tout près d'ici. Il se peut que vous l'entendiez crier. Oh! vous reconnaitrez sa voix, j'imagine?

ÉLISABETH

Ainsi, ce guet-apens, c'est ton espoir, tout ton espoir? Tu n'as rien inventé de nouveau? Ah! Hélyonne, mon enfant, viens, ne pleure plus, tu disais vrai, c'est une folle.

SONYA

Vous ne parviendrez pas à tromper votre épouvante. Osez-vous rire quand je souris?

ÉLISABETH

Il a passé par la plaine.

SONYA

Il a eu tort. Et c'est vous-même qui avez envoyé à la mort Étienne Boleski. (Un cri d'Hélyonne déchire l'air, et les mains en avant, agitées, elle chancelle, défaille sur les marches de la maison.) Oh! secourez-la. C'est qu'elle pourrait mourir, véritablement, et je tiens beaucoup à sa vie à cause de ce fou d'Ivan.

ÉLISABETH

Tu as menti, n'est-ce pas?

SONYA

Comme vous êtes grossière! C'est vrai qu'on est sauvage en Pologne. Mais non, je n'ai pas menti. Vous savez, dans le steppe, il y a une ruine, un ancien cloître; je crois que c'est là que sont les Russes. D'un peu loin on ne peut pas les voir. On m'a expliqué le plan. Oh! je peux vous le dire. Voici : les Polonais marchent sans défiance... (Une décharge de mitraille secoue l'air et bondit d'échos en échos.) Tenez, précisément, je crois qu'ils ne marchent [illegible]s.

ÉLISABETH

Dieu soit obéi ! Je mourrai avec mon fils.

(Elle s'élance vers la plaine.)

SONYA

Ah ! non pas, je ne l'entends pas ainsi. (Vers le hangar :) Empêchez cette femme de passer. (Les cosaques s'opposent au passage d'Élisabeth.) Ceci ne vous rappelle-t-il rien ? Que vous avez peu de mémoire ! Vous voilà tout à fait entre les mains de mes cosaques, comme était le comte Boleski, un soir d'autrefois, entre celles de vos paysans. Vous voyez que je ne suis folle qu'à demi et que je sais prévoir les choses ! Mais je n'ai pas vos façons brutales. (Aux cosaques :) Laissez la comtesse, elle voit bien qu'elle ne peut s'échapper, et m'épargnera de la traiter avec rigueur.

ÉLISABETH, tombant à genoux.

Mon Dieu !

(Sonya se rapproche et parle les dents serrées, pendant que la fusillade redouble.)

SONYA

Ah ! tu ne dis plus rien, tu ne dis plus rien, à présent ? Tu vois que c'en est fait de lui, n'est-ce pas ? que je suis vengée, que j'ai ton cœur sous mes pieds ! Mais que fais-tu donc ? Ce n'est pas Dieu que tu dois prier, c'est moi. Il faut que je te dise : si je voulais, — il en est temps encore, — je pourrais envoyer un ordre : le combat cesserait et ton Étienne serait épargné. Eh bien ! voyons, humilie-toi ; implore-moi ; je m'attendrirai, qui sait ? Que ne me parles-tu de mon fils, de ma tendresse pour lui ? car j'ai un fils, tu sais ? Il est beau, mon Ivan. Hélyonne ne le connaît pas. Mais, un jour, elle l'aimera, et nous les marierons, veux-tu ? En ce moment, pendant que je fais tuer Étienne, Ivan est en sûreté, loin d'ici. Je ne l'ai pas envoyé à la guerre, moi. Il aurait pu être blessé. Comme il s'était grisé le matin du départ, je l'ai fait mettre aux arrêts. Il trépignait, l'enfant gâté ! Tu

comprends, ne pas étrenner en bataille son uniforme tout neuf! Enfin, on ne le tuera pas. Je suis une heureuse mère. Mais toi, oh! je te plains! Car entends-tu la fusillade, toujours? Voyons, je t'en prie, pleure! Je veux te voir pleurer! Quoi! méchante, tu me refuses cela? Ah! misérable mère, est-ce que tu me volerais ma vengeance, en n'aimant pas ton fils?

ÉLISABETH

On ne pleure que les vaincus. Puisqu'on se bat, les Polonais triomphent.

SONYA

Mille contre trois mille.

ÉLISABETH

Mille héros!

SONYA

Mille cadavres!

ÉLISABETH

La fusillade continue avec acharnement. Donc la défaite n'est pas consommée. Tu as compté sur un guet-apens; c'est une bataille. Je te dis que tu es vaincue.

SONYA

Regarde, là-bas, ces hommes qui fuient. Oui, vers nous, tu les vois?

ÉLISABETH

Sont-ce des Polonais?

SONYA

Penses-tu que ce soient des Russes?

ÉLISABETH

Nous n'avons pas l'habitude de fuir!

SONYA

Nous vous la donnerons!

ÉLISABETH

Glorifions Notre-Dame! Sur ma vie, ce sont des Russes! (En effet, plusieurs soldats russes, blessés ou non, traversent la scène en courant. — A Hélyonne :) Viens, nous triomphons!

HÉLYONNE

Est-ce qu'Étienne est vivant?

SONYA, se précipitant vers ceux qui fuient.

Lâches! Oh! lâches! que faites-vous? (A un officier :) Vous aussi! Un officier! (L'officier, à ce moment, reçoit une balle dans la poitrine. Sonya le reconnaît, avec un cri terrible.) Mon fils!

IVAN, chancelant.

Maman! maman! pardonne-moi? j'ai voulu me battre, j'ai désobéi. Ah! vois, mère, comme je saigne!

(Il s'évanouit.)

ÉLISABETH, avec un grand rire.

Ton fils? ton fils! Ah! pauvre femme!

SONYA

Ivan! Ah! Dieu! (Aux cosaques.) Venez, portez-le.

(Ils emportent le blessé vers la maison.)

ÉLISABETH

Oui, il était beau. Je te ferai voir le mien! (A Hélyonne :) Viens embrasser le vainqueur.

(Elle sort vivement avec Hélyonne parmi la fusillade de plus en plus nourrie. Sonya suit les soldats dans la maison.)

FIN DU SEPTIÈME TABLEAU.

HUITIÈME TABLEAU

La plaine très vaste, très solitaire. — Une hauteur, vers le fond, à gauche, descend vers la scène. — C'est la nuit, la fin du combat.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR L'ÉCHANSON, ÉTIENNE, puis LES POLONAIS, LE PÈRE DOMINIQUE, LE RABBIN, ETC.

MONSIEUR L'ÉCHANSON, entrant par la droite, à Étienne Boleski qui entre par la gauche.

Quelles nouvelles?

ÉTIENNE, la poitrine ensanglantée.

Victoire! Nous avons mis en fuite tout un peloton moscovite.

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Hélas! de ce côté, c'est nous qui fuyons!

ÉTIENNE

Vous fuyez!...

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Voyez!

(En effet, quelques Polonais traversent la scène avec des cris.)

ÉTIENNE

Arrêtez.

UN FUYARD

Laisse-moi passer.

ÉTIENNE, à un autre.

Revenez.

UN FUYARD

J'ai une fille, Monseigneur.

ÉTIENNE

Reste, toi!

UN FUYARD

Je suis blessé.

ÉTIENNE

Ne vois-tu pas que mon sang coule?

(Il veut le retenir, ils luttent. Étienne, affaibli par le sang perdu, est renversé. Toute une troupe de Polonais traverse la scène en jetant des armes, carabines, sabres, faulx, cognées. Mais le Père Dominique, ayant à ses côtés le Rabbin et quelques seigneurs polonais, apparaît sur la hauteur et, dans un geste terrible, élève la croix.)

LE PÈRE DOMINIQUE

Je frappe avec cette croix le premier qui fait un pas de plus!

(Les fuyards s'arrêtent.)

UN FUYARD

Les Russes nous poursuivent.

LE PÈRE DOMINIQUE

Attendez-les.

UN AUTRE FUYARD

A quoi bon se battre...

UN AUTRE FUYARD

Quand la victoire est impossible!

LE PÈRE DOMINIQUE

Quand on ne peut plus vaincre, il suffit de mourir. A genoux, tous, autour de moi. Votre Dieu vous l'ordonne.

(Tous s'agenouillent autour du Père Dominique. Un roulement de tambour éclate dans la coulisse.)

UNE VOIX, du dehors.

Rendez-vous!

LE PÈRE DOMINIQUE

Non!

LA VOIX

Feu!

(Fusillade. — Les Polonais, à genoux sur la hauteur, entonnent religieusement l'hymne national.)

LES POLONAIS

Source des êtres,
Seigneur des maîtres,
Terrible aux traîtres,
Propice aux bons!

ÉTIENNE, se relevant.

Faites-moi place, frères.

(Il se place à côté du Père Dominique et le tient embrassé.)

LA VOIX

Rendez-vous!

LE PÈRE DOMINIQUE ET ÉTIENNE

Non!

LA VOIX

Feu!

(Fusillade. — Les blessés, les morts tombent.)

LES POLONAIS

Clarté bénie,
Grâce infinie,
Dans l'agonie,
Nous t'implorons!

(Étienne reste debout. Le Père Dominique tombe, la croix entre les bras.)

UN POLONAIS

Le Père Dominique est mort!

UN AUTRE

Fuyons!

LE RABBIN

Restez tous!

(Il se baisse vers la croix.)

UN JUIF

Que fais-tu? Toi, un Juif, tu touches à la croix de Jésus?

LE RABBIN, levant la croix.

Je redresse l'étendard de Pologne!

(Tous s'inclinent.)

LES POLONAIS

Clarté bénie,
Grâce infinie,...

LA VOIX

Feu!

LES POLONAIS

Dans l'agonie,
Nous t'implorons!

(La fusillade continue. Les Polonais survivants ne cessent pas de chanter. Étienne est toujours debout, l'épée à la main.)

FIN DU HUITIÈME TABLEAU.

TROISIÈME PARTIE

(1791)

NEUVIÈME TABLEAU

Saint-Pétersbourg. La chambre de Catherine II. Une sorte de boudoir pompadour aux tentures fleuries de petites fleurs gaies. Mais les bustes de Voltaire et des encyclopédistes se dressent sur des piédestaux. — Au lever du rideau, Catherine II est couchée, comme endormie, sur un lit de repos. Elle est vieille déjà ; ses bras pendent. — Auprès d'elle, des dames d'honneur. L'une d'elles, assise sur des coussins devant une table basse, tient une plume levée, a l'air de se disposer à écrire.

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE II, DAMES D'HONNEUR, UN CHAMBELLAN, puis RHODZKO

PREMIÈRE DAME

Sa Majesté, je crois, s'est endormie.

(Un silence L'impératrice lève lentement les bras.)

CATHERINE II

Non, je songeais. Écrivez, je reprends. (Elle dicte, la dame écrit :) « Le calife de Bagdad faisait bonne justice, répandait beaucoup de grâces, ouvrait les prisons et ne permettait pas qu'on élevât des échafauds. C'était par ces nobles

pratiques, connues de tout l'univers, qu'il avait mérité l'amour des hommes sensibles et l'estime des philosophes. »

PREMIÈRE DAME

Ah ! certes, la grande Catherine n'a eu besoin que de se considérer elle-même pour étudier le modèle de ce noble portrait.

CATHERINE II

Oh ! ne me flattez pas. Je continue. (Elle dicte :) « Comme il arrive de toutes les gloires vraiment pures, celle de ce bon calife fut calomniée par l'envie ; mais il ne se vengea des méchants qu'en les accablant de bienfaits ; et ferme dans sa résolution d'être juste et tolérant, il répandit plus de grâces encore, éteignit plus de haines, fit tomber plus de fers. » (Une porte s'ouvre.) Qu'est-ce ?

LE CHAMBELLAN

Madame, un envoyé de Sa Majesté le roi de Pologne sollicite l'honneur d'être introduit auprès de Votre Majesté.

CATHERINE II

Un envoyé du comte Poniatowski ?... qu'il entre.

(Rhodzko entre. Deux heyduques se tiennent debout à la porte.)

RHODZKO

J'apporte de bonnes nouvelles à Votre Majesté. L'insurrection polonaise, tour à tour éteinte et rallumée n'est plus à cette heure qu'un tas de cendres sur lequel souffle le vent. En cendres les châteaux. En cendres les forêts. Ceux des magnats rebelles qui ne sont pas morts sur les champs de bataille attendent leur châtiment dans les forteresses de Troki et de Wilna, ou implorent leur grâce du fond de leurs gentilhommières saccagées. Ce qui restait de Pologne à la Pologne appartient désormais à Votre Majesté.

CATHERINE II

Je savais cela, et le comte Poniatowski, — non, le roi

de Pologne. — aurait pu vous épargner la [illegible] de [illegible].

RHODZKO

Votre Majesté ne sait pas tout.

CATHERINE II

Ah ?

RHODZKO

Elle a appris que les insurgés sont vaincus ; elle ignore à qui elle doit la victoire.

CATHERINE II

A mes Kosaks, à mes Ukraniens, au comte André Boleski, gouverneur de Troki.

RHODZKO

Non.

CATHERINE II

A qui donc ?

RHODZKO

A moi.

CATHERINE II

Qui êtes-vous ? Dites-moi votre nom.

RHODZKO

Mon nom n'importe pas, Madame. Ce que j'ai accompli, ce que j'ai voulu, voilà ce que je dois apprendre à Votre Majesté.

CATHERINE II

Eh bien ! qu'avez-vous voulu ?

RHODZKO

Être libre, être puissant.

CATHERINE II

Et qu'avez-vous fait ?

RHODZKO

J'ai mérité de l'être. Vos Kosaks, vos Ukraniens auraient été battus par les seigneurs de Pologne, et quant au comte Boleski, il eût trahi la patrie russe pour sauver son fils Polonais. Mais, moi, j'ai surgi, terrible. J'ai ameuté contre la tyrannie des heureux, la faim, la soif, toutes les rancunes des misérables; sous mes ordres, le pauvre a couru sus au riche, le paysan a attaqué le magnat, le serf a vaincu le maître. D'abord une poignée d'hommes, bientôt une multitude, nous avons été la rébellion formidable et triomphante, et vous êtes victorieuse enfin, vous, la grande tzarine, grâce à nous, les serfs.

CATHERINE II

J'entends, et vous comptez sur quelque récompense, vous et vos compagnons?

RHODZKO

Je réclame la récompense promise.

CATHERINE II

Promise?

RHODZKO

Jurée. Par votre commandement, en présence du roi Stanislas-Auguste, l'ambassadeur de Votre Majesté...

CATHERINE II

Le comte Platow?

RHODZKO

... Le comte Platow, en présence du roi Stanislas, a juré que le jour où la République polonaise serait vaincue, tous les serfs polonais seraient des Russes libres.

CATHERINE II

Il a juré cela?

RHODZKO

Sur les Saintes Images.

CATHERINE II

C'est un serment très grave. Mais, dites-moi, Monsieur, n'avez-vous pas, vos compagnons et vous, pillé les châteaux de vos maîtres?

RHODZKO

Mes compagnons ont pillé.

CATHERINE II

N'avez-vous pas tué bon nombre de magnats?

RHODZKO

Nous avons tué.

CATHERINE II

N'avez-vous pas mangé et bu dans les salles seigneuriales?

RHODZKO

Ils ont mangé et bu.

CATHERINE II

Eh bien! voilà qui va le mieux du monde; piller, tuer, manger et boire, c'est pour des personnes de votre sorte une récompense fort convenable; je daigne y ajouter la grâce de fermer les yeux sur le mauvais exemple que vous avez offert en vous révoltant contre vos seigneurs légitimes. Allez, retirez-vous, je donnerai des ordres pour que vous ne soyez pas inquiétés.

RHODZKO

Madame, avez-vous mal entendu?

CATHERINE II

Faites sortir cet homme.

RHODZKO

Madame, nous avons gagné d'être libres.

CATHERINE II

Que cet homme sorte.

(On le saisit.)

RHODZKO

Quoi! mes frères morts, tant de femmes veuves et la Pologne trahie...

CATHERINE II

Inutilement? Non pas. Vous étiez des serfs polonais et vous êtes des serfs russes; c'est quelque chose, cela, (Sur un signe de l'Impératrice, les heyduques entraînent Rhodzko. — A l'une des dames.) Reprenons. Où en étais-je?

LA DAME, relisant.

« Il répandit plus de grâces encore, éteignit plus de haines, fit tomber plus de fers. »

CATHERINE II

Bien, continuez. (Dictant:) « Un jour même ce grand calife, pour récompenser le zèle que lui avaient montré les serfs de l'une de ses provinces, n'hésita pas à leur donner la liberté, à leur distribuer des terres. Comme ils étaient très nombreux, ce fut pour lui une grande perte; mais ce qu'il perdit en richesses, il le regagna en estime dans l'opinion de l'humanité. D'ailleurs le prix qui lui fut le plus cher, ce fut la pensée que chaque jour il était béni par tant d'hommes auxquels il avait rendu le plus légitime des droits, je veux dire la liberté! »

(Toutes les dames s'inclinent comme pour applaudir à ces nobles paroles, Catherine sourit.)

FIN DU NEUVIÈME TABLEAU.

DIXIÈME TABLEAU

A Troki, sur le lac glacé. La berge circulaire du lac, où sont espacés des arbres blancs de givre et de neige, occupe tout le fond du théâtre et toute la droite de la scène. En plusieurs points, des marches de neige permettent de descendre de la rive sur la surface du lac. — A gauche, au fond, sur la hauteur où s'élève la ville, un lourd bâtiment crénelé dont on voit les dômes couverts de neige; c'est la citadelle. — Sur la berge, à droite, le palais du gouvernement; les escaliers de la terrasse et les fenêtres du palais sont ornés d'aigles et de drapeaux. — A droite encore, mais presque au milieu du théâtre, un grand brasier public, largement allumé; un banc semi-circulaire derrière le brasier. — Çà et là des baraques remplies de victuailles et de boissons, desservies par des femmes et de jeunes garçons en costumes nationaux. — A gauche, le lac glacé continue dans la coulisse. — A l'avant-scène, un banc de neige. — Partout le froid, l'hiver éclatant sous un soleil pâle.

SCÈNE PREMIÈRE

LA FOULE, puis ÉLISABETH, puis ÉTIENNE BOLESKI
et LES PRISONNIERS POLONAIS, SOLDATS et GARDIENS
sous les ordres du COLONEL WLADIMIROF

La foule est divisée en deux groupes. Le premier groupe, le plus nombreux. — bourgeois, bourgeoises et moujicks, — est groupé sur les escaliers de la berge et sur la berge même; il semble attendre, tourné vers la citadelle. Le deuxième groupe, assez peu nombreux, est assis sur le banc près du brasier. — Un peu au fond, à gauche, des hommes et des femmes dansent au son des guitares que pincent des tziganes. — Quelques personnes boivent et mangent devant les buffets publics. Par instant des dames et des seigneurs, en costumes de fête, traversent la scène, celles-ci dans des traineaux, ceux-là en patinant. — Bruits confus de foule joyeuse.

UN DANSEUR, qui gambade, une guitare à la main.

Bon! bien! bon! C'est une journée, cela!

UN MOUJICK

Par ici, frères! Devant la Maison de Glace on a mis en perce vingt tonnes de vodki.

QUELQUES MOUJICKS

Vingt tonnes! hurrah!

UN AUTRE MOUJICK, au danseur.

Ça, petit père, vous qui savez lire, lisez-nous le programme des divertissements.

LE DANSEUR, se rapprochant du brasier près duquel flotte une affiche d'étoffe.

Voyons, là. Voyons. (Il parcourt l'affiche de l'œil.) Convenable, oui, convenable. (Lisant d'une voix de crieur:) « Gouvernement de Troki. Programme des fêtes octroyées par Son Excellence la comtesse Sophia Ivanowna... »

(Il se découvre, tous l'imitent.)

UN BOURGEOIS, entre sa femme et son jeune fils.

Le ciel nous la conserve!

LE DANSEUR

« ... en réjouissance de la victoire sur les rebelles... »

LE BOURGEOIS, se signant.

Que la Panagia les confonde!

LE DANSEUR

« ... et à l'occasion de la guérison de nos seigneurs André et Ivan Boleski. »

LE BOURGEOIS

Les Saints soient avec eux!

LE DANSEUR

« Distribution de boissons et de vivres. Le soir, bal dans la maison de glace. » Ce bal-là, frères, c'est pour

les seigneurs, pas pour nous. « Cascades de naphte enflammé, et vingt coups de canon pour terminer la fête! »

(Les exclamations redoublent, les bonnets volent en l'air.)

LE BOURGEOIS

Sans doute, sans doute, c'est fort bien et ce sera très magnifique. Cependant je me permettrai de faire observer que l'eau-de-vie prend feu, que le naphte brûle même sur la glace, que la poudre peut faire sauter les murs...

LE DANSEUR

Eh bien?

LE BOURGEOIS

J'aurais préféré des divertissements moins périlleux à côté d'une forteresse où sont rassemblés cent prisonniers hardis.

LE DANSEUR

Ils sont enchaînés.

LE BOURGEOIS

Avec des chaînes, on se fait des armes.

LE DANSEUR.

Ils sont bien gardés.

LE BOURGEOIS

Insuffisamment, Monsieur! puisque la majeure partie de l'armée est encore campée aux environs de Pruzani et dans les ruines de Mikalina.

LE DANSEUR

Bah! bah! Vous êtes un poltron, petit père!

(Le bourgeois s'écarte en se rebiffant. Rires dans la foule. Depuis un instant, une femme, vieille, aux cheveux gris pendants, a descendu les escaliers de la berge, à droite. C'est Élisabeth.)

ÉLISABETH, au danseur.

Pardon, Monsieur, les condamnés sortiront bientôt, n'est-ce pas?

LE DANSEUR

Oui, mère. Nous aurons la satisfaction de les regarder à notre aise. C'est un des divertissements de la fête.

LE BOURGEOIS

Pour moi, je suis surtout curieux de voir le jeune castellan de Mikalina. Il paraît que c'est un homme très dangereux, qui a fait beaucoup de mal aux Russes. On a eu toutes les peines du monde à le prendre vivant.

ÉLISABETH

Et c'est demain que les prisonniers seront exécutés?

LE DANSEUR

Demain, au petit point du jour, dans la cour de la forteresse.

ÉLISABETH

Ah! — Je vous remercie, Monsieur.

(Élisabeth, chancelante, s'éloigne.)

UNE FEMME DU PEUPLE

Pauvre créature! Depuis bien des jours je la vois rôder autour de la citadelle; elle a peut-être son mari ou son fils derrière ces murailles.

LE BOURGEOIS

Hum! Quelque espionne qu'il faudrait faire arrêter.

LA FEMME DU BOURGEOIS

On le voudrait. Mais on ne le peut pas. Il paraît — je parle d'après Varvara, la cameriste de la comtesse — il paraît que l'on est obligé de ménager cette femme, à cause d'une jeune fille polonaise dont elle est la parente, la mère peut-être. C'est qu'il se passe d'étranges choses, allez, dans le palais du gouverneur. Ce matin encore, le comte Ivan, qui n'est pas remis de sa blessure, a dit à a mère des paroles terribles. Il avait le délire, il criait,

— Varvara était derrière la porte, — il criait : « Je veux me tuer! je veux me tuer! » D'autres fois, il disait d'une voix furieuse : « J'entrerai dans la citadelle! la hache du bourreau pour lui, allons donc! j'ai mon épée! »

LE BOURGEOIS

De qui diable voulait-il parler?

(A ce moment, au loin, des cris : Les condamnés! les condamnés!)

TOUS

Les condamnés! les voici! Venez!

(Toute la foule compacte se presse sur les escaliers de la berge. Des soldats la repoussent. Elle s'entr'ouvre. Les prisonniers, sortis de la citadelle deux par deux entre une double file de gardiens, descendent lentement. Ils sont tranquilles et sévères. Ils sont chargés de chaînes.)

LA FOULE

Mort! mort! à mort les insurgés!

(Les prisonniers, parmi les vociférations, ont gagné le devant de la scène.)

LE DANSEUR

Eh bien, vous êtes pris cette fois et vous ne recommencerez plus à faucher les jambes des soldats russes pour en faire du pain aux corbeaux! Assassins!

LA FOULE

Assassins!

ÉLISABETH, se précipitant à travers les groupes.

Vous êtes tous des lâches!

ÉTIENNE

Ma mère!

ÉLISABETH

Pas un de vous n'eût seulement osé le regarder de loin quand il passait sur le champ de bataille à la tête des nôtres!

LA FOULE

Qu'est-ce donc? d'où vient-elle? Que dit-elle? En prison! à mort!

(Le colonel Wladimirof veut repousser la foule.)

ÉTIENNE, doucement.

Monsieur, laissez-moi répondre quelques mots à cet homme. (Au danseur, d'une voix encore plus douce:) Pourquoi nous insultez-vous, Monsieur? Nous sommes vaincus. Si vous nous croyez coupables, vous vous trompez. Nous avons voulu délivrer notre patrie : il n'y a pas de mal à cela. Est-ce que vous n'aimez pas votre pays? La preuve que nous ne sommes pas méchants, c'est que je vous offre ma main, bien que vous m'ayez parlé sans bonté.

(La foule s'écarte un peu, étonnée.)

LA FEMME DU BOURGEOIS

Il est bien jeune celui-là.

UNE AUTRE FEMME

Et bien triste.

UN MOUJICK

Il y a du vrai dans ce qu'il dit.

ÉTIENNE, au danseur.

Vous ne voulez pas me donner la main?

LE DANSEUR, balbutiant et touchant timidement la main d'Étienne.

Excellence...

ÉTIENNE

Et maintenant, voyez : cette fête est brillante; allez vous divertir, vous qui êtes libres, vous qui vivrez longtemps encore, et laissez-nous souffrir en paix. Adieu, amusez-vous.

LE DANSEUR, à ceux qui l'environnent.

Voulez-vous que je vous dise? Il a raison. Allons nous amuser, — de ce côté-là.

(Le danseur et les divers groupes se dirigent vers la droite.)

ÉTIENNE, pensif.

Tout le monde est bon.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins LA FOULE

ÉTIENNE, au colonel qui s'est approché.

Je vous suis. (A Élisabeth.) Adieu, mère, vous direz à Hélyonne que ma dernière prière unira votre nom et le sien au nom de mon pays.

ÉLISABETH

Ah! non! non! non! tu ne t'en iras pas! Cette heure, depuis si longtemps, je la guette. Et c'est demain l'horrible jour, et je ne t'embrasserai plus, jamais plus, jamais plus. Reste encore, mon Étienne.

ÉTIENNE

Qu'est-ce donc, mère? N'êtes-vous plus celle qui m'envoya combattre le saint combat?

ÉLISABETH

Je suis celle dont l'enfant va mourir.

ÉTIENNE

Dont le fils a fait son devoir! On nous voit, on nous entend. Séchez vos larmes, pas de sanglots. Vous devez l'exemple aux mères.

ÉLISABETH

Tu dis vrai! Dieu m'absolve d'un moment de faiblesse. (Moins ferme:) Pourtant, viens ici, plus loin d'eux, près de moi. Nous parlerons très bas. (Au colonel:) Vous permettez, Monsieur, que je bénisse mon fils une dernière fois? (Le colonel, ému, s'incline.) Donne-moi ta main, mon fils! (Ils sont un peu à l'écart, se tenant par la main, épaule contre épaule, tournant le dos aux autres personnages. — Tout bas, la voix pleine de pleurs:)

On peut bien se dire ces choses lorsque personne n'entend : c'est affreux de se quitter.

ÉTIENNE

Vous me reverrez.

ÉLISABETH

Quand tu étais petit, tu me disais « tu ». Dis-moi « tu », comme autrefois.

ÉTIENNE, passionnément.

Tu me reverras, mère ! — On m'attend.

ÉLISABETH, le retenant d'une voix de prière.

Oui. Mais laisse-moi t'embrasser, veux-tu, dis? sans qu'on le voie, comme cela.

(Elle l'embrasse de côté, sur le front.)

ÉTIENNE, se dérobant.

Adieu !

ÉLISABETH, brusquement, avec un grand geste.

Eh bien, oui, pars, adieu ! et rends-moi fière de ta mort, comme je l'étais de ta vie ! (Pendant que les prisonniers s'éloignent lentement, Élisabeth demeure debout dans une attitude de serein orgueil. Dès qu'elle est seule, sa fermeté peu à peu l'abandonne, puis elle s'effondre pour ainsi dire sur elle-même et se répand en sanglots déchirants.) Mon enfant ! Mon enfant !

(Elle tombe anéantie sur le banc à gauche. Sonya, en costume de fête, descend l'escalier du palais, très émue.)

SCÈNE III

ÉLISABETH BOLESKA, SONYA

SONYA, à des valets.

Retenez-le. Empêchez-le de sortir ! Ne laissez pas une arme à sa portée, surtout ! Je reviens. — Il faut que je trouve cette femme. (Elle a descendu les marches.) Ah ! cruel enfant, si tu savais ce que ton amour va coûter à ma

haine. (Elle voit Élisabeth.) Élisabeth ! (Élisabeth s'éloigne.) Restez. Oui, j'ai à vous parler.

ÉLISABETH

Suis-je prisonnière ?

SONYA

Soit. Prisonnière.

ÉLISABETH

Parlez donc. Je ne crois pas que je réponde.

SONYA

Vous répondrez. Il arrive dans la vie des choses extraordinaires, vraiment : je suis assise à côté de vous. (Un mouvement d'Élisabeth.) Non, venez plus près, au contraire. Nous nous haïssons bien, n'est-il pas vrai? Eh bien! nous allons nous rendre l'une à l'autre un service inappréciable. Des sœurs ne feraient pas mieux que nous ne ferons. C'est horrible. Vous allez sauver mon fils et je vais sauver le vôtre. Oh! vous concevez que, si je m'offre à délivrer Étienne Boleski, c'est que j'y suis contrainte. Je ne l'ai jamais autant exécré qu'en ce moment! Mais, voilà, il y a des fatalités auxquelles on ne peut pas dire non. Vous allez comprendre. Ivan aime cette jeune fille dont vous êtes la tutrice, la mère : Hélyonne Kilinska.

ÉLISABETH

Que tu m'as volée!

SONYA

Il l'aime! et elle le repousse. S'il ne l'a pas, il meurt. C'est ainsi. Oh! le terrible enfant. Eh bien! commandez à Hélyonne d'épouser Ivan et qu'elle jure de vous obéir : votre fils s'évadera cette nuit même. Ah! je ne croyais pas que je lui ouvrirais la porte de son cachot.

ÉLISABETH

Je suis prisonnière, m'avez-vous dit? Je voudrais que l'on me conduisit dans ma prison.

SONYA

Vous ne m'avez donc pas entendue?

ÉLISABETH

Tu ne me connais donc pas? — Ah! véritablement, cette femme qui est venue un jour, frivole et gracieuse et des fleurs au corsage, voler à mon lit mon époux, et son père à mon fils, et l'honneur à ma race, cette fatale passante dont le rire a laissé dans ma solitude un écho qui sanglota vingt ans, je la savais bien fourbe et vile, mais non pas folle au point de me croire infâme autant qu'elle.

SONYA

Infâme, quand je vous offre le salut de votre fils?

ÉLISABETH

Folle, quand tu me l'offres au prix d'une lâcheté.

SONYA

Quoi! vous ne l'acceptez pas?

ÉLISABETH

Allons! je vois qu'il faut lui expliquer les choses; que la conscience existe et que le devoir soit, elle ne comprend pas facilement cela. Quoi! un vieillard, compagnon d'armes de mon père, a poussé de ses mains mourantes sa fille, la fiancée de mon fils, sous la sauvegarde de ma tendresse et de ma bonne foi; certain que je garderais intacte cette jeune âme à la patrie et à Dieu, il s'est endormi, tranquille, comme s'il ne l'eût pas quittée; et moi, je te livrerais, pour qu'il fût souillé à ta guise, le dépôt sacré de l'ami? Je te donnerais, pour que tu en fisses une Russe, cette Polonaise? pour que tu en fisses une hérétique, cette chrétienne? et cette vierge issue d'un héros, pour qu'elle enfantât dans ta maison le déshonneur de son père? un fils! qui, peut-être, emploierait un jour à mieux asservir leur patrie le libre sang des aïeux!

SONYA

Qu'importe ceux qui naîtront! Pense à celui qui va cesser de vivre.

ÉLISABETH

Crois-tu qu'il consentirait, celui-là, au pacte que tu proposes? J'ai engendré, grâce à Dieu, mon égal. Et si je venais, ce soir, lui dire : « Pars, sois libre, au prix d'Hélyonne livrée », il me répondrait : « Qui êtes-vous, femme? Je ne vous connais pas. »

SONYA

Ainsi, tu le laisseras mourir?

ÉLISABETH

Qu'il meure en estimant sa mère.

SONYA

Ah! tu ne l'aimes pas, orgueilleuse! A Ivan, moi, j'ai sacrifié ma haine.

ÉLISABETH

A Étienne, moi, je ne sacrifie pas l'honneur. Laquelle de nous deux est la meilleure mère?

SONYA

Enfin, tu refuses?

ÉLISABETH

J'ai dit.

SONYA

Tu sais que ton obstination peut me coûter la vie de mon enfant, et tu refuses?

ÉLISABETH

Crois-tu que je tienne à te le conserver?

SONYA

Tremble donc!

ÉLISABETH

Mon fardeau de désespoir est de ceux qui ne s'aggravent point.

SONYA

Tu crois? tu crois? Entends, comprends. La mort de ton fils peut ne pas être tout son supplice. Le bourreau, quand on l'avertit, sait imaginer des tortures.

ÉLISABETH

Des tortures!

SONYA

Il y a l'ignominie d'abord.

ÉLISABETH

Non!

SONYA

Le knout.

ÉLISABETH

Le châtiment des esclaves à qui meurt pour la liberté!

SONYA

Quelquefois on fait des trous, avec un couteau, dans la poitrine du condamné...

ÉLISABETH

Étienne!

SONYA

Et l'on cicatrise les plaies avec du plomb fondu.

ÉLISABETH

On ferait cela!

SONYA

La chair crie.

ÉLISABETH

Assez!

SONYA

L'âme défaille...

ÉLISABETH

Assez! assez!

SONYA

Donne-nous Hélyonne!

ÉLISABETH

Va-t'en! tu ne me vaincras pas. L'outrage aux vaincus ne déshonore que les vainqueurs: et c'est aux angoisses du martyre que l'on en mesure la gloire.

SONYA

Rien ne pourra triompher d'elle! Verrai-je donc mourir mon adoré Ivan...

ÉLISABETH

N'est-ce pas, ô Vierge sainte, ô Mère Douloureuse, que vous n'auriez pas livré Marthe ou Marie pour détacher de la croix votre divin enfant?

FIN DU DIXIÈME TABLEAU.

ONZIÈME TABLEAU

La cour de la citadelle, obscure et sinistre. — On voit, à gauche, le porche fermé d'une grille et les deux étages du bâtiment intérieur. Une haute muraille crénelée occupe le fond, tourne à angle droit et ferme le théâtre à droite. Au fond, à côté de la loge du soldat guichetier, une énorme porte dans la muraille. A droite, une porte basse donnant sur un chemin de ronde. La neige et le givre blanchissent la cour que traverse un rayon de lune. Les fenêtres de gauche sont vivement éclairées; on entend par instants des éclats de voix et des rires.

SCÈNE PREMIÈRE

LES PRISONNIERS POLONAIS, couchés sur la neige. ÉTIENNE, étendu le long du mur à droite. UN SOLDAT GUICHETIER dans la loge dont la fenêtre èst éclairée. MONSIEUR L'ÉCHANSON, debout au fond.

Silence. Seulement des chansons et des rires, quelquefois, dans l'intérieur du bâtiment.

MONSIEUR L'ÉCHANSON, faisant quelques pas en avant.

Compagnon! (Étienne ne répond pas.) Étienne, — Étienne Boleski?

ÉTIENNE, en sursaut.

Me voilà. Non, ce n'est pas le bourreau. Pardon, ce froid m'appesantit. Vous disiez?

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Rien. J'avais envie d'entendre une voix, la vôtre surtout qui m'est chère. A propos, vous savez, il paraît que l'heure de l'exécution a été rapprochée, — que c'est pour minuit.

ÉTIENNE

Bien.

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Oui, oui, bien. (*Un silence.*) Pour minuit. (*A Étienne.*) Quelle heure est-il?

L'heure sonne au loin.

ÉTIENNE

Écoutez.

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Onze heures, sans doute.

ÉTIENNE

Comptez.

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Non. J'aime mieux ne pas être sûr. Oh! je ne redoute pas le supplice. Mais mourir par une nuit d'hiver, glaciale... J'ai froid jusque dans mes veines en songeant que mon sang va couler sur cette neige.

ÉTIENNE

N'importe! s'éteindre dans l'ombre, c'est au mieux. La clarté du réveil nous en paraîtra plus belle.

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Vous êtes sûr de ce réveil?

ÉTIENNE

Comme je suis sûr d'être pleuré par ma mère et par ma fiancée.

MONSIEUR L'ÉCHANSON

Je vous envie. A tout à l'heure.

ÉTIENNE

Un mot! Si l'on vous offrait de vous évader, que feriez-vous?

MONSIEUR L'ÉCHANSON

J'accepterais.

ÉTIENNE

Même si vous deviez vous évader seul?

MONSIEUR L'ÉCHANSON, grave.

Même dans ce cas. En mourant, je ne sauverais pas mes compagnons; libre, je pourrais servir mon pays. La vie d'un brave est un bien commun. Mais pourquoi me demandez-vous cela?

ÉTIENNE

Pour rien. (Revenant vers la droite.) Je vais essayer de dormir en attendant l'autre sommeil. (S'étendant dans son manteau.) C'est une chimère, j'ai mal compris le guichetier. De qui me viendrait ce secours?

(Un bruit de marteau, extérieurement, contre la grande porte du fond. Le soldat guichetier sort de sa loge et va ouvrir.)

SCÈNE II

LES MÊMES, RHODZKO, LE GUICHETIER, puis DES SOLDATS.

LE GUICHETIER, entr'ouvrant la porte.

Qui êtes-vous?

RHODZKO, lui montrant un parchemin.

Lis. (Le guichetier lit à la lueur de sa croisée, puis s'incline profondément.) Allons, ma disgrâce n'a pas été publiée et je suis puissant encore. (Il se retourne vers le guichetier.) Tu es seul à veiller dans cette cour? c'est toi qui as les clefs?

LE GUICHETIER, désignant les fenêtres à gauche.

Les officiers de garde sont là, Monseigneur.

RHODZKO

Et les soldats?

LE GUICHETIER

Ils se tiennent dans les souterrains, où l'air est moins glacial; à la moindre alerte ils seraient ici.

RHODZKO

Ils sont-profonds, ces souterrains?

LE GUICHETIER

A tel point que le mois dernier on y a donné le knout à cinquante esclaves, sans qu'un seul cri parvînt au dehors.

RHODZKO

Ah! — Merci, va. (Le guichetier sort sous le porche à gauche. Rhodzko regarde autour de lui.) Est-ce le froid ou la contemplation de la mort prochaine qui les immobilise ainsi? Auront-ils assez de force encore pour une action hardie? Repoussé par les Polonais que j'avais voulu faire libres, bafoué par les Russes que j'ai servis, je n'ai plus qu'une affreuse espérance, hélas! — me venger de ceux-ci et de ceux-là, des uns par les autres, dussé-je m'engloutir avec eux dans quelque énorme catastrophe! Et ce sera effrayant, et beau. — utile aussi. Ce sera le commencement des salutaires épouvantes par qui doivent être avertis tous les despotismes et toutes les injustices. (Il s'avance vers les Polonais, met la main sur l'épaule de Monsieur l'Échanson, et lui parle à voix basse.) Camarade! si vous m'obéissez, dans une heure vous serez libres! Puis, devant la Maison de Glace...

(Il s'interrompt à la vue du guichetier qui entre par aehcaug,l suivi de soldats.)

LE GUICHETIER, aux prisonniers.

Holà! debout! Debout, vous dit-on. (Les soldats secouent les prisonniers.) Ceux d'entre vous qui ne sont pas de la religion orthodoxe peuvent aller dans la chapelle, s'ils veulent entendre la messe une dernière fois. On a fait venir un prêtre catholique.

RHODZKO, à part.

Soit, dans la chapelle.

(Les soldats éveillent les prisonniers et les disposent en rang. Rhodzko se mêle au cortège qui commence à entrer sous le porche. Étienne se lève et va rejoindre ses compagnons. Mais le guichetier l'arrête.)

LE GUICHETIER, bas.

Restez! (Étienne hésite.) Restez, vous dis-je.

(Les prisonniers ont disparu sous la voûte. Le guichetier court à la petite porte à droite et l'ouvre vivement. André Boleski entre très vite. Le guichetier rentre dans sa loge.)

SCÈNE III

ÉTIENNE BOLESKI, ANDRÉ BOLESKI

ANDRÉ BOLESKI, à Étienne.

Venez, vous êtes libre.

ÉTIENNE

Qui êtes-vous? (Il le conduit vers la fenêtre éclairée de la loge; avec un cri de joie:) André Sawa!

(Il se jette dans les bras de Boleski.)

ANDRÉ BOLESKI

Ah! il me reconnaît! il se souvient. Oui, c'est moi, que vous aimiez autrefois. (Le guichetier apporte des vêtements militaires.) Prenez ce manteau d'uniforme, ce casque. On vous prendra pour un soldat russe. Partez.

ÉTIENNE

Oui, oui, je veux bien être libre! Mais comment avez-vous pu?

LE GUICHETIER

Hâtez-vous, Monseigneur.

ÉTIENNE

Monseigneur? (Écartant le manteau de Boleski.) Ce costume, ces ordres... (Durement.) Ah! vous êtes mon père!

ANDRÉ BOLESKI

Non! Non!

ÉTIENNE

Vous êtes mon père, vous dis-je.

ANDRÉ BOLESKI

Eh bien! puisque vous le savez, je l'avoue, votre père, c'est vrai. Mais ce n'est pas une raison pour que vous restiez là sans bouger au lieu de vous enfuir tout de suite.

ÉTIENNE

Je ne puis rien vous devoir.

ANDRÉ BOLESKI

Ah! oui, vous me méprisez! Vous avez raison, j'ai été très coupable envers votre pays, envers votre mère, envers vous, mais je ne vous demande pas de me pardonner. Que vous sortiez d'ici, c'est tout ce que je veux.

ÉTIENNE

Vous m'avez donné la vie une fois, c'est trop.

ANDRÉ BOLESKI

Ah! Dieu! Mais il ne s'agit pas de moi, c'est de toi seul qu'il s'agit. Le salut que je t'offre, tu l'accepterais d'un étranger, d'un passant, de n'importe qui! Suppose que je ne sois pour rien dans toute cette affaire, que cette porte s'est ouverte par hasard. Prends ce déguisement et va-t'en vite.

ÉTIENNE

Non.

ANDRÉ BOLESKI

C'est affreux : ne pas pouvoir sauver cet enfant, parce que je suis son père! Voyons, Étienne! non, pas Étienne, « Monsieur ». Je vous parle comme à un inconnu, pour vous faire plaisir. Hâtez-vous. Des gens sont là, qui peuvent entendre. Le bourreau dans un instant va venir. Oh! je comprends que vous me haïssiez, que vous hésitiez à me donner la joie d'être pour quelque chose dans votre salut. Mais vous aimez votre mère. Elle pleure en ce moment, elle pleure! Elle se dit qu'on va vous tuer, que c'est fini, qu'elle ne vous survivra pas. Qui sait? Elle rôde peut-être autour de la prison. Je parie qu'elle est là, de l'autre côté de ce mur, tendant les bras. Enfin, Monsieur, vous avez beau me trouver indigne de vous sauver, vous ne pouvez pas refuser d'embrasser votre mère. Il est bien convenu que vous ne m'embras-

serez jamais. Il y a aussi votre fiancée, Hélyonne, à qui vous ne pensez pas. Que deviendra-t-elle quand vous ne serez plus? On la forcera peut-être à épouser un autre homme. Vous pourriez empêcher cela, en fuyant. Ah! mon Dieu! voilà un enfant bien cruel! qui n'aime ni sa mère, ni sa fiancée, — ni son pays qu'il pourrait servir encore. Oh! je t'en prie à genoux, oui, à genoux, moi presque un vieillard, ne reste pas ici, sors, va-t'en. Ah! cela ne te fait donc rien, ce pauvre homme qui t'a engendré, et qui pleure?

ÉTIENNE

Si je consentais à fuir, vous ne seriez pas compromis? Étant fonctionnaire moscovite, c'est un acte hardi que de faire évader un prisonnier polonais. Vous ne seriez pas en danger pour m'avoir tiré de péril?

ANDRÉ BOLESKI

Ah! il pense à moi! Il ne me hait pas autant que je le croyais! Comme il est bon pour un pauvre homme qui lui a fait tant de mal! Non, non, Étienne, je ne cours aucun péril, et je tiens à ma vie puisque tu t'en inquiètes. Le manteau, vite! (Il lui met le manteau sur les épaules.) Le casque aussi. (Il lui met le casque.) Va, je te suis, va donc.

ÉTIENNE, près de la porte.

Monsieur, je prierai ma mère de vous pardonner.

ANDRÉ BOLESKI

Et toi, est-ce que tu me pardonnes?

ÉTIENNE, se jetant dans les bras de Boleski.

Mon père!

ANDRÉ BOLESKI, sanglotant d'ivresse.

Ah! j'ai un fils enfin!

(Il l'embrasse avec passion. En ce moment un grand bruit s'élève dans le bâtiment à gauche. Des meubles qui se renversent, des bruits de chaises heurtées, des chocs de portes brusquement fermées, et des cris.)

ÉTIENNE

Que se passe-t-il?

ANDRÉ BOLESKI

Rien, rien! une querelle. Ce n'est rien, va-t'en.

ÉTIENNE

On assassine mes amis!

ANDRÉ BOLESKI

Quelle idée!

ÉTIENNE

Je mourrai avec eux! ma fuite était d'un lâche.

ANDRÉ BOLESKI

Tu n'iras pas! tu ne te perdras pas!

(Il veut le retenir, ils luttent.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, RHODZKO ET LES PRISONNIERS, sortant du porche en tumulte, puis LE GUICHETIER, sortant de sa loge.

RHODZKO, sous la voûte, parmi les bruits.

Dans les souterrains, fermez les portes! (Il entre suivi de tous les prisonniers, il désigne Boleski et Étienne.) Bâillonnez ces Russes, tuez-les s'ils résistent!

(Un grand nombre de prisonniers enveloppent Boleski et Étienne, les lient de chaînes et les renversent.)

LE GUICHETIER

Alerte! Alerte!

(Il saisit la corde d'une cloche et sonne un seul coup.)

RHODZKO, se précipitant sur lui et le frappant.

Toi, tu te tairas! (Le guichetier tombe.) Les clefs. (Il arrache les clefs à la ceinture du guichetier et les jette aux prisonniers qui se mettent immédiatement en devoir d'ouvrir la porte.) C'est bien. Fuyez du côté de la fête, et réunissez-vous devant la Maison de Glace.

(Les portes sont ouvertes, tous s'enfuient.)

SCÈNE V

ANDRÉ BOLESKI, ÉTIENNE

Boleski est lié et bâillonné, il est étendu sur la neige, à gauche. Étienne, également lié et bâillonné, est immobile sur le banc, à droite. Boleski se soulève, dégage un de ses bras, arrache avec effort le mouchoir qui lui couvre la bouche.

ANDRÉ BOLESKI

Ils fuient! Étienne aurait fui avec eux! Il échappait au supplice. Maintenant les gardiens vont venir, on va le trouver, c'est moi qui l'aurai perdu — par ce déguisement! (Il marche en s'appuyant sur le bras qu'il a dégagé.) Il faut qu'il les suive. Étienne! ah! mon Dieu! s'ils l'avaient tué! (Il est tout près d'Étienne, il le touche.) Non, il vit. Mon fils, tâche de rompre ces liens, je vais t'aider! Comme ces chaînes sont dures! mes doigts s'y brisent. D'une seule main, je ne puis rien. Ah! Dieu! quelqu'un!

(Il se place devant Étienne pour le cacher. Ivan est entré par la porte du fond.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, IVAN

IVAN

Cette porte ouverte! pas de sentinelles! — il s'est enfui!

ANDRÉ BOLESKI

C'est Ivan!

IVAN

Vous, mon père! qu'est-il arrivé?

(Ivan arrache les chaînes qui lient encore Boleski.)

ANDRÉ BOLESKI

Merci... Sois bon!... oublie ta haine... aide-moi à délivrer ton frère.

IVAN

Mon frère! (Après un silence.) Oui, je le délivrerai.

(Boleski, aidé par Ivan, délie Étienne qui se redresse et étend les bras.)

ANDRÉ BOLESKI

Rejoins tes compagnons.

ÉTIENNE

Et vous?

ANDRÉ BOLESKI

Ne t'inquiète pas de moi. Je n'ai rien à craindre. Pars.

(Étienne va vers le fond. Ivan s'est placé devant la porte.)

IVAN, à Etienne.

Vous ne sortirez pas d'ici.

ANDRÉ BOLESKI

Juste ciel!

IVAN

Je t'ai délié pour que tu pusses te défendre.

ANDRÉ BOLESKI, se jetant entre eux.

Mes enfants!...

ÉTIENNE

Soyez tranquille, mon père, je ne me battrai pas avec votre fils.

IVAN

Tu te battras! j'aime ta fiancée.

ANDRÉ BOLESKI, à Ivan.

Tais-toi!

ÉTIENNE

Elle ne vous aime pas.

IVAN

J'en ferai ma femme.

ÉTIENNE

Non!

IVAN

Ou ma maîtresse.

ÉTIENNE

Misérable!

ANDRÉ BOLESKI, à Étienne.

Étienne!

IVAN

Je hais ton pays plein de lâches tels que toi!

ANDRÉ BOLESKI

C'est ton frère, malheureux!

IVAN

Lui, votre fils? peut-être. On sait ce que vaut sa mère!

ÉTIENNE

Oh! Je vous tuerai!

IVAN

Allons donc! Et si tu n'as pas d'arme... (Ivan arrache l'épée de Boleski.) Tiens, prends celle-ci!

(Étienne a saisi l'épée. Les deux jeunes gens tombent en garde.)

ANDRÉ BOLESKI

Caïns, vous ne vous frapperez qu'à travers moi! (Les deux jeunes gens baissent la tête.) Voyons, enfants, c'est une affreuse folie! (Un silence.) Toi, Étienne, rends-moi cette épée. (Étienne, très ému, donne l'épée.) Merci. (A Ivan.) Toi, Ivan, remets la tienne au fourreau. (Ivan obéit à regret.) Ah! c'est bien. (A Étienne.) Et maintenant, va, mon fils, va!

(Le père est entre les deux jeunes hommes. Ils se jettent un regard de haine. André Boleski, d'un geste qui supplie et qui ordonne à la fois, les sépare. Étienne sort lentement.)

FIN DU ONZIÈME TABLEAU.

DOUZIÈME TABLEAU

Au milieu de la fête nocturne, le pavillon de glace érige sa féerie toute blanche et lumineuse; il est plein de bruits de danses, de musique et de rires; car c'est là que s'achève la fête seigneuriale donnée par Sophia Ivanowna. Dans l'une des salles du clair palais, la foule populaire, à qui l'on a permis de venir admirer le lieu où se divertissent les barines, écoute, admire, tient cent propos divers. — Au fond, une grande porte, ouverte sur une galerie; à droite une porte donnant sur le salon où dansent les seigneurs et les dames; à droite, une fenêtre; à droite, plus près de la rampe, une autre porte, plus petite, sans battant.

SCÈNE PREMIÈRE

LA FOULE POPULAIRE, puis UN INTENDANT.

Les hommes et les femmes vont et viennent dans la lumière, dans le bruit de fête du salon voisin.

UN MOUJICK

Que c'est beau!

UN AUTRE

Cela rayonne comme un soleil qui se lèverait la nuit.

UN AUTRE

Tout est en glace! Les murs...

LE DANSEUR

Le plafond !

LE MOUJICK

Les meubles!

LE DANSEUR

Et les portes! ce qui ne les empêche pas d'être aussi solides, grâce à leur épaisseur, que des portes de bronze.

LE BOURGEOIS

Ah! oui, très beau, — superbe, en effet! mais un peu froid.

LE DANSEUR

Bon! nos barines ne s'aperçoivent guère de la froidure; ils se réchauffent en dansant et en buvant du champagne.

LE MOUJICK

Les seigneurs n'ont jamais froid.

UN INTENDANT, entrant par la gauche.

Allons, vous avez assez vu. Les invités de Leurs Excellences viennent de ce côté. Retournez à Troki. Hors d'ici, vous dit-on.

(En ce moment, par la porte de droite, entrent des gentilshommes enveloppés de pelisses, qui s'éloigneront après avoir salué André Boleski, qui demeure près de la porte. En même temps, des dames entrent du même côté; parmi elles, Sonya, inquiète.)

SCÈNE II

SONYA, ANDRÉ BOLESKI, DAMES ET GENTILSHOMMES

SONYA, à une dame qui pouffe de rire.

Cela est fort plaisant, en effet. — Je cherche Ivan. Ne l'avez-vous pas vu?

LA DAME

Le comte Ivan? Si, je l'ai vu, là, tout à l'heure, dans la galerie, avec son père.

(Des caméristes enveloppent de fourrures les dames qui se retirent par le fond.)

SONYA, rassurée.

Allons, sa douleur et sa colère n'étaient que des caprices d'enfant malade. Il vivra, et l'autre, — ne vivra pas. (A un domestique:) Les traîneaux. Nous partons sur-le-champ.

ANDRÉ BOLESKI, descendant après avoir salué ses hôtes.

En ce moment, Étienne a rejoint ses compagnons et il fuit avec eux.

(Sonya et André sont seuls. André va vers elle pour lui offrir son bras. Élisabeth apparaît, échevelée, livide, au fond.)

SCÈNE III

SONYA, ANDRÉ BOLESKI, ÉLISABETH

ÉLISABETH, terrible.

Mon fils! où est mon fils?

ANDRÉ BOLESKI

En fuite, avec les siens!

SONYA, grinçant des dents.

Évadé!

ÉLISABETH, à André Boleski

Tu mens! je les ai vus, je leur ai parlé. Ils sont tous là. Lui seul est absent, et il n'a pas rejoint Hélyonne. Qui me l'a pris? Vous! mais me voici, vous allez me le rendre.

ANDRÉ BOLESKI

Oh! Ivan m'a trompé! ils se battent.

SONYA, dans un cri.

Qui se bat?

ANDRÉ BOLESKI

Mon fils, avec mon fils.

ÉLISABETH, grave.

Oui, ce devait être la fin!

SONYA, éperdue.

On assassine Ivan! Holà, quelqu'un! (Des valets se montrent dans la galerie.) Ivan! mon fils! Allez, courez, qu'on le trouve, qu'on le ramène! (Se tournant vers Élisabeth.) Mais, voyez donc

cette femme! Son enfant va mourir, et elle reste là sans seulement demander qu'on le cherche.

ÉLISABETH

Étienne combat, je suis tranquille.

SONYA

Crois-tu qu'Ivan ne triomphera pas de lui?

ÉLISABETH

Nul n'est plus brave que mon Étienne!

SONYA

Ivan est adroit, Dieu merci! Tiens, c'est son père qui lui a enseigné l'escrime.

ÉLISABETH

Étienne a eu un meilleur maître, son courage.

SONYA

Tu seras veuve de ton fils!

ÉLISABETH

Veux-tu mes habits de deuil?

(Pendant qu'elles se parlent ainsi, toutes proches, dans leur haine véhémente, André Boleski, tombé sur un siège, sanglote, les poings aux dents.)

ANDRÉ BOLESKI

Hélas! je les envie! Chacune peut espérer, et moi je ne puis que craindre.

(Ivan paraît au fond et se jette dans les bras de sa mère Un instant après, entrera par le fond Hélyonne, très pâle, chancelante.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, IVAN, puis HÉLYONNE

SONYA, avec une joie farouche.

Mon fils!

ANDRÉ BOLESKI

Malheureux ! Qu'as-tu fait de ton frère?

IVAN

J'ai tué mon rival !

(André Boleski, dans un rugissement de désespoir se jette sur Ivan, le renverse, va l'étrangler, l'étouffer, n'importe, s'arrête, épouvanté, sanglote affreusement, recule, tombe sur un siège où il demeure immobile, anéanti dans sa douleur. — Élisabeth, très pâle, ne faiblit pas.)

ÉLISABETH, les yeux au ciel.

Êtes-vous juste, Seigneur?

IVAN, à Sonya.

Venez, ma mère. Il faut donner l'alarme. Vous ne savez pas? Les prisonniers se sont évadés. Couvrez-vous. Venez. (Il l'entraîne vers la porte du fond. Cette porte est fermée.) Qu'arrive-t-il donc? On nous aura cru sortis. (Il frappe du poing sur les battants de glace.) Holà, Serge ! Ladislas ! (Ivan regarde autour de lui : il va vers la porte de gauche.) Fermée aussi ! Enfin, qu'y a-t-il ? Comprenez-vous cela, ma mère ?

ÉLISABETH, sortant d'un morne silence.

Ce qu'il y a, je vais vous l'apprendre : vous êtes tous perdus.

SONYA

Nous?

ÉLISABETH

Vous. Regardez par cette fenêtre.

(Ivan court vers la fenêtre.)

IVAN

Il y a des hommes autour de la Maison de Glace. Ils roulent des tonneaux. Ce sont nos gens. Holà ! venez nous ouvrir.

(Élisabeth éclate d'un grand rire terrible.)

ÉLISABETH

Ce sont les Polonais, et mon fils va être vengé !

SONYA

Es-tu folle?

ÉLISABETH

Oui, de joie! Qui vous défendrait? Les soldats, les officiers? Ils sont dans les souterrains de la citadelle, d'où ils ne peuvent pas même se faire entendre. Vos domestiques? Ils sont au pouvoir de mes amis. Quant aux conviés de votre fête, leurs traîneaux, à cette heure, les emportent vers leurs châteaux. Ah! Rhodzko est redoutable, et vous êtes bien perdus.

IVAN

Ma mère? (A Élisabeth.) Et vous croyez que je vais la laisser mourir de froid, ici, entre ces murs de glace?

ÉLISABETH

De froid? non. Ils roulent des tonneaux, disiez-vous? Oui, des tonneaux d'incendie. Avant peu, le naphte et l'alcool enflammé auront enveloppé ce pavillon de fête, que la poudre fera sauter. Entre les murs croulés et fondus, le plafond, par blocs, vous brisera la tête; le sol s'effondrera sous vos pieds, dans le lac entr'ouvert, et ce sera la débâcle avant le printemps, et vous mourrez tous, brûlés parmi la glace et noyés au milieu des flammes!

SONYA

Oh!

(André Boleski a levé la tête.)

IVAN

J'enfoncerai ces murailles!

ÉLISABETH

Elles resteront inébranlables tant qu'elles ne tomberont pas pour vous écraser! Une seule créature au monde pourrait vous sauver.

SONYA

Qui donc?

ÉLISABETH

Moi. Oui, je n'aurais qu'à m'approcher de cette fenêtre et à crier : « Je suis là, n'allumez pas l'incendie, ouvrez les portes ! » pour que nous soyons tous hors de péril, à l'instant. Vous imaginez-vous que je vais dire cela?

IVAN, à Élisabeth.

Madame, vous ferez de moi ce qu'il vous plaira. Je serai, si cela vous convient, un serf dans votre maison, on me frappera du knout sur un signe de vous, mais ne faites pas mourir ma mère dans cet effroyable supplice!

ÉLISABETH, lui saisissant le bras et lui regardant les doigts.

N'as-tu pas du sang aux mains? Avant une heure, tout sera accompli.

(Maintenant, elle se tient debout au milieu d'eux, grande, grave, l'œil fixe, avec l'air de ne rien voir et de ne rien entendre, fatale.)

ANDRÉ BOLESKI

Non! non! cela ne s'accomplira pas, non, tant de désastre ni d'horreur n'est pas possible! Vous ne ferez pas périr cette femme et cet enfant, sanglant hélas! dans cet abominable supplice! Le vrai coupable, c'est moi, eh bien! je me résigne à vos vengeances. Sortez d'ici, tous. J'y resterai, seul. J'accepte le châtiment, si effroyable qu'il soit, mais sauvez-les, et vous, Élisabeth, vous surtout, soyez épargnée!

ÉLISABETH

J'ai dit.

(En ce moment, Hélyonne, se traînant le long des murs froids, s'approche.)

HÉLYONNE, avec douceur.

Ma mère, ordonnez qu'on vienne ouvrir les portes.

ÉLISABETH

Toi, ici, mon enfant! (Avec un regard triste.) Tu veux donc vivre, Hélyonne?

HÉLYONNE

Moi? non, puisqu'il est mort.

ÉLISABETH

Alors, quelle pensée as-tu?

HÉLYONNE

Vous ne devez pas le déshonorer par une vengeance criminelle. Ces hommes qui sont là, exaspérés par la défaite et par la prison, dirigés par un homme sans loi ni conscience, ont prémédité une action sinistre dont la mémoire d'Étienne ne doit pas être complice. S'il pouvait revivre, il vous dirait, et moi, sa veuve, je vous dis à sa place : « Il ne faut pas de sang sur ma tombe. Je n'ai jamais subi d'offense qu'avec l'espoir de pardonner ; ne faites pas ce que je n'eusse pas fait : et songez qu'un tel crime rendrait désormais odieuse aux nations et indigne des secours de la Providence la bonne cause pour laquelle tant de héros sont morts. » Dites qu'on ouvre les portes, ma mère.

(Élisabeth, sous ces paroles, baisse le front.)

ÉLISABETH

Tu crois qu'il me prierait ainsi?

HÉLYONNE

Il ne prierait pas, il ordonnerait, mais avec cette voix si douce qui donnait au commandement la puissance de la prière.

(Élisabeth hésite encore. Enfin, défaillante, elle marche vers la fenêtre, pendant que ses ennemis, tremblants d'espérance, la suivent du regard, du geste, de la muette application de leurs lèvres.)

ÉLISABETH

Ah! ne m'implorez pas, vous! Vous m'empêcheriez d'obéir à mon fils!

HÉLYONNE

Faites vite, ma mère.

ÉLISABETH

Vous êtes sauvés, — par votre victime! (Elle court à la fenêtre, se penche pour faire quelque signal... Mais un jet de flamme, comme sous un coup de bourrasque, envahit toute la salle et l'on entend un bruit ruisselant de grande chute d'eau.) Il est trop tard ! Dieu ne veut pas qu'ils vivent.

(En effet, c'est le désastre complet, prodigieux, une irrésistible élévation de flammes, que heurte invinciblement un large écroulement d'ondes, — espèce de mascaret entre un torrent d'eau et un torrent de feu remontant. Et ce n'est pas seulement devant la croisée que flambent les tonnes de naphte et d'alcool; de toutes parts les murs transparents sont traversés de grandes lueurs vermeilles, langues de l'incendie aux mille gueules; par l'effet de la chaleur extérieure, les dalles de glace commencent à trembler, à grincer, à se disjoindre, en suant. Bientôt les craquements deviennent un fracas multiplié, grandissant, de plus en plus sinistre. Moins bien soutenu par les murailles, où quelques blocs désagrégés glissent, tournent en laissant couler des ruisseaux, le plafond s'ébranle avec des grondements, chancelle, s'effondre à demi; dans un coin, et sous le contre-coup de cette catapulte, une paroi cède, livrant enrée à la fureur bleue et rouge du naphte. Puis le sol tremble à son tour, et les créatures qui sont là, n'évitant les brûlures que pour rencontrer l'aspersion glacée, se heurtant aux éboulements, chancelant sur les blocs mouvants, vont, viennent, fuient, se cramponnent avec des cris de bêtes à l'instabilité de tout ce qui les environne. — Mais Élisabeth, debout au milieu de la salle sur un large glaçon qui ne bouge pas encore, tient entre ses bras Hélyonne, moins fière, aussi sereine.)

ÉLISABETH

Réjouis-toi, ma fille! nous allons revoir Étienne.

(Alors, brusquement, un bruit formidable, — et c'est comme si toute la bâtisse de glace était lancée hors du cratère d'un volcan. Les sombres ouvriers de cette débâcle par l'incendie ont jugé que leur œuvre tardait trop à s'achever; le naphte, malgré l'intensité de sa fureur, ne faisait pas se fondre assez vite les plafonds, les murs, la surface épaisse du fleuve; ils ont eu recours à la poudre : le pavillon de glace a sauté. Après l'immense écartèlement de toutes choses, il y a la chute lourde, éparpillée dans le lac rompu où l'eau bouillonne entre les glaçons secoués, et que lèchent partout des bourrasques de flammes. Sonya, Ivan, embrassés, disparaissent dans l'eau remuée et les flammes. André Boleski se cramponne encore à un glaçon, Élisabeth est toujours debout. — On voit au fond, plus loin que le désastre et l'incendie, le grand paysage lunaire, paisible.)

ÉLISABETH

Traître! ta race n'est plus!

FIN DU DERNIER TABLEAU.

LA FEMME DE TABARIN

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

On lit dans le Larousse, à l'article *Tabarin*, page 1367 : « Alors commence la scène capitale de la pièce. En présence du public, qui ne voit que l'acteur, Tabarin laisse déborder, au milieu des bouffonneries et des quolibets de son répertoire ordinaire, les sentiments et les passions qui l'oppressent. Il pousse des cris de rage, des hurlements de désespoir. « Bravo ! » crie le public, qui se tord de rire et applaudit le bouffon qu'il n'a jamais trouvé si en verve... — Telle est la scène fort remarquable et fort mouvementée..., etc. »

L'inventeur de cette scène, M. Catulle Mendès, ne peut qu'être infiniment flatté de tant d'indulgence.

La Femme de Tabarin n'est empruntée à aucune anecdote, à aucune tradition de la vie de Tabarin ni, croyons-nous, d'aucun autre bouffon illustre ou peu connu. Hors les noms, tout y est d'invention. Jamais Francisquine — il y a eu sans doute beaucoup d'artistes chargées de ce rôle — n'a été la femme de Tabarin. D'ailleurs, quand même, — CE QUI N'EST PAS, — quelque chose de vaguement ressemblant au sujet de cette piécette se rencontrerait dans quelque ana, cela serait sans importance, puisque l'effet de la scène principale, — à proprement parler, de l'unique scène, — n'est dû en réalité qu'à la disposition *matérielle* du triple décor, qu'au triple groupement des comédiens, et que cette disposition, ce groupement n'ont pu être suggérés à l'auteur par aucune anecdote et constituent évidemment une *invention* théâtrale, peu importante d'ailleurs.

Ajoutons que M. Catulle Mendès avait à peine vingt-cinq ou vingt-six ans lorsqu'il ébaucha ce petit drame ; et que si *La Femme de Tabarin*, en ce qui concerne « l'écriture », est presque récente, elle a été publiée pour la première fois sous forme de nouvelle dialoguée, avec *tous* les détails de mise en scène, au commencement du printemps de 1874, dans un journal qui n'est pas devenu introuvable : *La Semaine parisienne*.

L'auteur s'excuse de ces quelques lignes explicatives. Il se serait gardé de les donner et de paraître attacher trop d'importance à une œuvre à ce point minime, si, en la jouant, — après une représentation unique sur le Théâtre-Libre de M. A. Antoine, — la Comédie-Française n'avait pour ainsi dire imposé à M. Mendès le devoir de restituer à son œuvre le seul mérite qui ait pu lui valoir tant d'honneur : c'est-à-dire quelque originalité dans la trouvaille du Jeu scénique.

LA FEMME DE TABARIN

TRAGI-PARADE EN UN ACTE

Je t'avertis, lecteur, que si tu me demandois où et quand j'excogitai cette potite tragi-comédie, je te répondrois que ce fut à Paris, il y a plusieurs années déjà ; et il me seroit aisé d'en remémorer le tems, non sans bonnes preuves à l'appuy.

(HARDY, Préface de *Félismène*.)

PERSONNAGES

	COMÉDIE-FRANÇAISE	THÉATRE-LIBRE
	—	—
	MM.	MM.
TABARIN.	SILVAIN.	ANTOINE.
ARTABAN	VILLAIN.	BERTIN.
POLYANDRE	DEHELLY.	MÉNARS.
THÉODOMAS	VEYRET.	BURGUET.
UN GARDE DU CARDINAL .	HAMEL.	TINGOT.
	Mmes	Mmes
FRANCISQUINE	RACHEL-BOYER.	MARIE DEFRESNES.
LA PRINCESSE PHILOXÈNE .	DU MINIL.	DENEUILLY.
TÉLAMIRE.	BERTINY.	CARLIX.
AMALTHÉE.	THOMSEN.	ÈVE CARDINAL.

BOURGEOIS, BOURGEOISES, GARDES, MOUSQUETAIRES,
FILLES, TIRE-LAINE, ETC.

La place Dauphine en 1629. — C'est alors que florissait le poète Clidamant, qui, mal nourri par les Muses, s'était mis aux gages d'un arracheur de dents; le dentiste arrachait, chaque jour une, les dents du poète, et le poète proclamait devant les badauds extasiés que l'opération n'avait pas laissé d'avoir quelque chose d'agréable : le trente-troisième jour, n'ayant plus de dents, il se pendit. — Aux volets des maisons sont accrochés des tableaux que des amateurs observent avec minutie. Origine de nos salons annuels. Mais la singularité principale de la place Dauphine, c'est la baraque de Tabarin. Pour les besoins du drame qui va être représenté devant vous, elle est disposée comme suit : le tréteau sur lequel l'illustre farceur débite les drogues au profit du seigneur Mondor se prolonge de biais, à sept ou huit coudées du pavé de la place. Un éclatant rideau rouge et vert, agrémenté de figures tabariniques, sert de toile de fond à ce théâtre en plein vent; à droite, plus bas, au niveau du sol, l'intérieur même de la baraque est visible. Des loques multicolores pendent du plafond, le long de la porte basse, recouverte d'une toile peinte; c'est comme l'entrée des artistes. Des pots de fard et des brosses sur la planchette d'un dressoir garni de vaisselles ébréchées. Le lieu ressemble à la fois à une cuisine et à une loge de comédien. Un escalier en bois vermoulu, de quelques marches, conduit de cette coulisse au tréteau extérieur. Il y a sur un fourneau une marmite pleine de soupe, dont la fumée monte comme un encens vers un chapeau de feutre accroché au mur : c'est le chapeau de Tabarin. Au dehors, devant le tréteau, des bancs et des chaises sont disposés pour les élégants de la Cour. Car ni les précieux ni les précieuses ne se font faute d'assister parfois aux parades du grand Tabarin, que Molière, selon Boileau, n'a pas dédaigné d'allier à Térence, et, dès le matin, les fenêtres sont chèrement louées. — Les

machinistes sont priés d'imiter, par tous les moyens dont ils disposent, la fraîcheur lumineuse d'une jeune journée de printemps.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCISQUINE, puis LE GARDE

Francisquine, en chantant, balaie le tréteau extérieur.

FRANCISQUINE

Ma fille, veux-tu un bouquet?
Ma fille, veux-tu un bouquet?
De marjolaine ou de muguet?
De marjolaine ou de muguet?

(Elle soulève le rideau, entre dans la baraque, commence à repasser, sur une petite table, les hardes de Tabarin.)

Non! non!
Non, ma mère, non!
Ce n'est point là ma maladie,
Gai! gai!
Quelle mère j'ai,
Qui n'entend pas le bonheur de sa fille.
Gai! gai!
Quelle mère j'ai!
Qui n'entend pas le bobo que j'ai.

Mercy de ma vie! C'est une chose misérable d'être mariée à des ivrognes et à des gens qui n'ont d'autre soin que de la cuisine. Il y a quelque temps que je suis jointe par le mariage à Tabarin, il est toujours au cabaret. Et les amants, que je crois, ne sont pas moins sots que les maris. Pour moi, j'ai un ami par amour, qui est le plus beau du monde; et il ne songe point à user du temps où je suis seule au logis pour me venir prouver ses flammes. Vénus m'est témoin, pourtant, que jamais autant qu'aujourd'hui je ne fus en état d'en endurer l'ardeur! Allons, voilà la marmite qui se renverse, — à cause que le feu

dessous elle est trop vif. Ah! qu'elle a sujet d'avoir de la satisfaction!

(Elle va vers le fourneau, redresse la marmite.)

Ma fille, veux-tu un ami?
Ma fille, veux-tu un ami?
Qui soit bien fait, qui soit joli?
Qui soit bien fait, qui soit joli?

(Elle prend les hardes de Tabarin, monte sur une chaise, les suspend au mur.)

Oui! oui!
Oui! ma mère, oui!
Car c'est bien là ma maladie.
Gai! gai!
Quelle mère j'ai!
Elle entend bien le bonheur de sa fille.
Gai! gai!
Quelle mère j'ai!
Elle entend bien le bobo que j'ai.

(Le Garde, depuis un instant, est entré par la petite porte, s'est approché à pas sourds; il prend par la taille Francisquine debout sur la chaise. Francisquine, sans le reconnaître, se retourne et lui donne un soufflet.)

LE GARDE

Par la mort-diable! C'est une catapulte!

FRANCISQUINE

Quoi! C'était toi! Mon petit œil! Mon trésor! (Il l'écarte, fâché; elle pleurniche, les mains à la joue.) Aïe! Aïe! comme je souffre à la place où je te fis mal! — Sur ma foi, je pensais que ce fût mon mari.

LE GARDE

Vous le frappez trop fort.

FRANCISQUINE

Je le frappe... comme je t'aime!

(Elle lui saute au cou et le baise sur la joue.)

LE GARDE

Du baume sur la blessure.

FRANCISQUINE

Car je t'aime, étoile de mes yeux, pôle de mon cœur! Tu es si beau, que j'en reste étonnée. Dès que tu approches, je flambe aux rubis de ton nez, et je suspends une moitié de mon cœur à chacune des pointes de tes moustaches!

LE GARDE

Vous êtes femme de goût.

FRANCISQUINE, *en apportant une chaise.*

Sieds-toi, *(Elle se met sur les genoux du garde.)* que je m'assoie. O roi de mes désirs! Empereur de mes pensées! lorsque je suis ainsi près de vous, et que je m'égratigne aux passementeries de votre habit, et que je frotte ma joue aux poils rudes de votre barbe rase, je ronronne comme une chatte qni se roule dans de la plume! rou-ou! rou-ou! rou-ou!

LE GARDE

Pour moi, je ne ronronne point, occupé que je suis à boire de la crème!

(Il lui baise les bras; mais Francisquine prête l'oreille à un bruit lointain.)

FRANCISQUINE

Chut! c'est mon ivrogne qui revient du cabaret. J'entends les violons dont il se fait escorter par la ville.

LE GARDE

Que le Maulubec le trousse!

FRANCISQUINE

Partez, de grâce! car il est mauvais comme un cent de puces, et il nous en cuirait s'il nous trouvait ensemble.

LE GARDE

Eh! quoi! ne vous reverrai-je point?

FRANCISQUINE

Oh! que si. Tenez-vous dans les environs; tout à l'heure, avant la parade où je joue, tandis qu'il questionnera le seigneur Mondor, et qu'il débitera les drogues, je vous ferai signe, psstt! psstt! et vous aurez tout le loisir de m'exprimer — par vos paroles — une passion à laquelle je ne suis, hélas! que trop encline à m'intéresser.

LE GARDE

Mais...

FRANCISQUINE

Le voici qui s'approche! A bientôt, mon vainqueur, mon géant, mon héros, mon Dieu — mon homme! (Elle le pousse il sort par la petite porte) Et maintenant, à nous deux, mon mari! Par ma vertu, je m'en vais vous faire voir combien il est malséant de troubler sa femme dans un entretien dont le commencement promettait un achèvement si doux. Est-ce la conduite, je vous prie, d'un honnête cocu, de rentrer au logis avant de l'être? Où est mon bâton?

(Elle cherche son bâton dans la baraque et le trouve tandis que Tabarin entre sur la place, suivi de deux Suisses, joueurs de violons, qui râclent une chanson à boire. Tous trois sont abomina blement gris.)

SCÈNE II

TABARIN, FRANCISQUINE, Les Suisses

TABARIN

Comme j'étais au banquet
Bon birolet
Et qu'on dansait à ma noce,

La mère au cousin Jacquet,
Bon birolet
Me dit : votre femme est...

FRANCISQUINE, apparaissant sur le tréteau.

Grosse... Bête! Sac à vin! Pendard! Brute immonde! D'où viens-tu?

TABARIN

Eh! ne te fâche point!

(Elle est descendue, le poursuit, le pince, le mord, tandis qu'il fuit. Ils font le tour de la scène; les deux violons soûls se réfugient en arrière du tréteau, tombent sur deux hautes chaises; ils continuent de jouer.)

FRANCISQUINE

Tu n'as point honte!...

TABARIN

Oh! oh!

FRANCISQUINE

D'aller boire...

TABARIN

Hi! hi!

FRANCISQUINE

Et de te mettre en cet état?...

TABARIN

Aïe! aïe!

FRANCISQUINE

Sans te soucier de ta femme?...

TABARIN

Ahi!

FRANCISQUINE

Qui reste exposée aux entreprises des galants? Zeste, non pas de ma vie, tu mériterais...

(Elle lève le bâton sur lui. Les violons ont cessé de jouer.)

TABARIN, tombant sur les deux genoux.

Holà! Hé! Hi! Oh! ma petite femme! Oui, c'est vrai, c'est au cabaret que je suis allé, en compagnie du bon Monsieur Piphagne, qui m'avait dit : « Tabarin, me charo, mi te voglio pregar d'una difficultaë. » Et même le seigneur Mondor est resté sous la table. Mais je n'ai bu qu'en ton honneur, ma petite Francisquine, ma petite Francis, mon joli petit quine gagné à la loterie de la destinée. Ne me mords point, ne me pince point, car tu sais bien quanto io t'amo!

FRANCISQUINE

Bon! Tu me contes des fagots pour des cotterets. Va, va, double jennin, de par le diable! Viens-t'en quérir du vin; cependant je me disposerai à manger mon potage.

(Elle remonte vers le tréteau, mais Tabarin la rejoint, lui prend la main; elle s'assied sur les marches extérieures.)

TABARIN

Point, mignonne de miel! (Il se couche devant Francisquine.) Je prends des torticolis sous tes petits pieds mal chaussés, comme ce grand cornard d'Herculès aux pieds de la princesse qui avait une tête de lion empaillée pour cornette de nuit, et je becquète tes ongles fripons, ne plus ne moins que les moineaux becquetaient les raisins de Zeuxis, peintre d'Héraclée.

FRANCISQUINE, assise sur les marches et tournant le dos.

Tu as appris tous ces beaux discours dans la compagnie du seigneur Mondor et, pour moi, je n'y entends goutte.

TABARIN, un peu dégrisé, se levant.

Tu veux que je te parle autrement? Écoute-moi, chérie. Le bouffon, l'ivrogne n'est plus, regarde l'homme, et sois bonne pour lui. Je t'aime ardemment, j'ai cette folie. Je t'ai rencontrée un jour, la tête près du trottoir, avec tes grands cheveux roux défaits; il m'a semblé que le

soleil était tombé dans le ruisseau. Je t'aime. Tu fais de moi, ce que tu veux. Comme je suis célèbre, il y a des femmes, peut-être, et des plus riches, qui auraient bien voulu de moi. Mais, je t'aime. (Se rapprochant.) Tes grands yeux ronds, ton nez qui se retrousse et qui a l'air d'un oiseau posé sur ton visage, la queue en l'air, ta bouche qui s'ouvre toute grande et qui, lorsqu'elle m'est bonne, baise mes lèvres comme on avale une cuillerée de soupe, tout cela, et, tiens, tes bras nus, trop gras, me charme. Je suis un paysan, au fond. Ma souquenille, vois-tu, c'est une blouse. La parade, le fard, le chapeau qui me fut légué par Saturne, c'est pour les autres que ma bêtise fait rire; pour toi, je suis un niais, sans le faire exprès. Ote ma perruque, caresse mes cheveux. (Francisquine hausse l'épaule et va s'asseoir sur un des bancs à gauche. Il la suivra de banc en banc.) Veux-tu des pendants d'oreilles en or? Je t'en donnerai, et un collier de perles aussi. Quand nous aurons gagné beaucoup d'argent, nous partirons. J'achèterai une terre, comme un honnête homme. Nous aurons des voisins qui seront jaloux. Je n'aurai plus d'or aux galons de mon haut-de-chausses, mais tu en auras dans ta poche. Parce que je t'aime. Laisse-moi te baiser le cou. Tu n'as pas reprisé ta chemise, là, devant; tu as bien fait, c'est plus joli. Mais, toi, tu ne m'aimes pas. (Il se lève.) Sais-tu bien que souvent, lorsque nous jouons la farce où Tabarin, qui revient de la campagne, trouve un galant auprès de sa femme, sais-tu bien que souvent je crois que ce malheur pourrait m'arriver un jour, en effet? Il y a un garde de Monseigneur le cardinal qui rôde quelquefois par ici. Il me semble que je l'ai vu l'autre soir entrer par la petite porte. Ah! prends garde! (Francisquine, à ce mot prononcé d'une voix terrible, s'est effrayée; il se radoucit.) Mais non, j'avais bu, j'avais été au cabaret, avec Piphagne. Tu as un bon cœur. Tu ne voudrais pas me rendre malheureux. Ta chemise, comme cela, c'est très joli. Tu as engraissé, chérie!

FRANCISQUINE

Dis que je suis une nourrice, tout de suite! (Elle voit des gens qui s'approchent; elle se lève et va vers la baraque.) Allons, viens manger ta soupe.

TABARIN

Oui, si tu veux.

(Elle entre; il la suit.)

SCÈNE III

LES PRÉCIEUX ET LES PRÉCIEUSES, LA FOULE, sur la place; TABARIN, FRANCISQUINE, dans la baraque.

TÉLAMIRE, se retournant et repoussant du talon sa jupe.

Mais, voyez donc, quelle équipée! Et n'est-ce point un grand fou que ce Polyandre qui nous conduit parmi les petites gens pour entendre les questions d'il signor Tabarini?

LA PRINCESSE PHILOXÈNE

Il est tout à fait certain que si je n'avais sur le visage ce touret qui me dérobe aux curiosités du populaire, je ne manquerais pas de rougir étrangement.

THÉODOMAS

De sorte que le jardin de votre visage se fleurirait, Philoxène, de quelques roses de plus!

POLYANDRE

Vous moquez-vous, Mesdames? Les plus honnêtes gens ne dédaignent point de s'encanailler quelquefois, et les déesses peuvent avoir le caprice de descendre sur la terre.

(Dans la baraque, Francisquine a mis sur table. Le mari et la femme sont assis. Il veut l'embrasser. Il mange la soupe tout près de la bouche de Francisquine.

TABARIN

Oh! la bonne soupe! la bonne soupe! c'est comme du sucre brûlé.

AMALTHÉE

Eh! ne voyez-vous pas ce petit homme qui porte un singe sur son dos? Ne vous paraît-il pas que le singe ressemble à Monseigneur le cardinal?

THÉODOMAS

De tout point. Mais, si nous ne nous hâtons de prendre place, les badauds auront bientôt envahi les bancs et chaises que voilà.

TÉLAMIRE, assise.

Est-il vrai que parfois le seigneur Tabarin offense l'honnêteté dans ses propos burlesques, et que nous puissions avoir lieu de nous plaindre de la témérité de ses folâtreries?

LA PRINCESSE PHILOXÈNE

Il ne serait que prudent peut-être de le faire prévenir qu'il aura affaire à des personnes de qualité, afin qu'il ne dépasse point, devant nous, les bornes de la bienséance. Pour moi, il est des syllabes dont je ne saurais endurer l'incongruité.

(Tabarin, dans l'intérieur, a achevé son repas. Sa femme l'aide à s'habiller; il l'embrasse; il se dispose à paraître devant le public.)

ARTABAN

Par mon épée! il ferait beau voir que ce vilain s'émancipât outre mesure, et se hasardât, moi présent, à user de discours grossiers et propres à étonner, Mesdames, la pudicité de vos oreilles. Mais voici que le rideau s'agite, et il signor Tabarini lui-même va se montrer à vos yeux, coiffé de son illustre chapeau.

(Les précieux et les précieuses sont assis. Un grand concours de populaire, bourgeois, filles, tire-laine, parmi lesquels des gardes et des mousquetaires, occupe tous les coins de la place. Des cris se font entendre : « Tabarin! Tabarin! »

TABARIN, derrière le rideau.

Oh! oh! voilà, ce me semble, des personnes que je n'ai point coutume de voir, et de qui les poches ne sont point vides, à en juger par la richesse de leurs habits; je vendrai aujourd'hui plus de drogues que je n'en vends d'ordinaire en deux ans. (Il paraît sur le tréteau extérieur.) Nobles dames, nobles seigneurs, coquettes et cornards! Et vous, assemblée inclyte d'imbéciles, de niais et de filous, ducs de la Samaritaine, courtisans du roi de Bronze! ce n'est point par les métamorphoses de mon incomparable chapeau, par des questions saugrenues et telles autres facéties, que je chatouillerai les hippocondrilles de vos illustres entendements! *Paulo majora canamus*, comme dit mon maître Mondor. C'est une tragi-comédie que je jouerai devant vous. Holà, seigneurs musiciens, éveillez vos violons, je vous prie.

(Les deux Suisses, en sursaut, se mettent à jouer, pendant que Francisquine, après avoir écouté près du rideau, ouvre la petite porte.)

FRANCISQUINE

Psstt! Psstt!

TABARIN

La protase de la fable est que je suis féru d'amour, et ce, pour ma femme Francisquine. O vive l'amour! Vive le phénix des amants! Le petit Cupidon est entré si avant dans ma poitrine que je ne puis vivre sans donner quelques allègements à mes flammes; et le feu me transporte de telle façon que je ne sais plus que cracher poésie.

Francisquine! La fleur de toutes les plus belles,
Qui porte dans ses yeux mille brillants flambeaux
Qui surpasse en blancheur les blanches colombelles,
Et surmonte en douceur la douceur des agneaux!
Mon cœur, mon petit tout, ma petite nymphète,
Mon petit passereau, mon petit agnelet,
Mon appuy, mon support, ma divine et parfaite,
Ma petite linotte et mon petit poulet!

Mais Francisquine est une petite friquette, et il se pourrait bien qu'elle m'en eût donné pendant que j'étais aux champs. Ah! cavalièrès, mousquetadèrès! bombardas! canonès! morions et corselètès! Si quelque veillaco s'était avisé de lui déranger la jupe, me donne au diable si je ne lui relance le limosin comme il faut! (Le Garde est entré par la petite porte dans l'intérieur de la baraque, Francisquine lui a sauté au cou. Il s'est assis. Elle lui donne à boire; il la prend sur ses genoux; il joue avec la chemise que la femme de Tabarin a oublié de raccommoder.) Viens çà, Francisquine, viens çà! Serait-ce que tu es morte, ma petite poularde, que tu ne réponds pas à ton petit mari? M'est avis qu'elle est peut-être dans la chambre d'à côté, et avec votre permission, nobles seigneurs, je soulèverai ce rideau, afin qu'elle m'entende plus aisément. (Tabarin, continuant la parade, soulève en effet le rideau et tout à coup pousse un grand cri, car le pauvre homme vient de voir sa femme assise, et riant, sur les genoux du Garde. Tabarin laisse retomber la tenture et demeure sur le tréteau, immobile et blême.) Miséricorde! Ce n'est plus un jeu! Francisquine! Je l'ai vue! Là, chez moi, sur la chaise... et cet homme qui l'embrassait... Ah! mes bonnes dames! mes bons messieurs! Il n'y a plus de farce, il n'y a plus de Tabarin! Je suis un pauvre homme... Je l'aimais tant... Ah! ma femme! Ah! la gueuse! Ah! mon Dieu, ma Francisquine!

(Tabarin se laisse tomber sur le tréteau, et pleure à chaudes larmes, pendant que Francisquine, par la petite porte, s'enfuit avec son amant; car elle a entendu le cri de son mari.)

TÉLAMIRE

A vrai dire, les facéties de ce bouffon ne sont point aussi grossières qu'il était permis de le redouter; il a eu, surtout dans la dernière partie de son monologue, des sanglots qui ne laisseraient point que de faire honneur au plus industrieux comédien de l'hôtel de Bourgogne.

TABARIN

Mais cette femme, pour moi c'était tout! Savez-vous pour qui je vendais des drogues? pour qui je recevais des

coups de pied au derrière? C'était pour elle, pour elle seule. Pour qu'elle fût une femme heureuse, j'avais presque cessé d'être un homme : et, tout à l'heure encore, je le lui disais. Ah! la gaupe! Maintenant, pendant que je suis là, histrion imbécile, elle embrasse cet homme, et s'en fait embrasser. Oh! je les tuerai tous deux, je les tuerai. A vous, quand on vous prend votre femme, il vous reste tant de choses! A moi, sans elle, que me reste-t-il? Rien. Ah! le paysan, la brute si l'on veut, sort du baladin! Je veux les tuer, vous dis-je, et après je leur mangerai le corps.

LA PRINCESSE PHILOXÈNE

Bien que cette douleur s'exprime en termes un peu grossiers, on ne saurait dissimuler qu'elle a quelque chose d'émouvant, et qu'elle serait de nature à plaire aux plus gens de goût si elle était traduite en strophes tragiques ornées de pointes concordantes.

TABARIN, les yeux hors de la tête, effrayant.

Mais une épée, une arme quelconque, est-ce que j'en ai? On n'assassine pas avec une batte d'arlequin. Il faut que je tue, pourtant! Si j'avais un pistolet, il serait de paille comme dans la chanson. Miséricorde du ciel! Est-ce qu'il faudra que je les tue avec les ongles et les dents?

ARTABAN

Il y a vraiment quelque chose de superbe dans son air.

TABARIN

Vous qui parlez, oui, vous, là-bas, donnez-moi votre épée. Mordieu! donnez-la moi ou je m'en vas la prendre.

TÉLAMIRE

Vous ne vous aviez point prévenus, Polyandre, qu'il nous serait donné un rôle dans la parade. Mais, puisqu'il

le faut, allons, Artaban, prêtez à ce farceur votre glaive invaincu.

(Artaban se lève, tire son épée et la remet à Tabarin.)

TABARIN

Ah! vous, Monsieur, merci!

(Il se précipite dans la baraque.)

TÉLAMIRE

Sa comédie, à ne vous rien céler, commence à me divertir singulièrement.

ARTABAN

Je gage que le drôle, après quelques leçons, figurerait à merveille un héros de tragédie.

(Tabarin a bondi dans l'intérieur de la baraque; il se rue sur sa femme, qui veut fuir; il lui enfonce l'épée dans la gorge. Un grand cri de Francisquine.)

TÉLAMIRE

Il feint, je pense, de la tuer?

THÉODOMAS

Je ne serais point éloigné d'imaginer que, surexcité par la présence d'un public nouveau pour lui, il a voulu s'en rendre digne par des efforts inaccoutumés et se hausser de l'état de bouffon à celui de véritable acteur.

LA PRINCESSE PHILOXÈNE

Il y a quelque apparence de vrai dans le soupçon qui vous est venu. Mais prêtons l'oreille, s'il vous plaît, à la parade, car voici que le seigneur Tabarin...

(Tabarin retire l'épée sanglante, remonte, épouvanté, à reculons l'escalier qui conduit au tréteau et reparaît devant le public, levant au ciel l'épée d'où tombent des gouttes de sang; si pâle, si terrifié et si terrifiant qu'un cri d'admiration s'échappe à la fois de toutes les bouches, et que précieux et précieuses, bourgeois, clercs, filles et tire-laine, toute la foule, éclatent en un tonnerre d'applaudissements. Puis Tabarin laisse choir ses bras et tombe à genoux, hébété, pendant qu'on applaudit de plus en plus.)

TABARIN, avec des bégaiements.

Ah! misérable! tu l'as tuée! Francisquine! Ta petite Francis! Ton petit quine! Ah! misérable! (Il regarde l'épée et la prend à deux mains.) Ah! lame de malheur!

(Il brise l'épée contre son ventre.)

ARTABAN

Par Hercule! je crois que le manant ose attenter...

TÉLAMIRE

N'ayez point d'inquiétude au sujet de votre épée, monsieur. Les bateleurs ont coutume de changer les objets qu'on leur confie, lorsqu'ils seraient dans la nécessité de les gâter de quelque façon que ce soit.

LA PRINCESSE PHILOXÈNE

Celui-ci, d'ailleurs, n'a point dû, voyant votre air, faillir à devenir le héros que vous êtes, et il n'aurait garde de manquer de respect au glaive que tant de fameux exploits ont rendu vénérable à tout l'univers.

TÉLAMIRE

Mais quoi! la comédie est-elle interrompue?

POLYANDRE

Non point. Voyez.

(Dans l'intérieur de la baraque, Francisquine n'est point morte. Saignante, une main sur sa plaie, elle se traîne vers le petit escalier, le monte péniblement, se trouve enfin sur le tréteau, devant toute la foule; elle est pareille à un animal blessé, haineuse et hagarde. Tabarin, abîmé dans l'horreur, ne l'a ni vue ni entendue venir. Elle s'imbibe la main de sang dans sa blessure, et brusquement elle en barbouille les lèvres de son mari. La foule respire à peine. L'admiration est telle que l'on oublie d'applaudir.)

TABARIN

Ah! toi! toi! toi! Oui, ton sang, je veux le boire!

Donne encore! Je l'aime! Je suis affreux, je t'ai fait du mal. Ne meurs pas! Pardon! Tu comprends, je t'avais vue, avec l'autre. Mais ce n'était rien, j'ai eu bien tort. Ne va pas mourir! Ah! ma petite colombe, baise-moi. Ne t'en vas point! Dire que tu souffres et que j'en suis la cause! Ce n'est pas grave, peut-être, je n'ai pas osé appuyer. Un médecin! Allez chercher un médecin! Allez chercher un médecin! Mais, tas de misérables! vous ne voyez donc pas que c'est vrai et qu'elle meurt? Tu me regardes avec des yeux terribles. Veux-tu que j'aille appeler le Garde, dis? Pourvu que tu ne sois pas fâchée, qu'importe à qui tu souries. Veux-tu me tuer, toi aussi? Il reste encore des morceaux de l'épée; tiens, prends! Mais; tiens, petite chatte, tiens, vois, c'est très pointu, prends donc. Ah! chérie!

TÉLAMIRE

Voilà une fort agréable comédienne!

POLYANDRE

Et ne dirait-on pas que le sang est du sang véritable!

(Francisquine, claquant des dents et râlant, a saisi le tronçon d'épée que lui tendait Tabarin; elle rampe, les yeux hors de la tête, hideusement pâle, vers son mari toujours agenouillé qui déchire sa souquenille et offre sa poitrine nue. Mais, au moment où la main va frapper, la face se contracte dans une convulsion suprême, et Francisquine retombe à la renverse, la tête sur les genoux de l'homme. Elle le mord à la cuisse, puis tout son corps se tend.)

FRANCISQUINE

Canaille!

(Elle a rendu l'âme; des bravos, des cris, des trépignements retentissent de toutes parts. Les gens de Cour eux-mêmes sont debout; toute la gloire tumultueuse qu'un comédien peut envier environne le misérable histrion.)

ARTABAN

Ah! par les dieux immortels! on ne saurait rien voir de plus parfaitement joué. Daignez agréer, chère Téla-

mire, que j'offre votre bouquet de roses, moins fraîches, je le confesse, que celles de votre teint, à cet admirable comédienne.

(Artaban s'approche, le bouquet à la main; mais, de près, il voit le sang qui coule en effet; il comprend tout, recule plein d'une brusque horreur, et son effroi en un instant se communique à toute la foule.)

TABARIN, debout, avec une voix de tonnerre.

Les exempts! les exempts! J'ai tué ma femme! Qu'on me pende!

(Les violons à ce cri se réveillent et se mettent à râcler un air de chanson à boire.)

FIN.

TABLE

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 1162.



